Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresfeval14fv

VEILLÉES de la FAMILLE

SEULE ÉDITION DES ŒUVRES DE
PAUL FÉVAL
SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGEE

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Etapes d'une Conversion : I. *La Mort d'un père.*
— II. *Pierre Blot.*
— III. *La première communion.*
3e récit de Jean.
— IV. *Le Coup de grâce,* dernière étape.
Jésuites !
Pas de divorce !
La Fée des Grèves.
A la plus Belle : I.
— II. *L'Homme de Fer.*
Château pauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille : I.
— II. *La Fête du Roi Salomon.*
La Fille du Juif Errant. — Le Carnaval des Enfants.
Le Château de Velours.
La Louve : I.
— II. *Valentine de Rohan.*
Le Loup Blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier de Kéramour : I.
— II. *La Bague de Chanvre.*
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaine-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Epées : I.
— II. *Chérie !*
Les Compagnons du Silence : I.
— II. *Le Prince Coriolani.*
Une Histoire de Revenants : I.
— II. *L'Homme sans bras.*
Roger Bontemps : I.
— II. *Le Rôdeur gris.*
La Chasse au Roi : I.
— II. *La Cavalière.*
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Emigré.
La Quittance de Minuit : I.
— II. *Les Libérateurs de l'Irlande.*
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle Etoile.
La Première aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Roilan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.
Diane et Cyprienne.
L'Aventurier.
Les Filles de Penhoël.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et la Russie.

PAUL FÉVAL

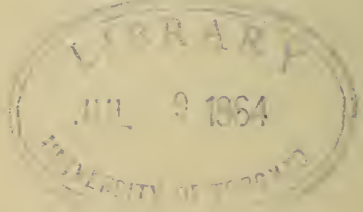
[Oeuvres]

VEILLÉES de la FAMILLE

[t. 14]

ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

PQ
2244
F2
1856
t.14



911747

AVANT-PROPOS

Tout le monde ne sait pas honorer toutes les images. Ce poète et cet érudit, cet orateur, ce Français fervent à la patrie, ce chrétien épris de la Mère de Dieu, qui nous a restitué le chant des chevaliers et la prière des reines, Léon Gautier a mérité, de nos jours, la couronne la plus rare qui se puisse obtenir dans les lettres. Je ne parle pas des belles récompenses que les Académies lui ont décernées ni des succès « de public » qu'il a remportés à la pointe de sa plume excellente, il s'agit de tout autre chose : Léon Gautier a eu cet honneur vraiment insigne d'être traduit en triomphe à la barre de la critique, sous l'inculpation de trop de bonté.

Et cela, non pas une fois, mais vingt fois.

Pour peu qu'il tienne à purger toutes les condamnations par lui encourues de ce chef, il mourra captif dans cent ans d'ici sous les verrous de cette geôle fantastique dont il aura été d'ailleurs le seul pensionnaire : la prison pour bienveillance.

Et pourtant, si je prononce le nom de ce miséricordieux c'est à propos d'une page très virulente, très éloquente aussi, et qui passa même pour très méchante dans les boutiques, où se vendaient certaines images toutes mordorées de bonnes intentions. L'auteur des Lettres d'un catholique *était vraiment sévère à l'endroit de cette industrie qui s'émancipait cruellement, et l'honnêteté de son indignation porta coup. Il ne méconnaissait pas la candeur des Juifs du temple, il se bornait*

à demander qu'on les brulât : j'entends leurs images ou du moins les plus osées.

Moi, je me déclare incompétent dans la question de l'imagerie, mais on m'écrit chaque jour et de tous côtés pour me demander des livres de récréation qui soient sans danger pour la famille. On exprime en outre le désir que ces livres, tout en restant irréprochables et très sains, ne soient pas tout à fait en sucre d'orge. Il paraîtrait qu'il y a une littérature spéciale en sucre d'orge, presque aussi affadissante que la fabrication d'enluminés qui mit Léon Gautier en colère une fois en sa vie.

Je ne serais pas fâché de connaître l'avis de Léon Gautier là-dessus. Certes, on ne saurait préserver trop chèrement le foyer catholique, mais nos jeunes gens chrétiens ont souvent à se défendre. Est-il sage de leur distribuer des cartouches où les balles soient remplacées par des pralines ? Sabres de bois et pistolets de paille ont peut-être fait leur temps. Je comprendrais qu'on supprimât la fiction, je ne comprends pas qu'on l'adiotisse. Beaucoup de gens pensent ainsi qui ne sont pas des romanciers : des pères, des mères, des prêtres, des religieuses et des évêques. La mièvrerie efféminée, l'afféterie, le vieil enfantillage ne plaisent pas à tout le monde. J'ai des correspondants courroucés comme Léon Gautier qui s'écrient en descendant les pentes de notre bon petit Parnasse : « Voyons, entendons-nous ! Veut-on bannir des récits que nous introduisons dans nos familles toute apparence de vie, et faire en sorte de n'y jamais rien représenter qui soit en chair et en os ? » L'un d'eux (ou plutôt l'une) me dit en parlant d'une tarte à la crème qui semble l'avoir exaspérée : « Les hommes, les femmes, les enfants et jusqu'au chien, là-dedans, tout sort de chez le confiseur ! »

Je n'espère pas mieux faire qu'autrui, malgré tant de confiance qui m'est témoignée. J'arrive aujourd'hui avec un tout petit livre de pure récréation. On m'a sommé d'y mettre des personnes naturelles et non pas des poupées, j'ai obéi avec quelque plaisir. C'était l'heure des vacances ; je n'ai pas d'autre but que de raconter aux familles des historiettes en usage dans ma propre famille, et j'avoue que j'ai essayé de varier mes sujets dans ce recueil.

Il y a deux anecdotes anglaises dont l'une, le Club des Phoques, *a un fond de réalité malgré son cachet d'*eccentricity, *comme disent nos voisins de Londres ; l'autre me vient d'une*

noble chrétienne, toujours jeune, malgré son grand âge, qui eut l'honneur de soutenir, aux côtés de Daniel O'Connell, et après lui, le combat catholique irlandais. Il y a une fantaisie parisienne présentant sous des couleurs égayées le profil d'une « industrielle » qui ne fut pas sans célébrité dans le monde universitaire, sous la monarchie de juillet. Il y a un petit drame breton qui s'efforce de montrer à quels excès cette passion très bourgeoise et en apparence inoffensive, le soin de sa considération, *peut entraîner celui dont la prétendue sagesse n'a d'autre flambeau que la prudence humaine. Puis viennent la biographie du commandant Cassard, page familière d'histoire de France, et le gracieux chant du Tyrol « Les ailes de l'hostie » qui me fut dit sur la route de Froshdorff, puis encore la légende du* Folgoat, *cri de piété ardente et naïve, puis encore la* Lettre à la Sainte Vierge *que j'avais écrite pour les conférences de Saint Vincent de Paul.*

Ce sont des jouets, je ne dis pas non, mais il en faut pour tous les âges. Les enfants, grands et petits, pour qui j'ai dicté ces simples pages, sont, après Dieu, tout mon amour et tout mon espoir. Mes amis d'autrefois ne peuvent se lasser de sourire quand je parle de la profonde joie qui est au fond de mon OBÉISSANCE. *Moi, je ne me lasse pas de dire : j'obéis à mon confesseur. C'est mon repos et ma sécurité. Or, mon confesseur m'a défendu de* flûter *ma voix pour causer avec ceux que j'aime, et il m'a ordonné de parler à la famille des autres, tout comme à la mienne propre, la langue de ma conscience et de mon cœur. Je le fais et j'ai confiance, remerciant Dieu des chères sympathies que sa bonté rassemble sur ma route, aussi bien que des haines, peut-être méritées par moi, mais que j'ai la belle consolation de ne point partager.*

PAUL FÉVAL.

Août 1878.

Miss Olivia

(ESQUISSE ANGLAISE)

Storck (Galway), ce 22 mai 1836.

« Monsieur et respecté parent,

« Dieu ne nous avait pas donné la fortune, mais nous possédions, vous le savez, cette aisance qui est le bonheur pour l'homme exempt d'ambitieux désirs. Tout a changé : la ruine et la détresse sont entrées dans notre maison ; un procès, dont bientôt je vous conterai les détails, si vous accédez à ma prière, nous a tout enlevé.

« Dieu m'est témoin, monsieur et cher parent, qu'un tel malheur ne frappant que moi seul m'eût trouvé résigné, sinon fort. Mais ma mère souffre, mes sœurs vont bientôt manquer du nécessaire, et mon cœur saigne à cette pensée. Je viens à vous pour trouver aide. Votre commerce étendu doit nécessiter l'emploi de nombreux commis ; je m'offre à faire partie de votre maison. La place la plus infime sera acceptée par moi avec reconnaissance, si elle me permet de tenir ma famille à l'abri du besoin.

« Recevez, monsieur et respecté parent, etc., etc.

« PATRICK O'BREANE. »

M. Hull plia cette lettre en double avec un soin scrupuleux, la cota et numérota, puis la mit dans une des loges de son casier épistolaire. Cela fait, il en ouvrit une autre, puis une troisième : bref, il décacheta ainsi, sans émotion ni impatience,

un demi-cent de lettres auxquelles il fit subir la même opération.

On n'a jamais su bien positivement pourquoi R. Hull, esq., alderman, et l'un des plus riches marchands de la cité de Londres, s'était fait misanthrope. Une chose certaine, c'est qu'il l'était. Cet alderman professait pour l'espèce humaine un mépris systématique. La plus cruelle injure qu'il eût en réserve contre ses ennemis était : Cet HOMME ! La langue anglaise, pourtant, est supérieurement riche en invectives.

Malgré sa grande fortune, M. Hull vivait presque solitaire avec sa fille unique, jeune et charmante miss qui faisait des vers. Il ne les lisait pas, ce qui tendrait à prouver qu'il lui restait quelque atome de bon sens. Ses amis, néanmoins, le déclaraient « original » et s'étaient éloignés de lui l'un après l'autre. M. Hull, en effet, dissertait volontiers, et sa thèse favorite était celle-ci : *Il n'y a point sur terre d'honnête homme ;* or, comme cette thèse impliquait, vis-à-vis de son interlocuteur, un argument personnel un peu brutal, et qu'il la soutenait d'ailleurs avec cette franchise d'outre-Manche, commune à John Bull et à Bull-dog, on discutait rarement plus d'une fois avec lui.

A part cela, Hull, esq., était un grave personnage, presbytérien ou méthodiste, nous ne saurions trop dire lequel, mais très certainement l'un des deux, à moins qu'il n'appartînt à l'une des 726 autres formes de la *communion* protestante et, de plus, membre zélé de trois sociétés bibliques pour la propagation du coton chez les anthropophages. Il pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans, et jouissait, depuis City-Road jusqu'à la Tour, d'une réputation méritée d'inflexible probité.

Quand il eut cueilli, ainsi que nous l'avons dit, toutes les fleurs de sa correspondance, il agita une sonnette placée auprès de lui. Aussitôt, comme si un fil partant du battant de la cloche eût correspondu avec le loquet de la porte, celle-ci s'ouvrit, et un large visage parut sur le seuil. Ce n'était rien moins que S. Peter Davidson, esq., le commis de confiance de R. Hull. Ce commis offrait une exacte et matérielle reproduction de son maître. R. Hull était gros, court, carrément charpenté ; Peter de même ; tous deux portaient sur leurs torses herculéens de ces figures étonnées et hautement comiques que nos gamins, sur le boulevard, saluaient jadis du nom de *goddman*, au mépris de toute politesse internatio-

nale. Une seule différence existait entre eux : R. Hull était chauve, tandis que S. Peter Davidson portait perruque.

Le commis s'assit à un petit bureau, tailla méthodiquement sa plume et la mit en arrêt, à trois lignes au-dessus d'une feuille de papier blanc. Entre les cinquante modèles de style commercial dictés par R. Hull esq., ce matin-là, nous ne citerons que la lettre qui fut adressée à Patrick O'Breane.

« Ecrire à Patrick O'Breane, esq. à Storck, par Donmore (Galway), pour lui demander ce qu'il sait faire de ses doigts », avait dit M. Hull. Et il avait ajouté en forme d'observation : « Etre poli ! »

S. Peter Davidson trempa plusieurs fois sa plume dans l'encre d'un air de poète qui pêche à la rime. Il souffla sur son papier, assura sa perruque, et écrivit enfin ce qui suit en très belle écriture anglaise :

« Cher Monsieur,

« En réponse à votre bien considérée du 22 courant, parvenue matin de ce jour et dont avons pris note que de raison, nous croyons à propos de vous demander ce que vous savez faire de vos honorables doigts.

« Nous nous disons, à l'occasion, cher Monsieur, avec empressement, etc. »

M. Hull signa sans lire. Peter mit l'adresse et l'épître partit pour l'Irlande.

Patrick, pendant cela, attendait avec une grande impatience. Tour à tour plein d'espoir et d'anxiété, il comptait les jours et les heures. La famille O'Breane avait été jadis considérable dans la province de Connaught ; mais, depuis l'Union, grâce au système d'oppression adopté contre les catholiques, elle s'était vue déchoir d'année en année. Le père de Patrick avait laissé en mourant un débris de patrimoine à peine suffisant. Un procès survint. Je ne sais trop qui le gagna, mais peu importe, puisque les deux parties furent ruinées, selon la coutume, de fond en comble. Les avocats d'Irlande sont les premiers de l'univers.

Outre Patrick et sa mère, la famille se composait de deux jeunes filles, dont une seule était sœur de Patrick. L'autre, qu'il aimait d'une tendresse égale et toute fraternelle, avait été recueillie autrefois, orpheline, par mistress O'Breane. Dally était une charmante enfant de seize ans, pieuse, douce et

bonne. Patrick lui-même était très bon et remarquablement beau : son visage ressortait mâle et intelligent, sous les boucles de ses cheveux blonds. Droit, courageux, ignorant le mensonge, il faisait l'orgueil de la pauvre veuve, qui retrouvait en lui le loyal cœur de son mari.

S'il existait un défaut chez Patrick, c'était une fierté ombrageuse qu'il n'avait point su dompter jusqu'alors. Comme sa mère et ses deux sœurs, il était fervent catholique.

Avant le malheureux procès dont nous avons parlé, la famille O'Breane offrait un exemple de ce bonheur intime, modeste et sans faste, que le juste peut espérer sur la terre. La pauvreté les trouva prêts ; elle venait de Dieu, on l'accueillit sans murmure. Mais il faut le pain quotidien ; les ressources étaient faibles ; elles diminuèrent à vue d'œil. Un jour mistress O'Breane parla d'un riche cousin qu'elle avait à Londres, M. Hull. Patrick dont la fierté se révoltait à l'idée de réclamer l'aide d'un parent éloigné et presque inconnu, attendit jusqu'au dernier moment. Quand il se décida enfin à écrire à R. Hull, la famille, retirée dans une pauvre chaumière qu'elle avait louée en quittant la maison paternelle, commençait à sentir les atteintes du besoin.

Elle était réunie dans la chambre commune lorsqu'arriva la lettre de l'alderman ; Patrick la saisit ; son cœur battait d'espoir, mais à peine eut-il rompu le cachet que ses joues devinrent pâles.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda mistress O'Breane avec inquiétude.

Patrick lui tendit silencieusement la lettre ouverte. Une violente colère se lisait dans son regard.

— Est-il possible ! s'écria mistress O'Breane avec indignation, lorsqu'elle eut à son tour parcouru le chef-d'œuvre de S. Peter Davidson, répondre ainsi ! Cet homme est dur et sans pitié !

Le regard de Patrick erra de sa mère à sa sœur, et se reposa enfin sur Dally.

— Après tout, dit-il avec effort, notre parent me fait là une question qui est peut-être d'usage dans le commerce, en Angleterre. Il a le droit de s'enquérir. Je vais répondre à notre parent, madame.

Il n'y a qu'une mère pour lire comme il faut au fond du cœur de son fils. Mistress O'Breane devina le violent combat

que Patrick venait de livrer à son orgueil, et dans sa reconnaissance, elle l'embrassa plutôt deux fois qu'une.

Patrick prit aussitôt la plume et rendit compte en quelques lignes de ce qu'il savait faire « de ses doigts ».

On doit croire que la réponse ne déplut point à M. Hull, car nous retrouvons, un mois après, Patrick O'Breane installé dans les bureaux du digne alderman, Queen's-Street, au cœur de la cité. Là-bas, dans la pauvre maison irlandaise, les adieux avaient été bien tristes. Mistress O'Breane, malgré son courage, n'avait pu retenir ses larmes en donnant le dernier baiser. La sœur pleurait aussi. Pour Dally, ses yeux demeurèrent secs. La pauvre enfant semblait ne point comprendre que Patrick allait mettre la mer entre lui et ceux qui l'aimaient.

Au moment où son frère d'adoption s'approcha d'elle pour lui donner le baiser d'adieu, elle resta muette. Son œil fixe suivit l'exilé jusqu'au détour du chemin, puis mistress O'Breane la reçut, faible dans ses bras. Patrick ne prit point garde à tout cela, brisé qu'il était par sa propre douleur.

Lorsqu'on l'introduisit pour la première fois devant R. Hull, esq., le marchand achevait, en compagnie de sa fille, un déjeuner substantiel. Les choses ont bien changé en Angleterre depuis quarante ans ; on y mange un peu comme partout, maintenant. M. Hull, se servant d'un couteau quadrangulaire qui lui tenait lieu en même temps de fourchette, découpait, puis avalait des morceaux de viande rouge qui saignaient sur son menton. Il n'abandonnait cet attachant travail que pour saisir un verre large et court où coulaient incessamment les pâles rubis du Porto. Au bruit de la porte il se retourna, braqua sur Patrick son gros œil jaune, et demanda une autre bouteille.

Miss Olivia Hull, qui était une « délicieuse » fille, leva les yeux aussi sur le nouvel arrivant, mais son regard se baissa aussitôt, pendant qu'elle retenait sa respiration pour mieux rougir. En même temps, par un geste très adroit, elle fit disparaître de son assiette l'énorme morceau de bœuf demi-cru, destiné à conforter sa délicate organisation.

Miss Olivia aurait eu honte de dévorer son roast-beef en présence d'un étranger.

Frêle et vaporeuse créature, elle s'accusait volontiers de n'exister que par la grâce de sa pensée : un biscuit trempé de Malaga lui suffisait, disait-elle, pour oublier toute une jour-

née ce besoin matériel qui soumet l'âme à son empire avilissant : l'appétit.

Patrick restait debout à quelques pas derrière M. Hull, qui ne l'avait pas prié de s'asseoir et qui ne semblait point se soucier de sa présence. Le jeune Irlandais sentait l'indignation empourprer son visage, mais il se taisait, songeant à celles dont il était le seul appui.

Enfin M. Hull fit trève. Sa face, gonflée, son front écarlate témoignaient suffisamment qu'il ne s'arrêtait point par esprit d'abstinence. Il remplit son verre une dernière fois, se rinça la bouche avec bruit, lava ses mains, cura ses dents, et daigna se tourner ensuite vers son jeune parent, qu'il toisa de nouveau et à loisir.

— Eh bien, monsieur O'Breane, dit-il, vous voilà donc aussi pauvre que le plus pauvre mendiant ? C'est malheureux, selon mon opinion, car le pauvre est comme le lépreux, chacun l'évite ; c'est tout simple, M. O'Breane. En ce moment, j'ai besoin d'un teneur de livres.

— Si j'étais assez heureux..., voulut dire Patrick.

— Non, Monsieur, interrompit R. Hull, vous n'êtes pas assez heureux, c'est moi qui vous le dis. Rendez-vous compte de ceci, je vous prie : pour tenir les livres, il faut savoir, et vous ne savez pas.

Patrick baissa la tête. Miss Olivia profita de cela pour le regarder et prit de lui une toute autre opinion que son père, comme on le verra par la suite de ce véridique récit.

— Mon principal expéditionnaire vient de mourir, poursuivit l'alderman en se balançant sur son siège. C'est grand dommage, monsieur O'Breane.

— Ne puis-je le remplacer ?

— Non, monsieur, vos pattes de mouche n'iraient point sur mon journal. Il me manque bien un caissier, mais...

Ici M. Hull s'arrêta et cligna de l'œil.

— Avec du soin et quelques enseignements préalables, je pourrais peut-être remplir cet office ? dit timidement Patrick.

— Sans doute, monsieur O'Breane, sans doute : je ne vois rien d'absolument impossible à cela. En vérité, avec du soin, comme vous dites, et encore quelques enseignements préalables... Mais je n'ai pas le loisir d'attendre tout cela. En outre les honnêtes gens sont rares.

— Monsieur ! s'écria Patrick, à bout de patience.

— Je m'exprime mal, monsieur O'Breane, se reprit le marchand avec un flegme imperturbable ; tout ce qu'un gentleman peut faire est d'avouer son tort ; j'aurais dû dire : il n'y a point ici-bas d'honnête homme.

Cette dernière proposition, loin d'irriter Patrick davantage, apaisa subitement sa colère.

— Le pauvre homme est fou ! pensa-t-il.

Et il ajouta avec douceur :

— Je me contenterai, s'il vous plaît, Monsieur, d'un emploi qui exige de votre part moins de confiance.

R. Hull le regarda fixement.

— Mon cher monsieur O'Breane, dit-il d'une voix qui avait perdu quelque chose de sa rudesse première, voici un mot qui vous fait honneur et suppose un grand sens. Nous tirerons, je l'espère, quelque parti de vous. En attendant, vous *ferez la place.*

Patrick allait demander quelques explications, mais M. Hull qui avait été en Amérique pour apprendre à vivre, repoussa brusquement son siège, se renversa, mit ses pieds sur la table, et commença un somme. Patrick salua miss Olivia avec respect, et se retira aussitôt.

Olivia le suivit d'un regard tout imprégné de suave rêverie.

— Cet adolescent a du style, se dit-elle en soupirant. Il arrive de la verte Erin où sont les grottes enchantées. Quoique mal habillé, il n'a pas mauvaise tournure. Peut-être est-il ma destinée selon la belle expression du poète. O Byron ! ton âme avait deviné mon âme !

Elle reprit son assiette, la couvrit de nouvelles tranches de bœuf, et, tout en continuant son repas interrompu, donna son âme à l'insondable méditation, particulière aux demoiselles anglaises qui font des vers.

Il ne faut point que le lecteur se fourvoie. Olivia Hull n'était pas une miss à la douzaine. Elle maudissait chaque jour le hasard qui lui avait infligé pour père un marchand de Londres, au lieu de la faire naître à Naxos, ou bien encore dans les poétiques brouillards de Morven. M. Hull l'aimait plus que toute chose au monde, obéissait à ses caprices, et la laissait libre comme l'air.

Elle n'abusait point de cette liberté sinon pour écrire du

matin au soir des choses gluantes et tendres comme du beurre fondu.

L'arrivée du jeune Irlandais fut pour miss Olivia comme un poème à sa première page.

— Il sera la pure inspiration de ma muse, songeait-elle. Je lui lirai mon volume d'odes et nous vivrons de poésie...

En même temps, miss Olivia se repaissait de bœuf rôti avec cette puissance d'appétit que l'étranger ne peut se lasser d'admirer chez les filles éthérées d'Albion. Quand elle eut fini de manger, elle but, coup sur coup, deux verres de Porto-wine, en jetant au ciel son regard noyé de mélancolie.

Patrick s'était rendu dans les bureaux, où Peter Davidson le commis lui avait complaisamment expliqué ce que signifie cette alliance de mots commerciale : *faire la place :*

Subir les caprices de tous avec patience, courber le front devant les rebuffades, répondre à l'impertinence par un sourire, saluer, sortir et se taire quand on lui montrerait la porte. Telle fut l'aimable définition fournie par le « principal » de la maison Hull. Selon lui, *faire la place* voulait dire tout cela. Le plus triste, c'est que Peter n'exagérait point : l'homme qui *fait la place* est un hameçon véritable et il en subit le sort. Les profits sont pour le marchand qui tient la ligne ; il n'a, lui, que les coups de dents.

Patrick eut besoin de faire appel à tout son courage pour ne point se refuser un tel emploi. Retiré dans une mansarde qui lui avait été assignée pour logement, il s'assit sur son lit et se laissa d'abord emporter par de bien tristes et cruelles réflexions. Mais il vit trois figures bien aimées qui lui souriaient à travers la mer, il était résigné. Quoi qu'il advînt, il se promit de remplir de son mieux le rude office qu'on lui imposait.

Il le remplit en effet avec une constance très méritoire si l'on songe à son naturel plein de fierté. Patrick avait été élevé au milieu d'une famille universellement respectée. Les paysans catholiques irlandais savaient faire la différence entre l'honorable médiocrité des O'Breane et l'opulence mal acquise de ces avides et insolents parvenus que Londres leur envoyait par douzaines, lestés des faveurs de la cour et munis de tous les moyens d'oppression. Fergus O'Breane, le père de Patrick, était resté jusqu'à sa mort en quelque sorte le *lord* du bourg de Storck. Il y avait bien là comme partout des autorités

constituées, c'est-à-dire des commis payés par le nobleman titulaire qui résidait de sa personne dans le Oxford-street ou dans Pimlico et des bénéficiaires protestants, incorrigibles pillards, portant leur titre de prêtre comme les bouffons de carnaval portent le manteau des rois ; mais on jetait aux anglicans le mépris avec la dîme, tandis que la vénération de tous donnait au vieux catholique un pouvoir moral dont les lois humaines sont impuissantes à investir leurs exécuteurs. Patrick habitué à cette position, et tombant tout à coup au rang le plus infime des bas-officiers du commerce, aurait donc pu fléchir dans sa résolution ; mais nous savons déjà qu'il avait deux inestimables soutiens : son dévoûment filial et sa piété l'eussent trouvé prêt encore à de plus grands sacrifices.

Heureusement l'épreuve fut courte. Au bout de quelques semaines, M. Hull l'introduisit dans ses bureaux et lui alloua de raisonnables émoluments. Le jeune Irlandais avait plu à son riche parent dès la première entrevue, mais il y avait dans la maison de Queen'street un être, une fée, (ange ou démon ! comme eût dit miss Olivia), qui entourait Patrick d'une protection bien autrement efficace. La romantique Anglaise, à force de rêver qu'elle jeûnait en mangeant et en buvant comme quatre, s'était de plus en plus convaincue que Patrick était sa destinée. Ceci une fois établi, elle travailla, tant et si bien qu'elle réussit à découvrir un incendie byronnien dans son cœur froid comme le fond d'un puits.

— O Poète ! gémit-elle un soir en soufflant sa bougie, que ta plume d'aigle a puissamment décrit l'état présent de mon *moi !* A sa vue mon cœur se modifie en quelque sorte chimiquement, et je me sens éclore comme une rose que regarde le soleil !

Puis elle s'endormit et rêva qu'elle jouait de la harpe sur les rives de l'Eurotas, et que les Hellènes, transportés d'admiration, la prenaient pour « une création » du Poète : sur quoi elle rima le lendemain une élégie à mourir debout.

Mais elle fit encore autre chose. Avec adresse elle sut disposer son père en faveur de Patrick. M. Hull, pensant suivre seulement ses propres inspirations, prit dès lors quelque intérêt à son commis.

— Ce diable de Patrick est vraiment un pauvre bon garçon, avait-il coutume de dire ; s'il n'était pas papiste enragé, j'affirmerais volontiers que c'est un honnête homme. Et, à tout

prendre, ce serait une sottise, car il n'y en a point sur terre !

Patrick, lui, vivait tranquille, sinon heureux. Ses appointements passaient, presque entiers en Irlande. Grâce à son avancement rapide, il pouvait déjà donner le nécessaire à celles qui le regrettaient au pays.

Un fait que nous ne saurions passer sous silence en parlant de cette période de son séjour à Londres est celui-ci : plusieurs fois Patrick trouva sur son bureau, dans le nouvel appartement que lui avait donné M. Hull, en échange de sa mansarde, des plis de papier glacé, fort délicatement cachetés de cire noire et parfumés au delà de toutes bornes permises. Ces petits billets contenaient de grands vers, bâtis avec les lieux communs du bas-bleuisme anglais, qui sont les fleurs même de la fadeur emphatique. Patrick était prudent quoique Irlandais ; il prit la coutume de jeter les petits billets dans le feu, soupçonnant là-dessous quelque mystification.

Une fois pourtant une idée folle traversa son esprit.

— Si c'était miss Olivia ?... pensa-t-il.

Mais il n'osa même pas formuler sa pensée entière et se hâta de la repousser loin de lui.

Ceci était d'autant plus méritoire que Patrick tout jeune et sans expérience, ne voyait dans la fille de son patron qu'une charmante personne, très bien élevée. Il ne connaissait de miss Olivia que son joli visage et sa douce voix, qu'il avait entendu prononcer quelques paroles de loin en loin. Or, miss Olivia parlait quelquefois comme une simple mortelle : Patrick l'avait sans doute entendue ces jours-là. Il se plaisait charitablement à la parer de toutes les vertus qu'elle aurait pu avoir, et il se disait (hélas ! oui), que le plus enviable de tous les bonheurs serait d'avoir une pareille compagne.

Quoi qu'il en soit, il remplissait avec zèle les devoirs de son emploi, et attendait sans impatience les effets du bon vouloir de son parent. Une seule chose répandait comme un nuage sur le calme de sa vie : les lettres de mistress O'Breane étaient tristes ; il y avait de l'affliction dans la maison paternelle. Dally, cette jeune orpheline qui faisait partie de la famille, était consumée par une maladie de langueur. La pauvre enfant dépérissait lentement, et mistress O'Breane semblait conserver peu d'espoir de la sauver.

Sur ces entrefaites, un matin que M. et miss Hull achevaient de déjeûner en tête à tête, au moment ou le digne alderman

faisait avec bruit ses ablutions accoutumées, Olivia se leva et approcha son siège ; M. Hull repoussa le sien, mit ses gros pieds sur la table, suivant son invariable habitude, et se disposa sérieusement à faire la sieste. Ce n'était point le compte de sa fille, qui prit un air solennel et se posa théâtralement.

— Mon père, dit-elle, il est entre les destinées un lien occulte, inconnu, mystérieux, insaisissable...

L'alderman ouvrit les yeux tout ronds.

— Je sais cela, miss, répliqua-t-il ; vous me l'avez répété, soit en vers, soit en prose, une centaine de fois pour le moins.

— Monsieur, je vous prie de vouloir bien m'écouter, reprit Olivia qui redoubla de gravité. Il ne s'agit point ici des œuvres faibles et imparfaites, produits prématurés de ma jeune imagination ; il s'agit du bonheur de ma vie.

— Hein ? fit l'alderman étonné.

— Oui, monsieur. Chaque âme, je dois vous le faire savoir, a, de par l'univers, sa semblable, sa correspondante ou sa parallèle, quel que soit le mot que vous veuilliez choisir...

— Miss, cela m'est égal. Nous choisirons celui que vous voudrez.

— Dans cette foule immense qu'on appelle le monde, ces deux âmes sont fatalement attirées l'une vers l'autre par une attraction magnétique qui est, Monsieur, positivement, l'œuvre de l'auteur de toutes choses. Cette attraction, ce mouvement mutuel et sympathique que je désespère de vous définir avec clarté, se produit de loin comme de près. La distance ne lui fait rien perdre de sa puissance. Le Poète l'a dit, monsieur, en son admirable langage. De Londres à Pékin...

R. Hull interrompit ici sa fille par un gigantesque bâillement. Ses yeux se refermèrent.

— Mais pourquoi parler du Céleste-Empire ? poursuivit imperturbablement Olivia. Patrick n'était pas si loin que cela. Il habitait l'Irlande...

— Patrick ? s'écria l'alderman qui s'éveilla en sursaut. Que fait ici Patrick, miss Hull, s'il vous plaît ?

— Patrick est ici, Monsieur, répondit Olivia avec un charmant sang-froid, la preuve vivante du merveilleux système que je viens de vous développer en peu de mots. Mon âme appelait son âme ; son âme a entendu mon âme : il est venu. Nous ne nous étions jamais vus. Nous nous sommes reconnus au premier coup d'œil. Oui, monsieur. Nos âmes se sont élan-

ces l'une vers l'autre, elles ont parlé ; elles se sont comprises, appréciées...

— *Good God !* grommela M. Hull abasourdi.

— Estimées, jugées, pesées, goûtées, mêlées, oui, monsieur, continua miss Oliva sans s'émouvoir autrement. De sorte que je suis son âme, vous saisissez bien, il est mon âme, ou plutôt nous n'avons qu'une âme... et je vous affirme, sur mon honneur, que je vais mourir à l'instant, sous vos yeux, si vous me le refusez pour époux !

Olivia reprit haleine. M. Hull profita de ce temps d'arrêt pour se mettre sur ses pieds. Cet exercice le soulagea quelque peu.

Miss Olivia, elle, demeurait immobile, la tête penchée, l'œil fermé à demi, l'esprit noyé dans la mare de sa poésie. M. Hull la regarda un instant et ouvrit la bouche ; mais il se ravisa pour deux raisons : d'abord il se rendait justice, ne se dissimulant point qu'après déjeûner sa faculté oratoire perdait cent pour cent. Secondement, il connaissait sa fille, et savait que la bizarre cervelle d'Olivia comportait une obstination invincible. Il n'essaya donc point de discuter.

— Veuillez me laisser dormir, miss, dit-il seulement. Vous ne sauriez croire à quel point vous m'incommodez.

Olivia sortit, mais elle ajouta avant de refermer la porte :

— Or, comme je ne veux pas mourir à la fleur de l'âge, monsieur, je l'épouserai, c'est résolu positivement : je suis Anglaise et libre !

Dès qu'il fut seul, l'alderman donna cours à toute sa fureur. Son pied reprit possession de la table et brisa, jusqu'au dernier, les objets qu'elle supportait. Après cette manifestation seulement, il retrouva quelque calme. Il sonna ; Davidson parut.

— Allez-vous-en au diable ! lui dit R. Hull. Vous êtes un vieil idiot !

Davidson disparut.

Mais à peine avait-il disparu qu'il entendit la voix courroucée de son patron :

— Peter ! misérable créature ! hurlait le digne alderman.

Davidson reparut, et reçut mission d'amener sur-le-champ Patrick, mort ou vif. A l'approche de ce dernier, M. Hull ferma instinctivement les poings et prit l'attitude du boxeur.

— Monsieur O'Breane, dit-il, *ex abrupto*, je ne vous connais ni d'Eve, ni d'Adam, moi, de par tous les diables !...

Patrick ouvrit de grands yeux ébahis.

— Non, Monsieur, non, je ne vous connais pas ! Vous êtes venu sous prétexte de parenté. Qu'importe la parenté. Je me moque de la parenté. La parenté est un piège. Vous êtes venu me demander du pain pour vous et votre famille, et j'ai eu la sottise de vous en donner, monsieur O'Breane !

La surprise rendait Patrick incapable de prononcer une parole.

— J'aurais mieux fait, reprit l'alderman dont la colère devenait plus violente à mesure qu'il parlait, j'aurais mieux fait de jeter ma bourse au premier venu des mendiants de la rue ! Servez un Irlandais, il vous trompera ! C'est un proverbe, Monsieur ! Je devais m'y attendre. L'ingratitude la plus noire est dans les habitudes de votre nation... Et vous êtes la honte de l'Europe, monsieur O'Breane !

— Mais, voulut dire Patrick, je ne sais en vérité...

L'alderman lui ferma la bouche d'un geste péremptoire, et continua sa diatribe. Il parla longtemps, ne se faisant point faute de mêler l'injure aux reproches, et pronostiquant toutes sortes de malheurs à quiconque s'aviserait de faire l'aumône à un Irlandais. Patrick crut enfin comprendre à travers ce fatras qu'on l'accusait d'avoir recherché en mariage miss Olivia Hull.

— Monsieur, s'écria-t-il, je vous proteste qu'il n'en est rien. Je n'ai jamais songé...

— Ne vous plaîrait-elle point ? interrompit M. Hull avec une véritable frénésie.

— Je ne sais vraiment... commença le pauvre Patrick.

M. Hull bondit sur son fauteuil.

« Vous ne savez ! dit-il en éclatant comme un canon ! voilà le comble de l'impertinence ! Mais c'est infâme, Monsieur, c'est même hideux ! ah ! vous ne savez ! superbe ! capital ! inouï ! c'est-à-dire que vous me forcez, moi, votre bienfaiteur, à vous proposer la main de ma fille unique, qui aura 20.000 livres sterling de revenu, car elle les aura, Monsieur ! pour ensuite me répondre que vous ne savez pas ! Vous vous introduisez chez moi comme un larron ! Vous me dérobez le cœur de mon enfant, pour ensuite me répondre...

— Mais elle me plaît ! Monsieur, elle me plaît ! cria Pa-

trick, qui depuis une minute essayait d'interrompre le marchand ; je n'osais vous le dire ! si je pouvais croire que vous parlez sérieusement, je serais trop heureux !

M. Hull se rassit : sa colère s'éteignit tout à coup et devint simple mauvaise humeur.

— A la bonne heure, dit-il, c'est un pavé. Allons, monsieur O'Breane, vous faites là une affaire comme il ne m'en est jamais tombé sous la main, depuis trente ans et plus que je suis dans le commerce !

Patrick ne pouvait en croire ses oreilles. On lui proposait, à lui pauvre orphelin ruiné, ayant à soutenir une famille, une héritière riche, belle, aimée ! N'y avait-il pas là de quoi perdre l'esprit ?

Cependant le visage de l'alderman s'était embruni encore une fois.

— Monsieur O'Breane, dit-il, je ne pourrai jamais vous souffrir. Ne m'interrompez pas ; l'affaire est faite et conclue. C'est une tuile ! Je donnerais sur le champ 10.000 guinées, espèces, pour que vous fussiez, monsieur O'Breane, en Irlande, en Chine, au fond de la Tamise, au diable ! Ne m'interrompez pas, vous dis-je ; l'affaire est signée, vous avez accepté mon offre, et ma sotte vanité s'en est réjouie ; car c'eût été le comble de la honte d'être repoussé par vous... Il n'y a plus à espérer d'obstacle !

— Je n'en prévois aucun, répondit Patrick, puisque l'initiative vient de vous.

— De moi ! Monsieur O'Breane, avant de vous choisir pour gendre, j'aurais très positivement songé à Peter Davidson ! Dites-moi, vous pensez que mistress O'Breane consentira ?

— Sans doute.

— Sans doute ! répéta le marchand avec dépit. Décidément, monsieur O'Breane, vous serez mon gendre, à ce qu'il paraît. En attendant, je vous souhaite à cent pieds sous terre, bonsoir.

Patrick se retirait, lorsque M. Hull se frappa le front tout à coup et le rappela.

— Mon cher monsieur O'Breane, dit-il souriant narquoisement sous ses gros soucils, vous êtes un excellent catholique, n'est-ce pas ?

— Je suis catholique, en effet.

— C'est fort bien, monsieur O'Breane.

M. Hull prononça ces mots d'un ton de triomphe.

— Moi, monsieur, poursuit-il, je suis méthodiste, blachiste non-conformiste ; miss Olivia, ma fille est blachiste non-conformiste de la 5e demi-catégorie. Je vous mettrai en rapport avec le révérend Josuah Black, qui vous recevra volontiers membre de notre congrégation.

Patrick n'hésita pas.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit-il, mais ne dérangez point le révérend.

Le sourire de M. Hull s'épanouit davantage.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, voilà le joint ! Il faut choisir entre ma fille, qui aura 20.000 livres de revenu, et votre damné papisme, monsieur O'Breane !

C'est un sacrifice cruel, monsieur.

— Le revenu, dit-il, n'importe pas. Il n'en est pas de même de miss Olivia et, pendant un instant, j'ai été bien heureux ; mais plutôt que de trahir ma foi, je renonce à miss Olivia et au bonheur.

— Le ferez-vous ? s'écria joyeusement l'alderman, qui serra la main de Patrick avec une véritable cordialité.

— Je le ferai ! répondit celui-ci d'une voix ferme.

Il sortit à ces mots de la chambre, et l'alderman adjura Dieu de le damner, lui, R. Hull, esq., si ce coquin de Patrick n'était pas le niais qui, en ce bas monde, ressemblait le plus à un honnête homme !

Cependant le chagrin de Patrick et l'allégresse de M. Hull devaient être également trompés. L'alderman avait compté sur l'attachement d'Olivia à la foi protestante, mais à la première annonce de l'obstacle qui se présentait, M. Hull la vit sourire avec un dédain très remarqué. Elle était « au-dessus de cela ».

— Qu'importe la formule ! dit-elle ; Arioste, Dante étaient catholiques, lord Byron avait sculpté lui-même son Dieu dans son doute, moi je penche vers le boudhisme, la question n'est pas là. Deux âmes se cherchent et se trouvent, sans s'informer de leurs croyances respectives.

— Ces âmes ont tort, miss ! répliqua sèchement l'alderman.

— Hélas ! Monsieur, reprit Olivia du bout des lèvres, il faut désespérer de vous faire comprendre jamais ces gigantesques et suaves choses. Qu'auriez-vous dit, je vous prie, si j'eusse aimé un Ottoman ?

— J'aurais dit, Miss, que vous étiez folle.

— Folle, Monsieur ?

— A lier, Miss. Ils sont en faillite.

— O Poète ! murmura Olivia en croisant ses bras sur sa poitrine ; il ignore que l'amour est en Brama comme en Moïse, en Isis comme en Odin, en Mahomet comme en Jupiter ! ce sont des termes *ad libitum*, monsieur, qui désignent le Grand Tout, et vous n'entendez rien à la souveraine vie de la nature qui est Dieu ! Le Poète l'a dit.

Peu s'en fallut que M. Hull ne mît le feu à la maison, cette fois, et l'on doit convenir qu'il en avait le droit. D'ailleurs, elle était assurée. En définitive, le brave homme se calma comme toujours. Sa fille était ici-bas son unique affection ; il n'y avait rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour elle. Patrick fut appelé de nouveau ; M. Hull lui tendit le doigt en signe de réconciliation ; il lui fit même, à sa manière, de courtes et obscures excuses. Puis, séance tenante, la cérémonie fut fixée à quinze jours de là, et Patrick reçut licence officielle de faire sa cour à miss Olivia.

Quinze jours ne constituent point un long délai, et pourtant en quinze jours on peut découvrir et remarquer bien des choses. Nous ne voulons point dire par là que Patrick fut brusquement désenchanté ; mais il dut s'avouer petit à petit qu'il ne comprenait pas très bien le superbe langage parlé par sa fiancée.

On était à l'avant-veille du grand jour, lorsqu'arriva la réponse de mistress O'Breane à la lettre où Patrick lui demandait son consentement. La respectable dame donnait à son fils toute latitude en ce qui concernait le mariage.

« Mon cher enfant, lui disait-elle ensuite, notre pauvre Dally n'a plus que bien peu de temps à vivre. Elle désire te voir et t'embrasser avant de dire à toute chose terrestre un éternel adieu. »

Le soir même Patrick faisait ses préparatifs de départ. Miss Olivia récita une très grande quantité de vers baignés de larmes. M. Hull tempêta et jura que, pour un garçon pauvre comme Job, la manière d'agir était un peu bien cavalière : tout fut inutile. Patrick regardait l'accomplissement du dernier désir de sa sœur d'adoption, comme un devoir sacré ; il n'était point habitué à marchander avec le devoir.

Au moment du départ, Olivia serra convulsivement le bras de son fiancé.

— Chère, oh ! chère portion de mon âme, dit-elle avec le beau geste qu'il fallait, en tirant de sa poche un petit poignard joliment fabriqué : il est empoisonné, gardez-moi votre foi, ou je m'enfuirai dans le rien de la mort !

Patrick la rassura de son mieux et se hâta de descendre l'escalier. Cette petite scène l'avait désagréablement affecté. Sur le seuil de la maison, il trouva M. Hull qui lui dit :

— Mon cher monsieur O'Breane, je vous déteste cordialement. Ne m'interrompez pas. Vous avez détruit tous mes projets à l'égard de ma fille. Cependant, je veux bien vous le dire, si l'honnête homme n'était pas sur cette terre la plus déraisonnable de toutes les chimères, je crois qu'on pourrait se hasarder à vous donner ce nom. Je ne vous souhaite point un bon voyage.

Le voyage de Patrick fut triste ; plus triste son arrivée. Tant qu'il avait été dans la voiture ou sur le navire, son esprit s'était partagé entre Olivia et Dally. Le souvenir de miss Hull, qu'il aimait véritablement et avec toute la candeur de son cœur, venait faire diversion à ses sombres pensées, mais, dès qu'il eut franchi le seuil de mistress O'Breane, tout ce qui restait de la joie passée fit place à la douleur.

Dally était étendue, sans mouvement, sur son lit. Un prêtre récitait auprès d'elle les prières des agonisants. Patrick se mit à genoux comme les autres et n'interrompit point l'oraison. A travers ses sanglots, il mêla sa voix à la voix des fidèles répondant les versets sacrés.

Puis ce fut un mortel silence. Le prêtre et les assistants sortirent. La jeune malade, prise de cet assoupissement qui précède la dernière heure, détourna sa face de la lumière et parut sommeiller.

Patrick baisa sa mère et sa sœur, qui pleuraient. On ne parla même pas de miss Olivia Hull. Pour ne point réveiller Dally, nos trois personnages s'étaient retirés à l'écart : ils étouffaient leurs sanglots et contenaient leurs voix. Patrick apprit que sa sœur d'adoption, déjà minée par une longue et douloureuse maladie, était tombée dans sa crise mortelle le jour même où la lettre qui annonçait son mariage avait été reçue à Storck.

— Je t'ai écrit sur le champ, mon fils, dit mistress

O'Breane, c'est elle qui l'avait demandé, et j'étais bien certaine que rien ne pourrait t'empêcher de venir. Mais, silence ! la pauvre enfant s'éveille encore une fois avant de s'endormir pour jamais.

Dally venait en effet de faire un mouvement. Patrick se cacha de peur de l'effrayer par une trop subite apparition. Mistress O'Breane s'approcha. Dally sortit du lit son bras amaigri et presque diaphane pour prendre la main de la vieille dame.

— Bonne mère, dit-elle d'une voix faible, Dieu m'a envoyé un rêve : j'ai cru entendre la voix de Patrick. O mère ! vous ne savez pas... Je ne l'ai dit qu'à mon confesseur, mais quelque chose aujourd'hui me pousse à me confier à vous. Vous êtes si bonne, et vous m'aimez tant, ma mère !

Mistress O'Breane se pencha et déposa silencieusement un baiser sur le front de Dally. Celle-ci releva son œil bleu, agrandi par la maladie : une larme se balançait aux cils de sa paupière.

Elle reprit lentement et tout bas :

— Quand il nous quitta pour aller à Londres, je sentis que je ne le verrais plus, et mon cœur se brisa. Depuis j'ai bien prié. Mais lui ne m'a jamais aimée !

Mistress O'Breane gardait un silence navré.

— Moi, j'espérais en la vierge Marie, reprit Dally dont la voix faiblissait. Hélas ! Sa lettre est venue. Il épouse une autre femme... Je ne la hais point, ma mère. Depuis que je sais son nom, je prie pour elle le matin et le soir. Mais lui... oh ! je voudrais bien le voir avant de mourir.

Mistress O'Breane se dirigea sans mot dire vers l'angle de la chambre où se tenait Patrick : elle le prit par la main et l'amena au chevet de Dally.

— Patrick ! prononça tout bas la pauvre enfant, pendant qu'un fugitif incarnat montait de son cœur à sa joue.

Puis, sa craintive pudeur regrettant l'aveu, elle ajouta :

— M'a-t-il entendue ?

Sa tête vacilla sur l'oreiller ; elle perdit connaissance.

Patrick fondait en larmes. Les souvenirs de son enfance revenaient en foule l'assaillir. Dally, jusqu'au jour de son départ pour Londres, avait été sa sœur préférée ; du plus loin qu'il se souvenait, il la voyait sourire à ses côtés.

Il sortit, mais tout dans les environs lui rappelait Dally :

Dally s'asseyait autrefois sous ce chêne ; Dally courait, enfant, sur cette pelouse ; Dally, jeune fille, avait cueilli pour lui bien souvent toutes les fleurs de ce buisson de chèvrefeuille sauvage.

Trois jours se passèrent, durant lesquels Patrick, tantôt au chevet de Dally, tantôt seul avec lui-même, semblait absorbé par un douloureux combat. Le quatrième jour, la famille put constater dans l'état de la jeune malade un mieux sensible. La crise occasionnée par l'arrivée de Patrick avait tourné favorablement, Dally parlait ; sa jolie bouche avait retrouvé le sourire. Néanmoins elle n'était pas hors de péril.

Le soir de ce quatrième jour, mistress O'Breane monta à la chambre de son fils.

— Patrick, lui dit-elle, Dieu a mis autrefois la pauvre fille à notre garde. Je l'aime comme si j'étais sa mère, et pourtant j'hésite à parler, car je t'aime, toi aussi, mon fils.

— Ma mère, répondit tristement Patrick, depuis trois jours je souffre et je combats.

— Tu m'as devinée. Que Dieu te conseille, car toi seul peux la sauver.

Patrick se couvrit le visage.

— Ma mère, dit-il, donnez-moi jusqu'à demain.

Le lendemain une lettre d'Olivia arriva à Stork. C'en était fait ; Dally était condamnée ! Patrick lut cette lettre qui était tout imprégnée d'ineffable poésie. Mistress O'Breane cherchait à deviner sur le front de son fils l'arrêt de sa pauvre malade. Quand il eut achevé sa lecture, il dit :

— Ma mère, si Dieu permet que Dally vive, elle sera ma femme.

Mistress O'Breane le serra contre son cœur. Mais qu'y avait-il donc dans la lettre !

Il y avait Olivia qui avait mis son âme à la poste : tout entière !

Après le départ de Patrick, miss Hull, plongée dans une insondable douleur et trouvant la poésie même vide de consolations, avait changé complètement son train de vie. Elle traînait maintenant de bal en bal son *moi* mélancolique et dansait douloureusement au souvenir de Patrick O'Breane. C'était une frénésie de polkas et de désespoirs. L'alderman se frottait les mains et se disait :

— Cela ne peut pas durer. Dans un mois, dans deux mois, au plus, ma fille oubliera le mendiant irlandais.

Que cet alderman était peu fait pour connaître l'âme de miss Olivia !

Un soir, il y avait déjà sept grands jours que Patrick était parti, l'infortunée miss avisa dans un quadrille un jeune homme à la physionomie funeste. Son cœur fut immédiatement traversé de part en part. Sir Richard Moore, il faut le reconnaître, avait dans l'œil gauche ce je ne sais quoi infernal, mais divin, que le Poète place dans la prunelle de tous ses héros. Ce n'est pas tout à fait ce qu'on appelle loucher dans la langue vulgaire. En outre, miss Hull apprit qu'il était héritier de la pairie de lord Everybody.

Alors elle fit trève à ses larmes, et se demanda si son âme n'avait point erré dans son premier choix, et si sa correspondante, sa semblable ou sa parallèle, n'était point par hasard l'âme de sir Richard. La question était grave ; miss Olivia se donna trois contredanses pour y réfléchir.

Et le candide alderman qui parlait de deux mois ! Positivement, ce marchand n'entendait rien du tout à ces *gigantesques et suaves choses*. Le huitième jour, miss Olivia reconnut, à n'en pouvoir douter, que l'âme de sir Richard était son âme.

L'alderman était en train de se féliciter de ce prompt résultat, lorsqu'il reçut de Storck la missive suivante :

« Monsieur et cher parent,

« Un devoir impérieux, et qu'il ne m'est pas permis de vous expliquer, me force à rendre à miss Hull la parole que j'avais reçue d'elle avec tant de joie. Il me reste à la remercier et à lui souhaiter tout le bonheur qu'elle mérite.

« Recevez, monsieur et cher parent, etc...

« Patrick O'Breane. ».

« Bon ! bon !! bon !!! s'écria par trois fois M. Hull en appliquant, sans le savoir, les règles du *crescendo* tout aussi bien que Rossini en personne !

Ce disant, R. Hull agita bruyamment sa sonnette, laquelle mit en mouvement les ressorts de Peter Davidson, qui montra aussitôt son rouge visage à la porte entre-baillée.

— Répondre à cette lettre ! dit précipitamment l'alderman ; y répondre sur le champ ! Dire... n'importe quoi... au besoin, qu'il est un honnête homme, et... qu'il aille au diable. Poliment, surtout !

Peter Davidson ouvrit la large bouche pour demander des explications plus catégoriques ; mais l'alderman s'était élancé hors de la chambre.

Davidson s'assit devant le bureau, tailla lentement sa plume et se gratta l'oreille.

— Répondre ! pensa-t-il ; n'importe quoi ! On ne peut pas écrire cela. Qu'il aille au diable ! C'est contre toutes les règles du savoir vivre ! Et poliment surtout !

Peter Davidson ne se souvenait point d'avoir jamais eu à rédiger une lettre si malaisée. Il prit enfin un grand parti et écrivit bravement :

« Cher Monsieur,

« En réponse à votre bien estimée du — courant, qui, reçue par courrier du matin, a été prise par nous en soigneuse note comme appartient, nous avons la satisfaction de vous testifier que vous êtes un honnête homme.

« Allez vous promener là-bas, selon vos loisirs. Ici, nous tenons de plus en plus à la politesse.

« Agréez nos saluts empressés que de raison ».

Quand Peter Davidson relut cette remarquable épître, il ressentit un mouvement de fierté : tous les hommes de valeur ont éprouvé cela au moins une fois en leur vie.

Quinze jours après, M. Hull était l'heureux beau-père de sir Richard Moore. Les détails manquent sur le sort du jeune ménage. On sait seulement que sir Richard portait cravache.

Patrick aussi se maria. Dally, pauvre fleur qui n'avait besoin que d'un rayon pour reprendre vie, retrouva ses forces avec l'espérance. Mistress O'Breane lui avait annoncé la résolution de Patrick, et celui-ci, délicat autant que généreux, entourait sa nouvelle fiancée de tous les soins qui pouvaient ôter à sa recherche l'apparence de la contrainte ou même de la résignation. Dally était bien plus charmante dans sa douce et naïve beauté que la trop poétique Olivia ; Dieu fit naître dans le cœur de Patrick la belle et pure tendresse qui fleurit

les noces du fils de Tobie. Lorsque, au bout de quelques mois, il conduisit Dally à l'autel, le prêtre bénit un double bonheur.

Patrick avait apporté de Londres une somme proportionnée à sa qualité de gendre futur du riche marchand. Avant que la somme fût complètement épuisée, le courrier de Londres apporta un matin une lettre de Peter Davidson, le rival anglais de Mme la marquise de Sévigné.

« Peter Davidson avait le plaisir de saluer M. Patrick O'Breane ; il avait la douleur de lui annoncer la mort de Son Honneur R. Hull, esq., alderman, de la maison R. Hull et Cie (Queen's-Street) ; il avait la satisfaction de faire passer à M. O'Breane la somme de 100 livres sterling, premier quartier d'une rente viagère de quatre cents livres (400 livres) à lui léguée par Son Honneur. Il prenait la liberté de demander quittance notariée de la somme ci-dessus à M. Patrick O'Breane, qu'il saluait itérativement avec respect.

« Il croyait à propos (ceci était en *post scriptum*) de donner à M. O'Breane quelques détails substantiels sur la mort de Son Honneur. Cet homme respectable était mort à la suite d'une digestion troublée par une colère subite et terrible contre sir Richard Moore, son gendre, ce dernier ayant voulu soutenir qu'il connaissait un honnête homme. Avant de mourir, Son Honneur avait prononcé cette propre parole, que lui, Peter Davidson, croyait de son devoir de répéter à M. O'Breane : *S'il y a un honnête homme ici-bas, c'est cet imbécile de Patrick.* »

L'Enfant de la punition

On appelait ainsi, à Saint-Malo, en 1810, une jeune fille de dix-sept ans, dont le vrai nom était Marguerite Breuilh. Elle était fille de Jacques Breuilh, le calfat, lequel, ne trouvant plus à s'employer dans les chantiers du port, à cause d'une circonstance que nous allons dire, s'était fait fraudeur.

Cette page est la première que j'aie publiée, il y a bien maintenant quarante ans. Je la donne en manière de curiosité, et pour montrer que j'ai commencé dans la croyance où je finis.

Marguerite était très belle. Ceux qui la voyaient et ne savaient point son histoire, s'arrêtaient à la regarder le long de l'eau. Elle était toujours vêtue bien pauvrement : sa robe de grosse toile, nouée à la ceinture à l'aide d'un débris de cordage, lui seyait mieux que ne sied aux autres jeunes filles la mousseline ou la soie ; ses longs cheveux blonds, qui tombaient, épars, sur ses épaules pudiquement voilées, avaient un chaud reflet d'or bruni. Elle allait, légère et gracieuse, effleurant à peine, de ses petits pieds nus, le sable mouillé des grèves. Quand on la regardait, ses grands yeux bleus, limpides et doux, ne se baissaient point. Un sourire mélancolique venait à sa lèvre. Puis elle se prenait à chanter d'une voix si suave et si triste à la fois, qu'en l'écoutant j'ai pleuré.

C'était ma mère qui me disait cela : « j'ai pleuré ».

L'air de son chant était étrange. Les paroles tombaient indistinctes. C'était peut-être un de ces refrains, que disent les femmes des matelots en regardant au loin la mer qui blanchit.

s'élève et confond à l'horizon sa ligne tremblante avec le sombre azur du ciel de Bretagne. C'était peut-être un cantique inconnu, une prière...

Mais, peu à peu, sa voix prenait de l'étendue ; les paroles s'accentuaient et devenaient saisissables. Alors l'émotion se glaçait dans le cœur de ceux qui l'écoutaient ; l'attendrissement faisait place à l'horreur. On se détournait avec dégoût.

Voici ce que chantait Marguerite, qui était folle :

Du sang, du sang, il faut du sang !
Versons à boire à la machine.
Pour abreuver la guillotine,
Il faut du sang, du sang, du sang !

Et, tandis qu'elle chantait ce hideux refrain que la foule avait coutume de hurler, durant la Terreur, autour des échafauds toujours dressés, l'œil bleu de Marguerite se levait doux et pur vers le ciel. Sur son beau front respirait une douceur angélique. Sa voix mélodieuse et pénétrante trouvait des vibrations pleines de charmes. Ce contraste serrait le cœur et faisait frissonner.

Tant que durait le jour, elle courait ainsi sur la grève. La tempête ne l'effrayait point. On la voyait parfois, au plus fort de l'orage, grimper, leste comme un oiseau, le long des flancs escarpés du fort de l'Empereur (le fort Royal). Elle se suspendait à quelque dent du roc ; l'ouragan la berçait : la crête écumeuse du flot venait caresser son pied blanc : autour d'elle, les goëlands se balançaient sur leurs longues ailes, et jetaient leurs cris maigres et plaintifs, auxquels répondait l'éternel refrain de la pauvre fille.

La mer montait. Alors, elle gagnait le sommet aigu du rocher. Là, elle s'asseyait ; sa tête penchait sur sa main. Le vent ramenait ses longs cheveux sur son visage. Elle apparaissait de loin comme une statue, érigée sur ce piédestal géant.

Le soir, elle ne rentrait point dans l'enceinte de la ville. Où passait-elle la nuit ? Nul ne le savait.

On racontait ainsi la lugubre histoire de sa naissance :

En 1793, alors que Carpentier décimait légalement la population de Saint-Malo, Jacques Breuilh était un jeune ouvrier du port, robuste et honnête. Le travail abondait, à cause du chômage qui avait eu lieu au commencement de la Terreur.

Breuilh gagnait facilement sa vie. Il avait une femme belle et bonne qu'il aimait. Il était heureux.

Le vent des doctrines révolutionnaires avait passé sur Saint-Malo, et mis à l'envers, comme partout, une multitude de têtes. Breuilh, sans trop savoir pourquoi, se prit à détester mortellement les aristocrates, bien qu'il eût souvent accepté leurs bienfaits, et surtout les prêtres, quoi qu'il dût son bonheur à un respectable ecclésiastique dont la main secourable avait soutenu sa jeunesse.

Il ne voulut point se souvenir que l'abbé Saulnier, curé de Saint-Sauveur, lui avait servi de père. C'était un prêtre ; or, les prêtres étaient des scélérats. Il n'appartenait point à Breuilh d'aller contre cet argument sans réplique.

Sa femme, excellente ménagère d'ailleurs, était encore plus enragée que lui. Elle savait par cœur tout le psautier républicain, et ne manquait point, les jours d'exécution, de retenir sa place bien des heures à l'avance au pied de la guillotine, où elle tricotait sans manquer une maille, tandis que les têtes tombaient.

Elle allait être mère, et le terme de sa délivrance approchait. Breuilh ne la quittait plus. Il avait déserté le travail pour soigner sa femme, et la citoyenne avait maintenant l'appui du bras conjugal pour se rendre à la place des exécutions. Quand la machine avait fonctionné, le couple bien uni revenait au logis en bâtissant de beaux rêves sur l'avenir de l'enfant qui allait voir le jour.

— Si c'est un fils, disait Jacques, il s'appellera Brutus, comme ce vertueux citoyen d'Italie, qui passa son épée au travers du corps d'un Capet romain...

— D'un pape ! interrompait la citoyenne. En Italie, vois-tu, Jacques, ce sont les papes qui sont les tyrans.

Jacques admirait l'érudition supérieure de sa compagne.

— Si c'est une fille, reprenait celle-ci, nous la nommerons...

— Brutuse...

— Fi !... Nous chercherons... Elle sera belle, Jacques, bien belle... Et nous tâcherons de la faire décréter déesse de la Liberté !

Les deux époux, à cette brillante perspective, dansaient la carmagnole avec transport.

Un certain quintidi du mois de messidor de l'année 1793, il devait y avoir, sur la commune de Saint-Malo, une exécution

bien intéressante. La victime était M. Saulnier, ancien curé de Saint-Sauveur. Tout le monde connaissait le vieux prêtre. Tout le monde voulait voir quelle mine il ferait sur l'échafaud.

La guillotine se dressait au milieu de la place, vis-à-vis du tribunal révolutionnaire, au lieu où l'on a élevé depuis une statue au vaillant lieutenant-général des armées navales Duguay-Trouin. Il y avait foule autour de l'échafaud. Notre parfait ménage était à son poste. Au moment où la cohue s'ouvrait, pour laisser passer la charrette du patient, la citoyenne Breuilh fut prise des premières douleurs de l'enfantement.

Un héroïque et puissant effort refoula ses cris au dedans d'elle-même. Elle attendit ; M. l'abbé Saulnier monta les degrés de l'échafaud.

Mais tout à coup un murmure de dépit parcourut l'assemblée. L'exécuteur ne se montrait point.

La citoyenne Breuilh se fâcha, pour le coup.

— Quel malheur ! dit-elle.

— Le bourreau a passé l'eau, disait-on dans la foule ; il s'est enfui à Southampton, parce qu'il ne voulait pas porter la main sur le Saulnier, qui lui avait fait du bien dans le temps.

— Est-ce qu'il s'agit de ça ! répartit Jacques Breuilh, en haussant les épaules.

Personne ne répondit. L'abbé Saulnier avait été autrefois le bienfaiteur de tous les malheureux. A ce moment suprême, la pitié revenait dans les cœurs.

Y a-t-il ici un citoyen de bonne volonté pour remplacer le bourreau ? demanda un fonctionnaire de la République.

Il se fit un silence.

— Jacques, dit tout bas la citoyenne Breuilh, j'ai une envie..

Elle n'acheva point, mais son regard expressif caressa l'échafaud.

Pour un cœur bien placé, le désir d'une citoyenne devait être un ordre suprême. Jacques franchit en trois bonds les degrés de l'estrade.

— Me voilà ! dit-il.

Sa femme commença un cri de joie qui se termina en plainte déchirante. L'angoisse la terrassait. Mais, à l'instar de Jeanne d'Albret, elle réprima ses gémissements et entonna d'une voix ferme la chanson favorite :

Du sang, du sang, il faut du sang !
Versons à boire à la machine.
Pour abreuver la guillotine,
Il faut du sang, du sang, du sang !

A ce refrain connu, la pitié de la foule s'évanouit comme par enchantement. Une joie généreuse se communiqua de proche en proche, et bientôt le chœur immense entonna le couplet rouge.

Pendant ce temps-là, Jacques Breuilh, malgré son inexpérience, remplissait son office à la satisfaction générale.

L'abbé Saulnier le bénit, Jacques besogna, et la tête du vénérable prêtre roula sur les marches de l'échafaud. Le fonctionnaire républicain rendit grâce au calfat, au nom de la nation.

Jacques reçut ces félicitations officielles avec une fierté modeste. Il avait conscience d'avoir bien mérité de la patrie Quand il revint près de sa femme, la citoyenne avait dans ses bras une jolie petite fille. Jacques l'embrassa avec enthousiasme.

— Elle est née un jour de fête, dit la mère ; l'Etre suprême lui doit d'heureuses destinées !

Jacques trouva cela fort bien dit.

Quand les deux époux furent de retour au logis, ils examinèrent amoureusement le cadeau que venait de leur faire l'Etre suprême. La petite fille était charmante. Seulement tout autour de son cou mignon, une ligne rouge s'enroulait comme un collier de corail.

— Qu'est-ce cela ? demanda la citoyenne Breuilh.

Jacques avait pâli.

— Le couteau... murmura-t-il.

— Bah ! dit la citoyenne en essayant de rire ; c'est une *envie*.

La petite fille grandit. A mesure qu'elle grandissait, le cercle rouge devenait moins sanglant. Ce fut bientôt un imperceptible collier d'un rose pâle. La citoyenne Breuilh se réjouit, car son amour maternel avait chassé peu à peu sa lugubre manie.

— Après tout, disait-elle, la guillotine n'a point laissé de trace... Marguerite sera la perle de Saint-Malo, et dans dix ans, qui se souviendra qu'elle est venue au pied de l'échafaud !

— Qui s'en souviendra ? répétait le docile calfat.

On devait s'en souvenir toujours.

La Terreur était passée depuis deux ans. La guillotine avait perdu sa vogue. On commençait à s'éloigner du malheureux Jacques que ses camarades avaient surnommé le *bourreau*. Une seule consolation lui restait : sa fille : sa jolie Marguerite, qui semblait un petit ange quand elle souriait dans son berceau Mais Marguerite ne parlait point. Sa mère avait beau passer de longues heures à lui répéter sans cesse le même mot, la petit fille demeurait muette.

Un soir, enfin, sa langue se délia. La citoyenne Breuilh crut entendre parler de loin. Elle appela son mari en toute hâte ; ils coururent auprès du berceau. La pauvre mère ne pouvait contenir sa joie :

— Parle, Marguerite, parle ma gentille, disait-elle.

Puis elle se penchait pour écouter.

L'enfant garda quelque temps le silence. Puis, fixant ses grands yeux bleus sur sa mère, qui joignait les mains, et retrouvait une prière chrétienne pour remercier Dieu, elle se prit à chanter tout bas :

Du sang, du sang, il faut du sang !...

La pauvre mère en tomba à la renverse.

Jacques se précipita pour la secourir. En même temps, l'enfant continuait :

Versons à boire à la machine,
Pour abreuver la guillotine...

— Oh ! tais-toi... tais-toi ! dit sa mère d'une voix mourante.

L'enfant poursuivit :

Il faut du sang, du sang, du sang !

Jacques, atterré, promenait son regard de sa fille à sa femme évanouie. Celle-ci se releva enfin. Ses yeux étaient ternes et glacés ; des rides plissaient son front livide : elle avait vieilli de dix ans en une minute. Le lendemain, elle voulut tenter une seconde épreuve. L'enfant, ébauchant un sourire angé-

lique, fit entendre sa petite voix douce et commença le refrain maudit. On ne l'entendit jamais prononcer d'autres mots que ceux de la chanson. La citoyenne Breuilh, frappée au cœur, traîna pendant quelques mois une existence languissante, et mourut de chagrin.

Au dernier moment de son agonie, elle entendit la voix de Marguerite qui chantait :

Du sang, du sang, il faut du sang !...

Jacques Breuilh pleura sa femme. Il resta triste et seul avec son enfant, image vivante du remords. Chaque fois qu'il revenait du travail, Marguerite l'accueillait par le refrain fatal. Et pourtant il aimait Marguerite. Tout ce qu'il y avait d'affection dans son cœur s'était reporté sur elle.

Marguerite, quand elle eut dix ans, ne put rester confinée sans cesse au logis. Son instinct vagabond d'ailleurs la poussait à sortir. Dès qu'elle sortit, la ville entière fut mise dans le funeste secret. On s'éloigna d'elle avec horreur. Rapportant sa lugubre folie aux événements tragiques qui avaient accompagné sa naissance, on l'appelait : *La fille de la punition.* Vraie ou fausse, cette idée de châtiment céleste fut pour Jacques une sorte d'arrêt de proscription. Ses camarades le repoussèrent ; le maître du chantier où il travaillait le chassa.

Jacques se fit fraudeur pour donner du pain à Marguerite. Il aimait la pauvre fille d'un amour grandissant. C'était tout ce qui lui restait au monde.

Pendant plusieurs années, Jacques, tout en faisant la fraude des dentelles et de la coutellerie d'Angleterre, put continuer d'habiter Saint-Malo. Comme il avait peu de besoins, il agissait avec une excessive prudence, et les soupçons qui planaient sur lui ne pouvaient point se changer en certitude.

Un jour pourtant il fut surpris, débarquant des ballots à nuit close derrière les rochers où s'élève maintenant la tombe de Châteaubriand.

Les douaniers firent une décharge du haut du grand Bé, et le manquèrent, mais ils l'avaient reconnu. Désormais, il n'y avait plus de sûreté pour lui à Saint-Malo.

Alors commença pour Marguerite cette vie étrange et mystérieuse dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Le jour, elle errait sur les grèves jouant avec l'écume du flot

comme un alcyon, cueillant la fleur pâle des fucus, et cherchant, au creux des rochers de la côte, ces capricieuses et délicates arabesques que figurent les tiges du goëmon rose.

Les gens du pays qui la rencontraient d'aventure s'éloignaient d'elle, mais ne l'insultaient point, car son angélique regard eût fait naître la pitié dans le cœur d'un tigre. Quand un étranger, attiré par sa beauté, s'approchait d'elle, un enfantin sourire venait à sa lèvre et elle chantait doucement son horrible refrain.

La nuit, elle regagnait l'abri de son père, qui était toujours contrebandier, et se cachait on ne savait où.

Or, sous l'Empire, la répression de la contrebande était bien autrement sévère que de nos jours, puisqu'elle faisait partie du système de guerre.

La douane était en force sur toutes les côtes de la Manche. Nuit et jour on veillait sur les dunes, et les malheureux smoglers n'étaient point des hommes de loisir. Mais ce déploiement de surveillance n'empêchait point le commerce nocturne d'aller son train. De temps en temps on trouvait sur la grève le cadavre d'un Anglais ; le lendemain c'était celui d'un *gabelou*. Il y avait compensation, et les choses suivaient leurs cours.

Jacques n'allait point souvent en mer. Son métier était le plus dangereux de tous ; il était débardeur. Quand un flambard smogler se montrait en vue, Jacques montait sur son bateau et se rendait à bord pour remplir l'office de pilote. Ensuite, il aidait à débarquer les ballots et recevait une modique part des bénéfices.

Jusqu'alors il avait réussi à se dérober à toutes les poursuites. Sa retraite, ou ses retraites, car il devait en avoir plusieurs, étaient si habilement choisies, que les douaniers perdaient leurs peines à le guetter.

Mais Marguerite courait tous les jours sur les grèves. Une fois un garde-côtes plus avisé que ses collègues la suivit de loin à la nuit tombante.

Ce garde-côtes eut une rude besogne.

La jeune fille après avoir suivi la plage dorée qui s'étend, comme un tapis régulièrement échancré, depuis le fort royal jusqu'à Rotheneuf, s'engagea dans ce dédale de rocs anguleux et brisés qui défend, en manière d'immense estacade, la haute falaise de la Varde. Une fois dans les rochers, la marche de Marguerite ne se ralentit point. Elle sautait de pointe

en pointe, gracieuse et svelte comme un chamois des Alpes. Nul obstacle ne l'arrêtait. Ses petits pieds effleuraient à peine les touffes grasses de varechs. Le douanier, au contraire, suait sang et eau, le malheureux. Les clous de ses souliers ferrés s'accrochaient aux déchirures du rocher ; il glissait sur les goëmons ; il trébuchait dans les mares ; parfois il dégringolait pesamment au fond de quelque anfractuosité peuplée de seiches et de margattes, dont l'odeur infecte, l'énervait. Néanmoins, il ne se décourageait pas, car il y avait une forte prime au bout de ses efforts.

Marguerite allait toujours. Il n'y avait point de lune au ciel, mais, à la lueur des étoiles, on voyait sa forme blanche sur le fond noir des rochers. Le vent d'ailleurs apportait par bouffées à l'oreille attentive du douanier quelques notes du chant de la jeune fille.

Tout à coup elle disparut et sa voix cessa de se faire entendre. Le douanier s'arrêta indécis. Il était alors sur le plus élevé des groupes de rochers qui protègent la pointe de la Varde. A cent pieds au-dessous de lui, la mer se brisait contre la base du roc. Il avança encore. La route, jusqu'à l'endroit où avait disparu Marguerite, était plate et unie ; elle se terminait par une large fissure qui s'ouvrait sur la mer et qu'il n'était point possible de franchir.

Naturellement le regard du douanier plongea au fond du trou. Il découvrit une faible lueur, répercutée par les parois mouillées de la fente.

— Voilà le nid ! murmura-t-il en se frottant les mains.

Et, rebroussant chemin aussitôt, il se hâta de gagner le poste de Rotheneuf, où il requit main forte. Une heure après, cinq hommes s'arrêtaient au bord de la fissure. Ils descendirent en silence. Au fond du trou était une très petite cabane, si bien cachée qu'il fallait connaître *a priori* son existence pour la découvrir. La lumière était éteinte à l'intérieur. Les douaniers battirent le briquet.

Ils entrèrent. Sur un tas de goëmon séché, Marguerite était étendue tout habillée. Elle dormait. Sa physionomie calme et douce eût pu servir de modèle pour représenter la candeur.

Elle était seule dans la cabane. Où se cachait le fraudeur ?

Les douaniers appelèrent Marguerite, qui s'éveilla en souriant. A la vue de ces hommes armés, son grand œil bleu ne

se baissa point. Elle ouvrit la bouche, et murmura bien doucement :

Du sang, du sang, il faut du sang !...

Les douaniers reculèrent.

— Oui ! dit l'un d'eux en se remettant, il en faut, et quand le brigand reviendra, nous en aurons !

Un nuage passa sur le front blanc de la jeune fille. Peut-être l'instinct de l'amour filial dissipa-t-il pour un instant les ténèbres de son intelligence. Ce fut un éclair. Après quelques secondes de silence, elle reprit :

Versons à boire à la machine,
Pour abreuver la guillotine...

— Ecoutez ! s'écria l'un des douaniers.

Chacun fit silence. Marguerite elle-même interrompit son chant.

On entendit sur la mer, au bas du rocher, un bruit sourd et régulier. C'était un bateau qui s'avançait à rames.

— Le voilà ! dirent les douaniers en apprêtant leurs armes, nous le tenons !

Marguerite porta lentement la main à son front. Elle passa d'un bond entre les douaniers et se pencha sur le bord de la rampe.

— Tais-toi ! dit tout bas un des gardes, ou tu es morte !

La pauvre enfant ne pouvait pas désobéir. Elle ne savait point parler. Mais au moment où les douaniers la rejoignaient, elle saisit la corde qui servait d'échelle à son père et se laissa glisser le long du rocher.

Les douaniers se consultèrent entre eux ; puis le chef donna un coup de sabre sur la corde, qui était vieille et qui se rompit aussitôt. Une voix faible monta des profondeurs du précipice. Elle disait :

Il faut du sang, du sang, du sang !...

— Pauvre fille, murmurèrent les douaniers.

La barque cependant continuait à s'avancer. Marguerite, précipitée d'une hauteur énorme sur la grève, ne put avertir

son père. Jacques fut pris par les douaniers, après un combat acharné. On ne retrouva point, le lendemain, le corps de Marguerite sur les grèves.

Jacques avait résisté à main armée; il fut condamné à mort.

Le jour de l'exécution, l'échafaud se dressa sur la Commune, à cette même place où Jacques avait, dix-sept ans auparavant, rempli l'office du bourreau. On se souvenait de cette circonstance, et il n'y avait point de pitié pour lui parmi les spectateurs.

Jacques monta, tête baissée, les degrés de l'échafaud.

A ce moment, une femme pâle, les vêtements déchirés, le corps couvert de blessures, perça la foule et vint tomber mourante au pied de la guillotine.

— Ma fille ! cria Jacques en étendant les bras.

Marguerite se leva à demi. Elle regarda le fatal appareil, puis elle se mit à sourire en murmurant :

Il faut du sang, du sang, du sang
Pour abreuver la guillotine !

Puis encore elle tomba pour ne plus se relever.

Jacques poussa un cri d'angoisse et livra sa tête à l'exécuteur.

La foule s'écoula silencieuse et recueillie. Si la faute avait été grande, le châtiment était terrible, et plus d'un trouva dans son cœur de la pitié pour cette triste famille sur laquelle s'était appesanti le doigt de Dieu.

Il y a bien longtemps que tout cela est passé, mais les catastrophes de ce genre ne s'oublient point, et dans ma jeunesse on trouvait encore, à Saint-Malo et à Saint-Servan, de nombreux témoins qui racontaient, comme nous venons de le faire, la lamentable histoire de l'*Enfant de la punition.*

Les Bourgeois de Vitré

C'était en 1803, à Vitré. Par une belle soirée du mois de juin, un vieillard, seul dans une étroite arrière-boutique, feuilletait un registre jauni par l'usage, et semblait profondément absorbé dans ses calculs.

Un oblique rayon de soleil, perçant à grand'peine les losanges d'un verre épais et bleuâtre, reliés par de minces bandes de plomb, venait tomber sur une tenture aux nuances effacées, et mettait en lumière, chemin faisant, des myriades d'atomes dans l'atmosphère poudreuse de cette pièce.

Là, tout était en harmonie ; les meubles plus flétris que la tenture, et le vieillard plus encore que les meubles, empruntaient à ce rayon de pourpre, affaibli et décomposé au passage, une teinte violacée uniforme.

On eût dit un tableau de maître hollandais, dont l'âge aurait pâli et délayé les couleurs.

Les membres du vieillard étaient d'une maigreur excessive. Ses vêtements, remarquables surtout par un défaut général d'ampleur, ressemblaient peu au costume de l'époque. C'était un pantalon, descendant à mi-jambe seulement, et fendu jusqu'au genou, une petite veste échancrée et un habit sans collet, rappelant, sauf les boutons de métal, le frac étriqué des élèves des lycées.

En sautoir, par-dessus l'habit, un large ruban de moire soutenait une médaille d'or.

Le visage du vieil homme digne et sévère, mais manquant

d'élévation, gardait la trace d'une de ces lentes souffrances, d'autant plus cruelles, qu'elles doivent demeurer cachées aux yeux de tous. Ses traits s'efforçaient à figurer le calme et dissimulaient sa peine. Son regard fatigué et découragé brillait tout à coup d'un feu extraordinaire, mais fugitif, quand la médaille dont nous venons de parler attirait de quelque manière son attention. C'était comme le regard d'adieu jeté à un ami qui va nous quitter pour jamais.

Le vieillard avait nom M. Gérard de Pelhédou. Il était maître bourgeois de Vitré, et tenait boutique d'armurier-coutelier, sur la place de Sainte-Croix, derrière l'église. Son père, avant lui, avait exercé cette profession, son aïeul de même, et ainsi de suite jusqu'à la nuit des vieux temps, nonobstant quoi des titres de noblesse très ancienne, en bonne et due forme, gisaient avec d'autres papiers de famille, dans la poussière de son comptoir, mais ces titres étaient inutiles et dédaignés par les Gérard depuis des siècles.

Ils étaient *bourgeois de Vitré*, ce qui, en soi, à Vitré, comme nous pourrons le voir, valait mieux que tous les titres du monde.

A mesure qu'il feuilletait son antique registre, le front de M. de Pelhédou se rembrunissait ; des tressaillements colériques agitaient sa bouche et les rides de ses joues se creusaient. Arrivé à la dernière page, il fit une addition en trois traits de plume, et repoussant rudement son bureau, croisa les mains sur ses genoux :

— Plus rien, dit-il enfin d'une voix sourde. Deux cent mille francs ! que sais-je ? davantage peut-être. Tout, jusqu'au dernier écu de six livres, englouti dans ce gouffre ! ah ! Vincent, Vincent, je suis puni par où j'ai péché, mon orgueil me coûte ma fortune.

La porte, qui s'entr'ouvrit en ce moment, l'interrompit.

— Puis-je entrer, mon père ? dit une voix douce et pleine de tendresse.

Le vieillard sourit, et la porte, en s'ouvrant tout à fait donna passage à une charmante jeune femme dont le regard exprimait une candeur sereine, beaucoup d'intelligence et une vaillante fermeté.

— Que voulez-vous, Hélène ? dit le bourgeois en déposant d'un air distrait un baiser sur le front de la nouvelle venue.

— C'est une lettre, mon père. Dame Goton ne veut la rendre

qu'à vous seul, et comme vous ne permettez pas qu'elle entre dans votre pièce, je suis entrée pour l'empêcher de venir.

— Bah ! bah ! une fois n'est pas coutume, fut-il dit au dehors, pourquoi le maître me garde-t-il chez lui, s'il a défiance de moi ?

Et Goton ou Marguerite Leveau, vieille femme à la figure ingrate, au corps étique et mal tourné, passa le seuil. C'était la servante de la maison.

A peine entrée, elle fouilla la chambre en tous ses recoins, d'un regard curieux et soupçonneux.

— Ce n'est que cela ? grommela-t-elle avec désappointement.

— Sortez ! s'écria le vieillard en colère.

— Ne dirait-on pas qu'on demande à coucher ici ! dit Goton Leveau. Tout le monde sait bien que vous êtes dur avec le pauvre monde. J'en ai connu d'aussi arrogants que vous qui sont tombés, oui, et d'aussi nobles, et d'aussi riches. Moi qui parle, j'ai eu des bourgeois dans ma famille, plus d'un.

L'armurier se croisa les bras sur la poitrine et la regarda d'un air sévère.

— Et maintenant, je sers les autres, dit encore Goton. Mais vous aurez beau me traiter durement, maître, je ne vous manquerai point de respect. Tenez, voici une lettre du jeune monsieur.

— De François ? interrompit Hélène en s'approchant vivement.

La vieille retira méchamment la lettre.

— Donnez, dit M. Gérard.

— Ça pourrait bien être, dit Goton en répondant à Hélène ; puis elle continua tranquillement : — Je ne sais lire que dans le *moulé*, mais je reconnais bien l'écriture. D'ailleurs, le port est toujours le même.

— Donnez, répéta l'armurier avec impatience, et sortez.

— Hélas ! Dieu ! soupira la vieille, c'est pourtant moi qu'on malmène ainsi, moi qui ai eu des bourgeois dans ma famille ! Maître, ça ne peut pas vous porter bonheur.

M. Gérard frappa du pied, et Goton Leveau, supposant qu'elle avait suffisamment éprouvé sa patience, sortit en murmurant quelque hargneuse menace.

C'était la première fois qu'elle mettait le pied dans cette chambre, baptisée par elle « la cache à monsieur ». De tout temps, cette exclusion l'avait mécontentée.

A cause de cela et de plusieurs griefs de moindre importance, Goton Leveau haïssait M. Gérard autant que vieille servante peut détester son maître.

— C'est de *lui*, murmura M. Gérard en jetant un regard furtif sur la suscription de la lettre.

— M'en ferez-vous lecture, mon père ? demanda Hélène après quelques instants.

Le vieillard avait penché sa tête sur sa poitrine. A cette question d'Hélène, il se redressa en sursaut, comme s'il eût oublié sa présence.

— Allez, mon enfant, dit-il avec douceur. Cette lettre n'est point de votre mari.

La jeune femme soupira et obéit aussitôt.

M. Gérard fit sauter le cachet de la lettre, et la parcourut rapidement.

— Encore dix mille francs ! s'écria-t-il en froissant le papier avec rage.

Il resta quelques minutes atterré ; puis, reprenant la lettre, il la relut en détail, non sans la ponctuer d'exclamations de colère ou de découragement. Voici quel en était le contenu :

« Monsieur mon cher cousin,

« Votre dernière m'apprend la résolution où vous êtes de discontinuer le secours que vous me *devez*. Ceci vous regarde.

« De mon côté, rien ne m'empêche de retourner à Vitré pour reprendre mes anciennes *occupations*. Je sais qu'une telle démarche vous chagrinerait tout à fait, à cause de votre titre de bourgeois et de la tendresse que vous me portez ; c'est pourquoi, monsieur mon cher parent, j'ai voulu vous prévenir.

« Voici ce qui me paraîtrait concilier nos intérêts mutuels. On dit qu'en Amérique un homme intelligent et résolu fait aisément fortune. Sans vanité, je suis cet homme-là. Envoyez-moi dix mille francs, et je pars pour l'Amérique.

« J'ai l'honneur d'être votre dévoué cousin.

« VINCENT GÉRARD DE LA FOLIAYS. »

— Le misérable ! pensa M. Gérard. La tendresse que je lui porte ! Et je pourrais l'envoyer en Amérique ! Un pays où je

n'entendrais plus parler de lui ! Et, pour cela, il suffirait de dix mille francs. Ah ! dussé-je dépouiller ma maison de Pelhédou de fond en comble...

Le vieillard n'acheva pas. Il s'était levé et parcourait la chambre à pas rapides. Ses yeux se creusaient, sa joue devenait livide.

Tout à coup il s'arrêta :

— Je suis maître des bourgeois de Vitré, dit-il en un gémissement. Pour rester maître des bourgeois de Vitré, j'ai donné mon argent et je donnerai mon sang... Faudra-t-il aussi donner mon âme ?

Deux ans avant la scène que nous venons de rapporter, M. Gérard était le plus riche marchand de la ville. Honnête jusqu'à la rigidité, bon chrétien et entouré de l'estime générale, on était obligé, pour lui trouver un défaut, de reprocher à ses actes certain caractère de parcimonie, ou plutôt de prudence excessive.

Encore avait-il donné une fois à cette accusation le démenti le plus éclatant. Ce fut à l'occasion du mariage de son fils avec Hélène, une jeune orpheline élevée par les soins de Mme Gérard. François Gérard avait alors dix-huit ans ; Hélène, sa fiancée, en comptait seize à peine. La coutume des mariages précoces est répandue presque universellement dans ce pays de mœurs patriarcales.

On devait se souvenir longtemps des magnificences étalées à Pelhédou dans cette circonstance solennelle. Le château du nom, que vingt générations de Géard s'étaient plu à orner avec amour, possédait de superbes tentures. On les mit au jour, on découvrit l'antique richesse du mobilier, on prodigua la cire et les fleurs. Les Vitréens s'inclinèrent éblouis.

Pendant deux jours entiers, le vin coula comme si c'eût été du cidre, le cidre comme si c'eût été de l'eau. Des tables étaient dressées, où le premier venu avait le droit de s'asseoir, et, chaque fois que les convives se renouvelaient, des nappes plus blanches que la neige étaient fastueusement étendues. A ce sujet, on avait entendu feu Mme Gérard dire avec une emphase bien naturelle :

— Ce train-là durâ-t-il quatre semaines, on n'aurait pas besoin de faire la lessive à Pelhédou !

Ce qui supposait un luxe de lingerie tout à fait exorbitant.

Mais personne ne s'étonnait de tant de splendeur. M. Gérard

était maître des bourgeois de Vitré ; son fils épousait la fille unique d'un bourgeois de Vitré ; il fallait bien que ce fût quelque chose comme les noces d'un prince épousant une princesse.

M. Gérard, d'ailleurs, indépendamment de son orgueil paternel, avait ses raisons pour se montrer magnifique. Il est permis de croire que, spéculant sur la continuation d'un crédit dont les bases allaient déjà s'affaiblissant, l'armurier sentait le besoin d'éblouir une fois pour toutes ses compatriotes.

Pour la dépense comme pour le résultat, mieux vaut un festin royal que trois douzaines de dîners sans façon.

François, le marié, était un honnête jeune homme, au cœur bon, mais faible. Pour Hélène, c'était la plus aimable enfant qu'on puisse imaginer, et la meilleure.

L'éducation de Vitré, minutieuse et un peu étroite, avait été, pour sa nature trop pétulante, un véritable bienfait. La jalouse surveillance de sa mère adoptive avait dompté son humeur sans entamer son caractère. Gaie, spirituelle, hardie, et n'ayant aucune inclination mauvaise qui pût la faire abuser de sa hardiesse, elle était incomparablement au-dessus de ses compagnes et savait se faire pardonner cette supériorité.

Avant son mariage, François servait de commis à son père, et s'initiait aux secrets du métier, tout en prenant une connaissance exacte des affaires de la maison.

Durant la lune de miel, tout entier au bonheur, il négligea l'atelier et le comptoir. Il y eut alors une chose singulière : Quand François voulut revenir à son travail d'autrefois, son père lui-même l'en éloigna sous différents prétextes, et finit par manifester le désir de le voir étudier le droit à Rennes.

On s'étonna de cette détermination qui séparait les jeunes époux.

Hélène et François s'aimaient bien, Hélène surtout ; elle estimait son mari beaucoup au-dessus de sa valeur réelle, et l'entourait d'une admiration qui n'avait d'autre raison d'être que sa tendresse même.

Aussi fit-elle éclater son chagrin aux premiers mots de séparation ; mais, accoutumée à obéir, elle se résigna.

François, aussi, eut une velléité de résistance ; il n'était pas homme toutefois à se désoler beaucoup ni longtemps. En outre, sans se l'avouer peut-être, il était bien aise de voir si le monde s'étendait un peu au-delà de l'horizon vitréen.

Quant à M. Gérard, son mobile était sans doute bien puissant, car la rumeur que sa détermination souleva dans la ville le trouva inébranlable.

C'était là, en effet, une véritable énigme, proposée à la curiosité de tous : Un bourgeois, un maître des bourgeois, envoyer son fils à Rennes, dans ce réceptacle de séductions inévitables et d'iniquités inconnues, dans cette terre hyperboréenne qui gisait à dix lieues au moins de Vitré !

Une députation de bourgeois vint soumettre à M. Gérard des remontrances aigres-douces ; tout fut inutile.

Ces démonstrations le contrariaient vivement, car elles portaient atteinte à son autorité, fondée entièrement sur la confiance de ses collègues et de ses concitoyens ; mais son fils était désormais de trop dans sa maison. M. Gérard se voyait dès lors rapidement conduit à sa ruine, et voulait la dérober à tous.

François partit. A l'insu du public, à l'insu même de sa femme qui mourut sans se douter de la position, M. Gérard épuisa ses dernières ressources.

Au moment où notre histoire commence, le crédit seul soutenait encore son commerce d'armurier-coutelier.

II

Vitré, vers le milieu du XVe siècle, était une respectable petite ville de huit à dix mille habitants, pittoresquement assise sur la croupe d'une abrupte colline. Le château-fort, au mystérieux aspect, tombait en ruine sous ses haillons de lierre. De chaque côté des rues, des porches étroits et de bizarre architecture abritaient les marchands causant sur leurs portes avant le couvre-feu. Au-dessous de la ville, la Vilaine, coquette et gracieusement ondée, semblait protester, du fond de ses ombrages, contre le nom brutal infligé à sa modeste naïade.

Les Vitréens étaient d'honnêtes créatures, en arrière de quelques dix siècles, et, à cause de cela, incomparablement plus

civilisés qu'on ne l'était alors, et très bons chrétiens, par dessus le marché. A part la religion, leurs coutumes restaient, à peu de chose près, celles des anciens Rhedons, au temps de la domination romaine. Ils avaient peu de communications avec leurs voisins. Fougères était pour eux le bout du monde, et Rennes une cité fabuleuse.

Un beau soir, dit une chronique locale, Vitré s'endormit, hommes, vieilles tours et hiboux, de ce sommeil magique qui est l'œuvre des génies. La Vilaine seule continua de couler, mais c'était pur somnambulisme..

Cela dura quatre cents ans, plus ou moins.

A la fin du dernier siècle, la bonne ville s'étira longuement, engourdie par ce sommeil prolongé ; puis chacun, hiboux, vieilles tours et citoyens, reprit sa vie au point où il l'avait laissée, en l'an 1400 et tant.

Ce conte est vraisemblablement comme une foule de romans historiques: En effet, on se demande sérieusement si Vitré n'est pas une pétrification du moyen-âge, une momie gothique dans l'état de conservation le plus satisfaisant.

Aussi eussions-nous pu nous dispenser de mettre une date en tête de ce récit. A Vitré, les dates sont chose parfaitement oiseuse. Le drame qui se passait hier aurait pu se jouer, il y a cinq ou dix siècles, dans des conditions identiques.

Les acteurs auraient eu mêmes mœurs et mêmes coutumes ; ils auraient parlé la même langue, habité les mêmes maisons, porté les mêmes titres.

Là, rien ne change, les institutions pas plus que les hommes. Vitré, s'il lit cette page, sera peut-être mécontent, et pourtant, ce n'est pas un mince éloge !

L'origine des *bourgeois* de Vitré se perd dans la nuit des temps. C'était primitivement un tribunal composé de cinq membres. Au commencement du XVIe siècle, l'agrandissement successif de la ville fit monter ce nombre jusqu'à dix.

Le conseil se recrutait par élection dans tous les corps de métier indifféremment ; les gentilshommes ayant pignon sur rue pouvaient en faire partie.

Anne de Bretagne, Louis XII, Charles IX, Henri III, Louis XIII et Louis XV, reconnurent successivement, par lettres patentes, l'existence légale des bourgeois de Vitré. Constitués en tribunal au nombre de trois, ils connaissaient de toutes les affaires commerciales et municipales. Réunis en conseil, ils

votaient les impôts communaux et tenaient le gouvernement effectif de la ville.

Le président du conseil prenait le titre de maître-bourgeois ou maître des bourgeois ; cette dignité était à vie.

L'élection des membres du conseil se faisait à deux degrés avec une solennité singulière. Tout ce qui se rattachait aux corps des métiers, maîtres, compagnons aspirants, avait voix de premier ou de second rang. L'élu prêtait serment entre les mains du curé de Vitré, chanoine du diocèse de Rennes. Il communiait, puis il était conduit triomphalement à la maison de ville. Le reste du jour se passait en fêtes.

La marque distinctive était une médaille d'or ; le maître-bourgeois la portait suspendue à un long ruban de moire.

L'empire moral des bourgeois allait bien au delà de leurs attributions légalement reconnues. Aucune comparaison ne saurait donner une idée du respect dont les entourait la population.

Un Vitréen de la vieille roche n'eût jamais parlé du maître-bourgeois que chapeau bas.

Aussi, les règlements intérieurs de ce vénérable corps étaient-ils d'une excessive sévérité. Pour être et rester bourgeois, il ne suffisait point d'être honnête homme, il fallait encore que tous les membres de la famille à laquelle on appartenait fussent sans reproche.

Les cas prévus de déchéance étaient fort nombreux et s'étendaient aux degrés les plus reculés de parenté. La moindre peccadille, minutieusement relatée sur les registres et qualifiée forfaiture, encourait cette peine principale.

On citait avec un solennel effroi le seul cas d'expulsion qui, malgré la sévérité des lois, eût jamais souillé l'histoire de ce sénat modèle.

Sous la minorité de Louis XIV, Sébastien Morel, boulanger, fut mis *hors de conseil*, parce que son neveu, également boulanger, avait, en temps de disette, accaparé des grains. On le laissa vivre en paix après la sentence ; mais quand la honte et la douleur eurent mis fin à ses jours, sa maison fut démolie.

Sur la place s'éleva un poteau de granit, signe néfaste, devant lequel un bourgeois ne passait point sans frissonner.

Comme on le voit par cet exemple de rigueur inouïe, la loi vitréenne ne transigeait pas. Un fils, un collatéral même pou-

vait faire peser sa faute sur la tête d'un père ou d'un parent.

Or, voici ce qui s'était passé dans la famille de M. Gérard de Pelhédou.

Vincent Gérard de la Foliays, son cousin, était une manière de petit gentilhomme habitant une taupinière au milieu des taillis sur la route d'Ernée. Il blâmait fort son parent et ses ancêtres d'avoir dérogé à leur noble origine au point de se faire artisans, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir souvent et avec un plaisir toujours nouveau à la table de l'armurier.

Sa cabane de la Foliays avait été de tout temps l'asile de mauvais sujets campagnards, sortes de brutes organisées spécialement pour boire et cuver leur cidre dans quelque fossé de bas chemin. Il se passait là de vilaines choses et les convives, comme se plaisait à le répéter le maître du logis, étaient affranchis de toute gêne.

Vincent, avec son chétif héritage, ne put résister longtemps à ce train de vie. Bientôt il assiégea la porte de son riche cousin et contracta envers lui nombre d'emprunts successifs. Mais le maître-bourgeois n'était rien moins que prêteur de sa nature ; le jour vint où sa bourse se ferma.

— Mon cousin de Pelhédou, dit le gentillâtre en se retirant, vous vous en repentirez !

M. Gérard haussa superbement les épaules et ne daigna pas même répondre à cette ridicule menace.

Vincent traîna pendant quelques mois une existence misérable, vendant un à un ses derniers lopins de terre et les pauvres meubles de sa maison ; puis tout à coup on le vit reprendre ses habitudes ; ses anciens amis furent de nouveau convoqués à la Foliays.

Mais, cette fois, le régime avait changé ; Vincent tenait table presque somptueuse, et, chez lui, maintenant on s'enivrait avec du vin. Aussi, ceux qui étaient trop sensés pour croire qu'il eût découvert un trésor, pensèrent qu'il avait fait un pacte avec le diable. Ceci avait lieu peu de temps avant le mariage de François.

Vers la même époque, la voiture de Rennes à Paris, portant la recette du département d'Ille-et-Vilaine, fut dévalisée coup sur coup à deux reprises.

Chaque fois ce vol fut commis aux portes de Vitré avec une audace surprenante.

M. Gérard, en sa qualité de maître-bourgeois, dirigeait la

petite police soudoyée par la ville. Ses recherches, immédiatement commencées et poursuivies avec activité, furent couronnées d'un plein succès. Au bout d'une semaine, il savait le nom du bandit.

Le soir même, on le vit monter dans une antique carriole attelée d'un petit cheval du pays, et prendre la route de la Foliays.

Il faisait nuit quand il arriva en vue de la masure. A cent pas du seuil, il entendait déjà les éclats d'une grossière et bruyante gaieté. Sur le point d'entrer dans la salle à manger, il s'arrêta ; sa main fit involontairement un signe de croix, tant le sceau de la réprobation était énergiquement empreint sur le visage du maître et de ses convives.

Vincent n'était guère ivre qu'aux trois quarts. A la vue de son sévère parent, il sentit comme un frisson de peur ; ce fut l'affaire d'une seconde.

— Suivez-moi ! dit impérieusement le bourgeois...

Vincent imposa le silence à ses amis, qui parlaient déjà d'assommer l'importun ; et, offrant à son cousin un verre plein jusqu'au bord, il voulut boire à sa santé. Bien entendu, M. Gérard repoussa le verre.

— Suivez-moi, Vincent, répéta-t-il plus doucement. Il s'agit d'affaire grave. Il s'agit...

Vincent l'interompit par un irrévérencieux éclat de rire. Les convives, piqués d'émulation, poussèrent de véritables hurlements.

— Il s'agit de vie et de mort, continua le bourgeois en pressant avec force la main de son parent.

Celui-ci sembla réfléchir. Il avait deviné d'un coup d'œil le motif de cette visite extraordinaire ; il arrangerait tranquillement sa partie.

— Ah ça ! messieurs, mes bons amis, dit-il après un court silence, mon vénérable cousin que voilà désire me parler tête à tête... Il faut vous en aller.

Un murmure accueillit cette proposition inattendue.

Vincent se leva et ouvrit les deux battants de la porte.

— Monsieur de La Foliays, dit le plus hardi des sauvages parasites en posant son chapeau de paysan sur l'oreille, je suis gentilhomme, et gare à qui me met dehors !

— Chapeau bas ! s'écria Vincent ; chapeau bas devant mon respectable parent, messieurs !

Et, d'un revers de main, il fit voler le couvre-chef du manant.

Alors tous se levèrent en tumulte ; il se serait passé quelque tragique aventure, si Vincent, grossissant sa voix, n'eût dit :

— Drôles que vous êtes, le premier qui bouge est exclu pour jamais de ma table !

Il se fit aussitôt un silence absolu. Vincent, qui était bon prince, ajouta en les poussant vers la porte :

— Sans rancune, mes braves, et à demain.

Les manants défilèrent comme des moutons. On les entendit bientôt au dehors entonner à plein gosier un hymne bachique.

M. Gérard avait tourné le dos à cette scène ; Vincent s'approcha doucement de lui, et passa doucement son bras sous le sien. Il y avait dans le regard du gentillâtre de l'audace et de l'ironie.

— Malheureux ! commença le bourgeois en essayant de se dégager.

— Ne vous donnez pas la peine de prêcher, M. de Pelhédou, s'il vous plaît, interrompit Vincent avec aplomb ; je sais ce qui vous amène.

Le bourgeois le regarda stupéfait.

— Je sais qu'il est une chose au monde à laquelle vous sacrifieriez votre vie. C'est votre fortune, monsieur de Pelhédou.

— Mais il ne s'agit pas de ma fortune, voulut dire le bourgeois.

— Si fait, interrompit encore Vincent.

Puis il ajouta en avançant cérémonieusement un siège :

— Je sais aussi... Veuillez donc vous asseoir... Je sais aussi qu'il est une autre chose que vous préférez même à votre fortune ; votre présence chez moi en est la preuve.

En toute autre circonstance, M. Gérard se serait vivement offensé de ce ton leste que prenait avec lui son cousin. Celui-ci, en effet, d'ordinaire gardait devant M. Gérard l'humble posture qui convient à l'obligé en face du protecteur ! mais ici le vieillard n'avait qu'une pensée, et cette pensée le rendait faible contre Vincent.

— Soyez franc, mon cher cousin, poursuivit ce dernier en se mettant de plus en plus à l'aise. S'il ne s'était agi que de

me donner un bon conseil, auriez-vous pris la peine de visiter ma pauvre maison ?

— Vincent, dit le bourgeois d'un ton solennel, voulez-vous m'écouter ?

— Volontiers, mon cousin, volontiers ; mais laissez-moi finir. Vous avez réfléchi, vous vous êtes dit : Nous sommes menacés tous les deux ; lui dans sa liberté, dans sa vie peut-être, qu'importe ? moi dans ce que j'ai de plus cher au monde ; car cette chose que vous préférez même à votre fortune, c'est votre titre de bourgeois ; et si je m'asseois sur la sellette des accusés, adieu maîtrise, bourgeoisie, médaille ! Tout cela n'est-il pas vrai, mon cousin de Pelhédou ?

M. Gérard regardait avec effroi cet homme qui lui dérobait, comme en se jouant, sa pensée la plus intime.

Jusque-là, il n'avait vu que forfanterie dans ses paroles ; maintenant, il découvrait la cause de cette audace, et il tremblait.

Vincent connaissait l'accusation qui pesait sur lui, et Vincent n'avait pas peur. Bien plus, il semblait vouloir exploiter cet attachement profond à son titre de bourgeois, que lui, M. Gérard, ne pouvait désavouer. Qu'allait-il lui proposer ?

Vincent ne le laissa pas en suspens.

— Tout cela est vrai, continua-t-il ; tout cela même est au-dessous du vrai. Si j'ai parlé de vie et de fortune, c'est que je n'ai point trouvé d'autre terme de comparaison. Pour rester bourgeois, mon cousin, vous joueriez votre vie...

— Assez ! dit le vieillard avec indignation.

— Soit, à quoi bon vous dire, en effet, que vous commettriez un crime au besoin ? Vous savez cela mieux que moi.

— Il faut qu'il se sente bien fort, pensa le maître-bourgeois que la terreur gagnait.

Et il ajouta tout haut :

— Où voulez-vous en venir ?

— A votre but, mon cousin de Pelhédou. Je suis bon parent, croyez-moi, et n'ai point oublié les petits services que vous avez pu me rendre à l'occasion. Vous êtes venu chez moi pour me faire un long discours, dont la conclusion eût été ceci : Votre crime est découvert, votre liberté menacée ; partez.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis de votre avis.

Ici Vincent prit un air grave.

— Je suis de votre avis, répéta-t-il ; mais je ne veux pas vous laisser le masque hypocrite dont vous vous êtes affublé au seuil de ma porte. Ce que vous faites est pour vous, non pour moi.

M. Gérard voulut se récrier.

— Vous plaît-il discuter ce point ? dit Vincent avec froideur. D'abord, à cette heure même où nous sommes, vous n'êtes plus bourgeois que de fait. J'ai commis un vol, vous êtes mon parent ; de droit, vous êtes déchu. Ensuite...

Misérable ! s'écria le vieillard pâle de colère.

— Vous voyez bien ! Concluons. Dans notre intérêt commun, je pars : vous paierez mon voyage.

— A cela ne tienne !

— Dans notre intérêt commun, j'abandonne mon château, mes ressources...

— Votre château ! vos ressources ! dit amèrement le vieillard.

— Oui, mon cousin, répéta Vincent avec emphase, mes ressources, mon château ! Pour *nous*, je me voue à l'exil, donc, vous devez me soutenir.

— Ah ! pour cela... s'écria M. Gérard.

— Et vous me soutiendrez !

M. Gérard réfléchit une minute.

— Réellement, je n'y puis consentir, dit-il avec hésitation.

— Non ? Alors je me constitue demain prisonnier.

Le vieillard fit un bond sur son siège.

— Et après-demain, continua Vincent avec un calme imperturbable, il n'y aura plus que neuf bourgeois à Vitré.

— Je consens, dit M. de Pelhédou.

— A la bonne heure ! Je ne vous dis pas merci, mon cousin ; nous n'en sommes plus aux compliments. A propos, demain je prendrai cinq à six mille francs à votre caisse.

— Cinq mille francs !

— Cinq à six mille ; plutôt six que cinq. C'est pour éviter les frais d'envoi. Plus j'emporterai, moins souvent je vous importunerai. Et maintenant, mon cousin, vous ferai-je préparer un lit dans ma pauvre maison ?

M. Gérard se leva. Il se croyait le jouet d'un rêve. Il était venu la menace à la bouche, comptant imposer des lois, et il s'en retournait vaincu, dépouillé, sans pouvoir opposer la moindre résistance.

Il remonta dans sa carriole, et répondit par un triste signe de tête à l'adieu triomphant de Vincent.

— A demain, mon cousin de Pelhédou ! lui cria de loin ce dernier. J'irai vous demander à dîner, et recevoir vos vœux de bon voyage.

Vincent partit en effet et choisit Rennes pour résidence.

Dans les quelques mois qui s'écoulèrent entre ce départ et le mariage de François, le gentillâtre fit plusieurs demandes d'argent, toutes accompagnées de la même menace.

M. Gérard ne refusa jamais.

Voilà pourquoi un maître des bourgeois avait envoyé son fils étudier le droit à Rennes. La fortune de l'armurier était considérable pour Vitré. Outre les fonds employés à son commerce, il avait une réserve de deux cent mille francs.

Les demandes exagérées et sans cesse renouvelées du hobereau mirent rapidement le trouble dans ses affaires. Comme il ne pouvait avouer la cause de ce ruineux déficit sans rendre son sacrifice inutile, il aima mieux, au risque d'encourir le blâme de ses confrères, éloigner de lui son fils que d'avoir à éluder sans cesse ses questions.

III

Les environs de Vitré sont, pour les voleurs de grand chemin, un véritable pays de cocagne ; taillis, ravins, fossés profonds, haies gigantesques, rien n'y manque. Aussi la place est-elle fort courue. A défaut des bandes nombreuses et organisées qui disparaissaient déjà peu à peu, les brigands isolés y abondaient encore au commencement de ce siècle. Le souvenir des attaques dirigées contre la voiture de Paris à Rennes, et dont l'auteur n'avait jamais été connu, s'évanouit bientôt, étouffé par de nouvelles histoires du même genre.

M. Gérard, tranquille de ce côté, avait vu partir pour Rennes, l'un après l'autre, les sacs enflés de ses beaux écus de six livres. L'abandon était, il est vrai, volontaire ; entre deux mal-

heurs, la ruine et sa déchéance, il choisissait le moins affreux ; mais il songeait parfois avec un désespoir indicible que la ruine elle-même ne le sauverait pas de la honte.

Alors il était prêt à confesser son malheur ; il prenait la route de la maison de ville, résolu à déposer entre les mains du conseil son titre et son pouvoir ; mais il s'arrêtait toujours en chemin. Il faut beaucoup de courage pour abdiquer, d'abord ; ensuite, les malheureux qui se sont égarés dans la voie lâche des concessions ne sauraient enrayer leur chute.

La force leur manque toujours : l'orgueil est le compagnon inséparable de la faiblesse.

Enfin, la crise devint imminente.

Après la lettre de Vincent, qui exigeait dix mille francs d'un seul coup, il n'y avait plus à balancer. M. Gérard voulut tenter un dernier effort avant de renoncer à la dignité qui était sa vie.

A partir de ce moment, Hélène et Goton Leveau le virent avec surprise partir tous les soirs à la nuit tombante. Lui-même attelait son cheval ; ce qu'il emportait dans sa carriole, nul ne le savait.

Hélène, par deux fois, lui avait demandé la permission de le suivre ; le vieillard avait péremptoirement refusé.

— Hélas ! madame, disait Goton en levant les yeux au ciel, qui fait le bien ne se cache pas !

Et, malgré les sévères réprimandes de la jeune femme, Goton faisait mille suppositions mauvaises, parlait de diable, de sabbat, et ne manquait pas de faire part au voisinage de ses soupçons sur le compte de maître Gérard.

C'était à sa maison de Pelhédou que se rendait ainsi ce dernier. Pendant sept nuits, il fit ce voyage.

La huitième, il prit la route de Fougères, et ramena un brocanteur escorté de charretiers et de domestiques ; il lui fallait pour l'œuvre qu'il voulait accomplir quelqu'un qui fût étranger à Vitré.

Tandis qu'Hélène, étonnée de sa longue absence, comptait les heures et les minutes, le vieillard parcourait, avec le marchand, les salles de son château.

— Et combien voulez-vous de tout cela ? lui disait l'usurier en fripant avec dédain ces tentures qui avaient fait l'admiration des ménagères vitréennes.

— Dix mille francs, répondait le vieillard.

Le marchand passait en haussant les épaules.

Quand il eut tout vu, il offrit quatre mille francs.

M. Gérard poussa un profond soupir et ouvrit une porte basse communiquant avec son cabinet. L'usurier dut se croire dans un arsenal ; M. Gérard avait employé huit jours à transporter son magasin de Vitré à Pelhédou ; il n'avait plus dans sa boutique que les objets étalés en montre.

— Je donnerai huit mille francs du tout, dit l'usurier.

Les armes seules valaient plus du double de cette somme.

— Il me faut dix mille francs ! répéta dolemment le malheureux bourgeois ; et il soupira de nouveau en soulevant le couvercle d'un petit coffre à fermoirs de fer. Là était son argenterie de famille ; des plats, des soupières qui dataient des premiers Pelhédou.

— Vous n'avez pas autre chose ? demanda l'impitoyable juif.

— Tout cela pour dix mille francs ! murmurait le maître-bourgeois. Mon ami, vous faites votre fortune d'un coup !

— Vous n'avez pas de montre, pas de ?...

— Je n'ai plus rien.

L'usurier porta la main au cordon de moire qui pendait au cou du vieillard.

— Qu'y a-t-il au bout de cela ? dit-il.

M. Gérard devint livide.

— Arrière, juif ! s'écria-t-il fièrement.

Mais le souvenir de sa détresse lui revenant aussitôt, il ajouta :

Tout cela pour dix mille francs !

— Tout cela ! répéta l'usurier en grimaçant un sourire de dédain ; allons, je donnerai neuf mille cinq cents francs.

— Dix mille. Qu'ai-je à faire de neuf mille cinq cents ?

— Dix mille, donc ! payables à trois mois.

M. Gérard avait la fièvre ; vingt fois par minute, il se sentait pris du désir de se ruer sur cet homme.

— A l'instant ou jamais ! dit-il avec fatigue ; et il s'assit sur le coffre qu'il avait bruyamment refermé.

Le juif fit semblant de réfléchir.

— Deux affaires comme celle-là me mettraient sur la paille, dit-il enfin. N'importe, je vous achète le tout.

Il compta dix mille francs sur un coin de table, non sans

batailler pour l'appoint des pièces de six livres. Ensuite, ses aides se mirent en devoir de dépouiller le château.

Le soir, il n'y avait plus rien.

Après le départ de cette nuée de vautours, M. Gérard se promena longtemps dans ces salles vides et rendues immenses par leur nudité. Il faisait nuit déjà ; la lune éclairait lugubrement cette scène ; on eût dit l'ombre d'un des vieux maîtres de Pelhédou, gémissant sur la ruine de son orgueil.

Enfin, le bonhomme, l'œil sec, la poitrine oppressée de sanglots, gagna péniblement le seuil.

Là, il jeta un dernier regard sur la demeure de ses pères.

A ce moment, un éclair de fierté illumina son visage.

— La pauvreté n'est pas un cas de déchéance ! dit-il. Je mourrai bourgeois de Vitré.

Il remonta dans sa carriole.

Le cheval, la bride sur le cou, marchait à son aise. M. Gérard était perdu dans ses réflexions. Tout à coup, sur son front brûlant, il sentit le contact d'un objet froid, et ces paroles retentirent à son oreille :

— Ta bourse !

A ce dernier malheur, le maître-bourgeois retrouva l'énergie et, pour ainsi dire, la force de sa jeunesse. L'assaillant était seul ; il y eut une lutte longue, désespérée.

Enfin, M. Gérard épuisé lâcha prise et tomba sans mouvement au fond de sa carriole.

Le lendemain, avant le jour, il revint à la vie. Son cheval l'avait conduit de lui-même à Vitré ; il était devant la porte de sa maison.

Mais hélas ! ces dix mille francs si chèrement achetés avaient disparu.

Au petit jour, Hélène entendit le cheval piétiner sous le porche. Elle descendit en hâte et trouva son père dans le plus triste état. Il avait reçu en se débattant plusieurs blessures. La fièvre faisait s'entrechoquer ses dents et trembler tous ses membres.

Ce fut ample matière à commérage pour Goton Leveau. Quand le maître-bourgeois eut été transporté et couché dans son lit, la vieille s'empressa de faire le tour du quartier.

— Tout n'est pas gain dans le commerce avec Satan, disait-elle invariablement en terminant son récit, qui s'embellissait à

chaque nouvelle édition. Le pauvre maître est bien coupable, mais, ciel de Dieu, qu'il est sévèrement puni !

Ceux qui écoutaient Goton Leveau ne savaient trop que penser. Le vieux respect dû à la bourgeoisie luttait avec désavantage contre ces accusations incessamment répétées.

Hélène restait nuit et jour assise au chevet de son père. Elle reportait sur lui une part de sa tendresse conjugale, rendue plus vive par l'absence de François.

La jeune femme faisait trève maintenant aux regrets de la séparation. Un souci plus accablant pesait sur son cœur.

Parfois, durant ses longues heures de veille, elle se levait avec effroi et demeurait immobile, penchée sur le lit du vieillard. Celui-ci avait parlé dans son délire et son secret lui avait échappé, non pas le secret de sa ruine : il ne disait rien du passé ; mais un projet, dont la première idée germait depuis longtemps et presque à son insu dans son cerveau, lui revenait avec la fièvre.

Et c'était effrayant sans doute, car Hélène frissonnait à l'écouter.

Ce fut pendant cette maladie que le crédit municipal de M. Gérard subit sa première atteinte. Les récits de Goton Leveau arrivèrent, de proche en proche, jusqu'à la maison de ville. Le conseil s'émut ; une députation de trois bourgeois fut chargée de faire au maître d'humbles représentations, en lui demandant compte de ses absences nocturnes.

M. Gérard était alors accablé par la souffrance ; Hélène n'eut qu'un mot à dire pour éloigner les bourgeois.

Goton était allée se poster sur le seuil. Quand sortit la députation :

— Mes bons maîtres, dit-elle, le pauvre homme est bien malade ; ayez pitié de lui, pour l'amour de Dieu !

— Si nous interrogions cette femme ? dit un des membres du conseil.

Mais il y avait une dignité grande et véritable dans cette antique institution des bourgeois de Vitré. Les deux autres répondirent :

— C'est une servante.

Et ils passèrent.

Cependant Vincent attendait avec impatience le résultat de la lettre où il demandait *ses* dix mille francs. Le gentillâtre avait mené tambour battant les écus de son cousin.

Dès son arrivée à Rennes, il avait loué dans la rue Saint-Georges, au-dessus d'un cabaret fameux à cette époque, un logement selon son cœur. Il était là chez lui. Le matin, il descendait pour jouer et boire ; le soir, on l'eût retrouvé buvant et jouant. Sans le jeu, Vincent eût été obligé de jeter ses louis par les fenêtres pour voir en deux ans, à Rennes et à cette époque, la fin des deux cent mille francs du maître-bourgeois.

Un jour qu'il avait, par hasard, fait une excursion hors de la rue Saint-Georges, il rencontra François Gérard, son jeune cousin. Celui-ci était à Rennes depuis deux mois seulement. Il portait encore sur son visage la candeur vitréenne, marchait à pas comptés, et ne regardait guère autre chose que le bout de ses larges souliers apportés du pays.

Vincent trouva qu'il serait charmant de convertir cet agneau, comme il l'appelait, à sa manière de vivre. Par malheur, la tâche n'était pas si difficile qu'on pourrait le supposer.

L'éducation de François avait été abandonnée trop tôt par son père et il avait perdu sa mère. Sa faiblesse paresseuse présentait presque autant de dangers que l'inflexible vanité du vieux bourgeois. Tandis que l'un tombait par orgueil, l'autre se perdit par ignorance et par insouciance. François oublia Dieu ; il y avait longtemps déjà que son père n'osait plus prier, possédé qu'il était d'une criminelle pensée. Hélène seule se souvenait et pleurait.

Parfois cependant, le remords venait troubler François dans le désordre de sa vie nouvelle, mais son cousin avait de souverains remèdes pour guérir ce mal passager. Vincent se conduisait en généreux parent. Comme François n'avait qu'une pension assez modique, le gentilhomme lui prêtait sans compter. Il en était quitte pour demander un millier d'écus de plus, de temps à autre, à cette perle des cousins, le bon M. de Pelhédou.

Mais les envois de l'armurier devinrent graduellement plus rares, et cessèrent enfin tout à fait comme nous l'avons dit. François dut s'exécuter à son tour. On savait la fortune de son père ; il lui fut facile de contracter de petits emprunts. Ce faible crédit une fois éteint, les deux cousins restèrent en face de leurs dettes et du stérile souvenir de leurs bombances passées.

Telle était leur situation durant la maladie de M. Gérard.

François ignorait complètement les rapports de son père avec Vincent. Il n'avait même pas songé à deviner la source de l'opulence passagère du hobereau qu'il avait connu si pauvre.

Un matin, Vincent entra chez François. Il était en costume de voyage.

— As-tu des commissions pour Vitré ? dit-il en riant.

— Tu pars ? demanda François avec surprise.

— Oui, je vais faire un tour... presser des fermiers en retard... régler un compte, enfin.

— Et moi ? dit François, effrayé de se trouver seul vis-à-vis de ses créanciers.

— Toi, qui t'empêche de faire de même ?

François baissa la tête en silence. Son père lui avait défendu de quitter Rennes, et il n'en était point venu encore à braver un ordre de son père. Il s'assit à une table et écrivit rapidement quelques mots qu'il remit à Vincent.

— Tu donneras ceci à mon père, dit-il, et tu tâcheras d'arranger la chose.

M. Gérard entrait à peine en convalescence lorsqu'on lui annonça la visite de son parent, M. Gérard de la Foliays.

Ce fut pour lui un coup de foudre. Hélène vit le grand trouble de son père. Elle avait depuis longtemps défiance du hobereau à cause de certaines paroles échappées au délire du vieillard et auxquelles nous avons déjà fait allusion. Rapprochant ce trouble de ces paroles que la terreur gravait au plus profond de son souvenir, elle voulut empêcher l'entrevue, et ordonna de refuser la porte.

Mais Goton obéissait quand il lui plaisait.

Bientôt on entendit du vacarme au dehors, et des talons de bottes résonnèrent dans la chambre voisine. Hélène se précipita.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous ne pouvez entrer.

— Tiens, tiens ! s'écria Vincent, c'est cette charmante petite cousine !... Petite cousine, on m'a chargé de vous embrasser sur les deux joues... Il ne faut pas vous fâcher, c'est François qui m'a chargé de cela.

Hélène s'était reculée d'abord.

— Vous avez vu François ? s'écria-t-elle en se rapprochant vivement.

Il y avait tant de semaines que son mari ne lui écrivait plus ! Vincent lui apportait-il vraiment un message ?

Elle rougit d'espoir et baissa les yeux. Le hobereau, profitant du moment, passa entre elle et la porte pour entrer dans la chambre du maître-bourgeois. Hélène ne put que le suivre.

M. Gérard s'était dressé sur son séant à la vue de Vincent. Il était d'une pâleur mortelle. Ses blessures et sa maladie l'avaient vieilli de dix ans. D'un geste, il ordonna à sa bru de sortir.

— Eh bien, cousin ?... commença gaillardement le gentillâtre.

M. Gérard l'arrêta en lui montrant la porte, Vincent comprit et tira le verrou en dedans.

— Monsieur de la Foliays, dit alors le vieillard d'une voix creuse, vous êtes venu contempler votre ouvrage.

Vincent ne répondit pas d'abord. L'aspect de cet homme qui, penché sur sa tombe, lui reprochait sa mort, le déconcerta quelque peu. Il tira machinalement la lettre de François et la posa sur la table de nuit.

— Lui aussi ! s'écria douloureusement M. Gérard, après avoir parcouru la lettre. Vincent, vous êtes le mauvais génie de ma maison !

Celui-ci baissait la tête avec embarras. Un instant il fut tenté de battre en retraite, mais le silence qui suivit lui donna le temps de se reconnaître.

Ayant perdu plutôt que mangé les sommes envoyées par son cousin, il n'en savait pas le compte.

La fortune de ce dernier n'étant pas de celles qui se dissipent en deux années, M. de Pelhédou devait être en état de faire un dernier effort : tel fut le raisonnement de Vincent.

— Mon cousin, reprit-il, je n'ai rien proposé que de raisonnable.

— Vous m'avez ruiné, Vincent, dit le vieillard. Je vous demande pitié pour mon honneur !

— Son honneur ! pensa le gentilhomme. Sa médaille, je pense ! Toujours son idée fixe ! Il refuserait d'aller en paradis, s'il lui fallait déposer son titre à la porte.

Puis, la discussion lui rendant une partie de son impertinence, il poursuivit en se jetant dans une bergère.

— Monsieur de Pelhédou, nous aurions dû songer plutôt à ce voyage d'Amérique, peut-être ; mieux vaut tard que jamais.

Vrai, mon cousin, si je fais fortune, je veux vous rendre ce que vous m'avez avancé...

Le bourgeois le regardait d'un œil morne.

— Je suis ruiné, dit-il, ruiné !

— A d'autres ! mon cousin. Ce qui vous reste m'épargnerait une traversée d'outre-mer. Voyez ! comptez-moi ces dix mille francs.

— Je suis ruiné... ruiné... ruiné ! répétait la voix monotone du vieillard.

— Il faut frapper le grand coup, pensa Vincent. Mon cousin de Pelhédou, ajouta-t-il tout haut, vous me désolez tout à fait, moi qui m'étais prêté le serment de devenir honnête homme, je vais me voir contraint de recommencer.

— Quoi ? demanda vivement le bourgeois.

— Hé ! ce que vous savez bien.

— Vous le feriez ?

— Oui, sur ma foi de Dieu ! cousin de Pelhédou.

Le vieillard tira lentement ses jambes décharnées de son lit. Ainsi debout et demi-nu, il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme.

Chancelant et s'appuyant aux meubles, il gagna une armoire en garde-robe située à l'extrémité de la chambre, et se mit en devoir de s'habiller.

Vincent le regardait faire avec stupéfaction.

— Veuillez vous remettre au lit, monsieur de Pelhédou, dit-il enfin, vous risquez de vous incommoder.

— Chut ! dit le vieillard en étendant la main.

Quand il eut passé avec effort son étroit pantalon, il atteignit un flacon posé sur le rayon supérieur de l'armoire et but quelques gorgées. Après quoi il se redressa et fit un tour de chambre à pas plus fermes.

— Vincent, dit-il en serrant fortement le bras de celui-ci, n'avez-vous pas dit que vous recommenceriez ?

— Je pense que je l'ai dit, balbutia le campagnard. Cependant...

— Ne vous rétractez pas ! Ce soir, il part de Vitré une voiture de la recette générale.

Monsieur de Pelhédou ! fit Vincent qui craignait un piège, vous ne parlez pas sérieusement !

— Si fait, répliqua le vieillard. Je ne plaisanterai plus jamais. Voyons : Est-ce que vous avez peur ? Prenez courage.

Il n'y a pour gendarmes à Vitré que des recrues. Je sais cela, moi qui commande la force publique.

Il s'interrompit, et son regard, qui tout à l'heure brillait d'un feu extraordinaire se baissa terne et glacé. Vincent respira ; mais M. Gérard reprit bientôt à voix basse et d'un ton plus calme :

— Ecoutez ! la voiture vient de Rennes et s'est arrêtée, je ne sais pourquoi, à Vitré. Elle porte l'arriéré de Saint-Brieux et de Lannion. C'est un hasard unique, Vincent ! Quatre-vingt mille francs en écus de six livres !

— Hum ! fit le hobereau, c'est peu portatif.

— Et cinquante mille francs en or, continua M. Gérard.

— Cinquante mille francs ! répéta Vincent. En or !

Le vieillard suivait d'un œil avide l'effet de sa tentation. Vincent, la respiration haletante, les mains fortement serrées, baissait la tête et semblait combattu.

— Si vous avez peur, dit M. Gérard, j'irai avec vous.

— Vous ! s'écria Vincent reculant de surprise.

M. Gérard sourit douloureusement.

— Nous partagerons, dit-il ; et, reprenant son ton lamentable, il ajouta : Je suis ruiné, Vincent, ruiné de fond en comble ! Ruiné à plate couture ! Je n'ai plus rien, rien, rien !

Vincent l'observait avec inquiétude. La pensée lui était venue que la fièvre seule pouvait faire parler ainsi le maître des bourgeois de Vitré. Et cependant, il fallait répondre, car M. Gérard en apparence possédait tout son sang-froid, et sa proposition était nettement formulée.

Vincent réfléchit quelques secondes, puis il dit :

— Soit ! Cousin, nous irons ensemble. A quelle heure ?

— Dès qu'il fera nuit, ma carriole vous attendra sous le château.

— J'y serai. A ce soir donc !

Désormais le parti de Vincent était pris. Il secoua la main de son nouveau camarade, et sortit en chantonnant un refrain à boire.

En traversant l'antichambre, il crut entendre Hélène qui disparaissait par la porte opposée.

IV

Ceci s'était passé dans la matinée.

M. Gérard, après le départ de Vincent, tomba dans un profond abattement. Il se coucha, dormit tout le jour d'un sommeil de plomb, et s'éveilla en sursaut pour regarder précipitamment à sa montre. Cinq heures venaient de sonner. On était alors à la fin de juin ; les soirées étaient longues.

M. Gérard, galvanisé par son inquiétude, ne put garder le lit plus longtemps. Dès sept heures, il ordonna d'atteler la carriole. Jusque-là, Hélène n'avait rien dit.

Quand Goton Leveau eut quitté la maison pour harnacher le cheval, car elle servait de valet pour l'écurie et la remise. Hélène prit les deux mains du vieillard et lui dit doucement :

— Mon père, je vous en supplie, ne me quittez pas ce soir.

M. Gérard la regarda étonné.

— J'étais là, reprit Hélène en montrant la porte de la chambre à coucher. J'étais là. J'ai tout entendu.

— Tout ? répéta le vieillard qui repassa le seuil aussitôt. Il ferma la porte et ajouta :

— Et qu'avez-vous entendu, Hélène, ma chère fille ?

— Il m'a semblé... ô mon père ! Restez, pour que je voie que je me suis trompée.

— Répondez ! dit sévèrement M. Gérard.

— J'ai entendu... c'est une affreuse méprise peut-être. Vous allez sur la route attendre une voiture... la nuit... et vous avez parlé de cinquante mille francs.

Le vieillard sourit avec calme.

— Enfant, dit-il. Et vous avez conclu de là quelque chose de mal ? Que ce soit pour vous une leçon sévère, Hélène. A l'avenir, modérez, croyez-moi, la curiosité de votre sexe.

— Hélas ! mon père, reprit la jeune femme, ce n'est pas tout.

Pendant votre maladie, vous m'avez fait peur plus d'une fois...

— Comment ?

Elle allait mentionner sans doute les paroles mystérieuses qu'elle avait entendues et qui revenaient si souvent à sa mémoire, mais une honte respectueuse la retint.

— Ecoutez, Hélène, dit le maître-bourgeois en s'enveloppant dans son petit manteau pour sortir ; je devrais par mon silence punir votre indiscrétion, mais j'ai pitié de vos folles inquiétudes. Il s'agit d'un dépôt de cinquante mille francs à moi confié par mon cousin de la Folliays, et laissé chez nous à Pelhédou. Nous allons le chercher ensemble. De là nous regagnerons la route, afin d'attendre la diligence. Vincent part ce soir pour un grand voyage. Il faut que je sois bien bon, ma fille, pour vous donner de semblables explications.

Hélène n'eut rien à répondre, mais elle n'était point persuadée.

— Et maintenant, continua le maître-bourgeois, vous allez fermer la maison. Je serai de retour dans la matinée.

Ayant atteint le porche en parlant ainsi, il déposa un baiser sur le front d'Hélène et monta dans la carriole. Deux larmes brûlaient ses paupières et il pensait :

— J'ai menti pour mon orgueil, et je suis couvert de honte ! Pour mon orgueil je vais faire pis que mentir et je n'en recueillerai que châtiment. Je sais cela et je vais. Dieu m'abandonne.

Vincent l'attendait au rendez-vous. M. Gérard céda les rênes, et la petite voiture descendit au grand trot la route de Brest.

Une fois les dernières maisons dépassées, ils prirent un chemin de traverse, tournèrent la ville et se dirigèrent vers Pelhédou.

Le château était distant d'une grande lieue. Pendant toute la route, les deux complices gardèrent le silence.

Vincent songeait, pour se donner du cœur, que toute trahison était impossible, et qu'il n'avait rien à redouter : à quoi bon tendre un piège à l'homme qu'on a sauvé naguère au prix de sa fortune entière ? Les lois vitréennes n'avaient point changé ; sa prise à lui Vincent serait le signal de la déchéance du maître-bourgeois, qui avait tout intérêt à le sauvegarder.

Et pourtant il tremblait, le hardi hobereau ; chaque buis-

son, projetant son ombre sur le grand chemin, lui semblait un émissaire du conseil, aposté par son ennemi et complice.

M. Gérard, au contraire, restait impassible sur son banc. Son visage était empreint d'une détermination réfléchie. Il descendit le premier dans la cour de Pelhédou, et mettant le chapeau à la main, il dit avec une solennelle courtoisie :

— Soyez le bien-venu dans la maison de nos ancêtres communs, Vincent Gérard de la Foliays, mon parent.

Celui-ci entra la tête basse. Le calme du vieillard lui ôtait son impertinence ; avec son impertinence s'évanouissait son audace accoutumée.

M. Gérard alluma un flambeau. Vincent regarda autour de lui avec surprise. Tentures, meubles, tapis, ces marques d'aisance qu'il avait admirées et enviées autrefois, tout avait disparu.

Partout le vide, partout la nudité. Le maître-bourgeois semblait ne pas prendre garde à l'étonnement de son cousin.

— Vincent Gérard de la Foliays, dit-il en passant le seuil de l'antichambre, voici la salle à manger. La table peut donner place à soixante-dix convives. J'espère que nous y viderons ensemble plus d'un verre avant notre mort, mon ami.

Vincent ouvrit de grands yeux, cherchant la table et ne trouvant que le sol humide. Le vieillard ne prenait pas garde à son étonnement.

A mesure qu'il avançait dans le château, sa politesse devenait plus minutieuse, sa parole plus solennelle. Il décrivait et montrait du doigt les meubles absents avec une sorte d'ostentation lugubre, mais pleine de patience et de douceur.

— Voici maintenant le salon d'honneur, reprit-il. Les meubles furent achetés par Jean de Pelhédou, bourgeois de vitré, votre bisaïeul et le mien.

Et il levait le flambeau comme pour mieux éclairer les splendeurs de cette pièce dont il ne restait que les quatre murs.

— Les tentures, continua-t-il, furent l'œuvre de Renée Bertin, femme Gérard, deuxième épouse dudit Jean. On en trouverait difficilement de plus belles. C'est l'avis des connaisseurs.

Vincent se sentait frisonner. Son esprit n'était pas de trempe à braver la mystérieuse tristesse de cette scène. Il tâcha de se

persuader que le vieillard était fou. Ce dernier poursuivit avec une lenteur glaciale en faisant le tour du salon :

— Ces portraits sont ceux de nos pères ; aucun d'eux n'a forfait à l'honneur ; dites comme moi : Paix à leur mémoire.

— Paix à leur mémoire, répéta docilement le hobereau.

Et il s'inclina devant les cadres imaginaires.

— Pelhédou, reprit complaisamment le vieillard, n'a pas été meublé en un jour. Feu ma mère avait coutume de dire que les tentures seules valaient plus de vingt mille livres. C'était là une orgueilleuse pensée, et cependant elles ont leur prix. Voyez !

Ils s'étaient arrêtés dans une pièce carrée, autrefois seconde salle de réception. Les suppôts de l'usurier de Fougères, en arrachant brutalement la tapisserie, avaient écorché les murailles. La lumière tombait d'aplomb sur une longue crevasse déjà recouverte de toiles d'araignées.

— Voyez ! répéta le vieillard avec emphase.

Vincent le suivait de pièce en pièce. Tous deux marchaient lentement et chapeau bas. M. Gérard ne faisait grâce ni d'un fauteuil ni d'un portrait.

— Mon cousin, dit enfin le gentillâtre que cette promenade fantastique fatiguait outre mesure, ne nous reposerons-nous pas ?

Le vieillard désigna d'un geste plein d'orgueil une multitude de places vides.

— Dieu merci, dit-il, les sièges ne manquent point à Pelhédou ; mais poursuivons, s'il vous plaît, voici ma chambre à coucher, nous y ferons notre halte.

Ils étaient en effet dans cette pièce, dévastée comme les précédentes.

— C'est ici, dit le bourgeois avec un sourire de satisfaction profonde, c'est ici que je me repose de mes travaux, mon cousin. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut sous la main. J'y viens après le labeur du jour, quand j'ai donné toutes mes heures à l'intérêt de mes concitoyens : aussi, j'ai pour récompense le respect public et la paix de ma conscience.

— Par grâce, monsieur de Pelhédou, s'écria Vincent sérieusement ému, finissons !

— Vous aurais-je offensé ? demanda le vieillard avec simplicité.

Vincent passa la main sur son front, où il y avait de la sueur.

— S'il en est ainsi, ajouta gravement M. Gérard, je vous prie de recevoir mes excuses, mon cousin de Folhays.

Il se tut, et Vincent n'eut garde d'ajouter une parole. Depuis son entrée au château, le gentillâtre pouvait mesurer la profondeur de l'abîme où il avait poussé ce malheureux vieillard, martyr de sa vanité qu'il appelait « son honneur ». Vincent avait pitié. C'était un vaurien, mais non pas tout à fait un méchant cœur.

— Je lui donnerai les cinquante mille francs, se disait-il. qui, en définitive, ne sont à personne, puisque c'est au gouvernement. Oui bien, je les donnerai au pauvre bonhomme, et je m'en irai au diable au vert !

M. Gérard, cependant, ouvrait une armoire enclavée dans le mur. Il en retira d'abord des bouteilles et des verres, puis deux fusils qu'il essuya avec beaucoup de soin.

A la vue des bouteilles, Vincent, comme un coursier de bataille au son de la trompette, avait secoué toute tristesse. Il ouvrit la fenêtre, et se fit un siège du balcon.

M. Gérard s'était assis près de lui, et lui versait verre sur verre. Vincent avalait sans compter. Il sentait le besoin de se donner du cœur. Si les deux cousins n'eussent pas été ainsi sérieusement occupés, l'un à verser, l'autre à boire, ils auraient pu remarquer une figure à demi-cachée sous les lilas de la cour, et qui semblait les examiner curieusement. Hélène n'avait pu maîtriser son inquiétude : prenant à pied la route directe de Pelhédou, elle était arrivée presque en même temps que la carriole.

C'était chose hasardeuse qu'une course solitaire à travers les taillis, dans les environs de Vitré, au commencement de ce siècle, mais Hélène ne songeait point au danger. Il y avait dans cette jolie tête blonde aux contours enfantins une détermination virile.

Elle soupçonnait un projet criminel, et la droiture de son cœur, augmentée encore par une éducation chrétienne, lui commandait d'empêcher le crime ; elle était venue pour cela. Son dessein était bien arrêté : Si ses soupçons n'étaient pas fondés, elle resterait à l'écart, mais elle se jetterait entre le crime et son père, si, par malheur, elle avait deviné juste.

Le vin fit bientôt sur Vincent son effet accoutumé ; l'audace

et l'insolence lui revinrent à la fois. Choquant à chaque instant son verre plein contre le verre vide de M. Gérard, il osa bientôt railler ce qui l'épouvantait tout à l'heure.

— A la santé des meubles, tentures, tapis et autres fantômes de Pelhédou ! s'écria-t-il enfin en riant à gorge déployée.

Son ivresse naissante l'empêcha seule d'apercevoir l'éclair haineux qui brilla subitement dans l'œil du maître-bourgeois. Celui-ci fit sur lui-même un violent effort. Se versant pour la première fois pleine rasade, il s'inclina cérémonieusement et but après avoir dit :

— Mon cousin, je vous remercie.

— Pelhédou, dit alors Vincent avec effusion, si vous m'aviez gardé rancune pour ces maudites vieilleries que je vous ai forcé de vendre, à ce qu'il paraît, ma foi, j'aurais été contrarié on ne peut plus ; car vous êtes un vertueux bonhomme, Pelhédou, et vous avez un agréable caractère.

Tous deux se serrèrent cordialement la main.

— A l'œuvre, maintenant ! dit le vieillard.

Ils remontèrent dans la carriole. Il y avait encore une demi-lieue de Pelhédou à la grande route ; mais Vincent fouettait à tour de bras, et ils franchirent la distance en quelques minutes.

C'était un de ces *bons endroits* si communs alors en Bretagne : La grande route passait, boueuse et défoncée, entre deux taillis impénétrables. En arrière, du côté de Vitré, une colline abrupte ; en avant, une côte plus abrupte encore ; entre les deux montées, un vallon juste assez large pour servir de lit à un mince filet d'eau.

Dans ce ravin désert profondément encaissé, tous les bruits devaient se perdre. Répercutés à l'infini, mais concentrés par les deux rampes symétriques, les cris de détresse s'en allaient tout droit au ciel. Aussi le pont de la Vresche faisait-il à lui seul tous les frais des lugubres récits des veillées vitréennes.

Quand arrivèrent les deux complices, un bruit lointain de chaînes et de roues annonçait l'approche de la voiture qui descendait la côte au galop, escortée de deux gendarmes.

Vincent voulait se placer à la tête du pont, le vin de Pelhédou lui donnait une vaillance chevaleresque, mais M. Gérard, lui arrachant les rênes, fit rentrer la voiture dans le taillis. Tous deux alors sautèrent sur le talus.

La lourde machine fit retentir les pavés du pont. Vincent s'était mis à l'affût derrière une souche.

M. Gérard armait silencieusement son fusil avec une étonnante tranquillité. Il avait été grand tireur. Une idée sembla lui venir tout à coup, il toucha le bras de Vincent, qui déjà mettait en joue, et lui dit à voix basse :

— Combien doit François ?

— Au diable ! grommela le gentilhomme en se dégageant brusquement, vous allez me faire manquer...

Combien doit-il ? répéta le vieillard avec insistance : Je veux le savoir.

— Ma foi, je n'en sais rien... mille écus, je pense.

— Merci.

Deux coups de feu partirent en même temps.

Celui de Vincent abattit le postillon.

Celui de M. Gérard jeta Vincent mort à ses pieds.

En un instant la voiture fut vide, les voyageurs se dispersèrent. Les deux gendarmes d'escorte, recrues nouvelles, firent une décharge au hasard et tournèrent bride.

M. Gérard était maître de la caisse. Il y prit mille écus, ni plus ni moins.

C'était la somme due par François à Rennes, et les dettes non payées étaient un cas de déchéance pour les bourgeois de Vitré.

M. Gérard respira : rien ne menaçait plus sa charge. L'histoire de l'honneur où Dieu n'est pas, c'est-à-dire de l'orgueil, fourmille de crimes.

Comme le malheureux maniaque retournait vers la carriole, il vit une forme blanche se dresser au-dessus du corps de Vincent, puis s'affaisser à la même place.

En approchant, il trouva Hélène évanouie. Elle était arrivée trop tard.

Quand la carriole avait quitté Pelhédou, Hélène s'était élancée sur la saillie de l'arrière-train, et avait réussi à s'y cramponner. Mais la route était difficile ; Vincent faisait galoper le cheval à outrance. Dans un des soubresauts qui disloquaient la charrette, Hélène était tombée sur le chemin.

Quand elle se releva, la carriole était hors de vue. Elle se mit à courir, les coups de fusil la guidèrent ; elle arriva sur le lieu de la scène pour heurter le cadavre de Vincent.

Alors les paroles échappées au vieillard durant son délire

résonnèrent aux oreilles d'Hélène. La menace était accomplie; François avait pour père un assassin ; elle s'affaissa, privée de sentiment.

M. Gérard traîna le corps de Vincent jusque sous la voiture, pour que son cousin, mort parmi les voyageurs, ne fût point considéré lui-même comme un assassin, cas de déchéance. A cet égard il n'oubliait rien, jamais.

Puis, sa force toute factice commençant à l'abandonner, il plaça Hélène dans la carriole et se coucha près d'elle, anéanti.

Le cheval prit, suivant son habitude, le chemin de Vitré.

V

Le lendemain la ville était en émoi. On racontait tout haut le vol de la nuit précédente ; et tout bas, chose inouïe dans les fastes vitréens, on accusait un bourgeois de s'en être rendu coupable. L'origine de ce bruit était bien moins dans les faits mêmes, complètement inconnus, que dans le patient bavardage de Goton Leveau. La rancune de la vieille servante était aussi implacable que l'orgueil de son maître.

Que l'accusation fut ou non fondée, il était de la dignité du corps des bourgeois de mettre un terme au scandale public. En pleine assemblée, un membre demanda donc la mise en jugement de M. Gérard.

Cette motion fut unanimement repoussée, mais le conseil décida qu'une députation serait envoyée au maître-bourgeois, afin qu'il eût à demander lui-même une enquête. C'était la même chose sous une autre forme ; seulement cette pudeur pleine d'égards doit nous donner une haute idée de la délicatesse vitréenne.

M. Gérard déposa sa médaille de maître entre les mains de la députation. Il le fit avec hauteur et majesté. La manie du faux honneur peut ainsi se draper jusque dans le vol et dans l'assassinat. L'humilité fait les saints, l'orgueil les criminels. Jamais, dès que Dieu se retire, on ne mesure d'avance l'excès

où peut monter la simple et vulgaire vanité.

Il ne faut pas croire que M. Gérard fut pris au dépourvu. Il avait calculé toutes ses chances, et il combinait ses mesures, lui qui avait été soixante ans honnête homme, avec le sang-froid d'un malfaiteur émérite : non point pour éviter la mort, mais pour rester maître-bourgeois.

A cela il avait donné tout ; il devait donner tout à cela.

Rendons-nous compte d'abord de ce fait que toute preuve manquait et tout témoin, sauf Hélène. Il ne s'agissait point d'une action judiciaire. L'attaque de la diligence, le vol, l'assassinat, toutes ces choses étaient complètement étrangères à la compétence des bourgeois de Vitré. Leur conseil ne pouvait connaître que des actes de forfaiture considérés au point de vue de l'institution et de ses lois.

Il est vrai qu'une déchéance prononcée, et aussi les témoignages entendus pendant l'enquête, pouvaient donner l'éveil et entraîner la mise en accusation du maître devant les tribunaux ordinaires ; mais ceci est en dehors de l'institution et de notre sujet.

Pendant deux jours, M. Gérard ne donna signe de vie. Le troisième jour qui était celui de l'enquête solennelle, au matin, il demanda Hélène dans son cabinet.

La jeune femme y vint et se laissa choir sur un siège. M. Gérard se tint debout devant elle, les bras croisés, absorbé en apparence par de douloureuses réflexions.

— Hélène, dit-il enfin avec effort, je suis un criminel.

Un sanglot souleva la poitrine de la jeune femme, qui joignit les mains en silence.

— Hélène, continua le vieillard, aimez-vous encore mon fils François, votre mari ?

— Si j'aime François ! s'écria la pauvre enfant.

— Cet homme que j'ai puni, reprit le maître-bourgeois, m'avait tenu le couteau sous la gorge et dépouillé entièrement, ce n'est rien. Il vous avait ruiné, Hélène, ce n'est rien encore ; il avait ruiné mon fils François, je vous le dis, ce n'est toujours rien... mais cet homme avait entraîné François dans sa vie mauvaise...

— François ! s'écria Hélène avec défiance.

— François, oui, mon François et le tien, ma fille... Et cet homme allait achever de le perdre !

Il y avait bien des jours que le soupçon était né chez Hélène, et qu'elle n'avait plus foi en son beau-père.

— N'accusez pas François, murmura-t-elle. Vous avez pris de l'argent.

— C'est vrai.

— Etait-ce pour François ?

— Et pour qui donc, ma fille ? s'écria le vieillard, moi, je n'ai plus besoin de rien.

Un sourire plein de douloureuse amertume erra sur les lèvres d'Hélène.

— Monsieur, dit-elle, je fais ce que je peux pour vous croire.

M. Gérard se sentait là devant son vrai juge, il vit sa cause gagnée. Soulevant d'un grand geste les trois sacs d'argent qu'il avait mis d'avance sur la table, il dit :

— Il y avait cinquante mille francs en or dans la voiture, ma fille, je n'ai pris que trois mille francs, voilà pourquoi.

Et il tendit ouverte la lettre de François.

— Trois mille francs ! s'écria Hélène en parcourant la lettre du regard : il demande trois mille francs... et vous n'avez pris que trois mille francs... et il parle de fautes, de mauvais conseils... Mon Dieu ! c'était donc pour lui !

Tout à coup elle se leva :

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse, mais ferme, que faudra-t-il dire à vos juges ?

M. Gérard comparut le lendemain devant le conseil, qui désirait le trouver innocent. L'institution, encore dans toute sa force, avait à redouter l'invasion des idées contemporaines ; il fallait, pour qu'elle pût résister à ce choc, la conserver unie comme elle était, et pure de toute souillure.

Le vieillard répondit avec calme aux questions préliminaires ; à celles qui entamèrent le fond, il répondit avec dédain.

Goton Leveau dans sa déposition, le chargea tant qu'elle put.

On appela Hélène ; son témoignage qui démentait celui de la vieille femme, fit courir un murmure de satisfaction parmi les membres du conseil.

— Foi de moi ! s'écria Goton, la jeune maîtresse en a menti, sauf respect !

— Messieurs mes frères, dit le président, Marguerite Leveau est servante ; Hélène Gérard est dame et fille de bourgeois. Choisissez et jugez dans vos consciences.

Tous les bourgeois, sans exception, se levèrent et déclarèrent M. Gérard non coupable. Les uns quittèrent leurs places pour venir le saluer, tandis que d'autres débarrassaient le faut-il

magistral du voile noir qui l'avait couvert durant la séance.

Le maître, les écartant avec hauteur, alla reprendre sa médaille d'or, et pour ce, monta sur l'estrade. De là, dominant ses collègues comme du haut d'une tribune :

— Je garde cet emblême, qui est à moi, dit-il, mais je ne m'assoirai parmi vous que le jour où des excuses publiques me seront faites au nom de la ville de Vitré.

A ces mots il quitta le conseil à pas lents et la tête haute. Hélène s'était retirée tout de suite après sa déposition.

Quand le maître arriva près de sa maison, il trouva la jeune femme sous le porche ; elle tenait à la main un paquet dans un mouchoir.

— Où allez-vous ma fille ? dit-il avec surprise.

— J'ai menti, répondit-elle.

M. Gérard poussa un profond soupir.

— Hélène, dit-il, je suis vieux ; restez avec moi, je vous en prie.

— Je ne puis. J'ai menti... Adieu !

— Je vous fais horreur ! dit le vieillard à voix basse. Allez, ma fille ; je n'ai pas le droit de vous retenir, et je vous donne ma bénédiction.

Il étendit la main ; Hélène fit un pas en arrière.

M. Gérard courba la tête.

La jeune femme eut compassion. Elle s'agenouilla et dit :

— Je prierai pour vous, mon père.

Puis elle s'éloigna.

M. Gérard resta seul dans sa maison. Le soir même il se rendit en l'église de Sainte Croix et s'y entretint avec un prêtre, puis il se coucha.

Le lendemain, quand ses confrères vinrent lui apporter les excuses exigées, ils trouvèrent le maître-bourgeois de Vitré dans son lit, mort et déjà froid. Il avait le crucifix de sa ruelle sur la poitrine, mais sa main raide tenait pressée contre ses lèvres la médaille qui lui avait coûté si cher. Le médecin des décédés constata qu'il n'y avait point suicide, — ce qui aurait été un cas de forfaiture.

M. Gérard était mort bourgeois et maître-bourgeois.

J'ai raconté une fois cette histoire à un ecclésiastique qui me dit, répondant à certaine question que je lui posais :

— La miséricorde de Dieu est infinie.

La Croix Miracle

Nous n'étions plus qu'à quelques milles de Frohsdorf, résidence de M. le comte de Chambord et but de notre excursion. Nous avions passé à travers ce troupeau de grandes collines qu'on appelle les Alpes nordiques, et le Schneeberg, monstrueux pain de sucre, enfonçait devant nous sa pointe blanchâtre, dans le bleu profond du ciel d'août.

Nous marchions avec lenteur dans un de ces vastes wagons de la compagnie impériale-royale, maintenant réformés, mais qui roulaient encore dans tout le Tyrol en 1856, semblables à des chambres d'auberge ambulantes. Rien n'y manquait, pas même les mauvaises estampes, ni les miroirs accrochés en biseau.

Il y avait là une douzaine de voyageurs, des femmes, des enfants, un militaire prussien, un monsieur maigre de très haute taille, et un diplomate belge, chargé d'affaires du charbon de Charleroi.

Le prêtre était avec une dame et deux jeunes garçons, probablement ses élèves. Il dit, en montrant un fort beau château assis sur la croupe de la montagne.

— Voilà Sebenstein.

— A qui ? demanda la dame.

— Au prince de Liechstenstein, répondit le prêtre.

Le diplomate charbonnier haussa les épaules, et le Prussien dit avec l'accent particulièrement fatigant de la Silésie :

— C'est donc le marquis de Carabas, que *cet animal-là.*

De fait, nous avions déjà vu Buch, Froshnit et Wartenstein, qui ressuscitait de ses ruines : trois résidences appartenant également à celui que le galant Prussien nommait « cet animal-là ».

— Il fait beaucoup de bien, dit le prêtre, en s'adressant à la dame.

— Du bien ! du bien ! gronda le commis ambassadeur du charbon ; quand on a pour soi tout seul la portion de plusieurs milliers d'hommes, on ne peut pas tout manger, que diable !

Et le Prussien ajouta :

— *Ce coquin-là* a des châteaux en Prusse comme en Autriche et partout. C'est la honte de l'Allemagne que ces fortunes absurdes, élevées comme des tours au plein milieu de la misère publique.

— La Prusse est pauvre, c'est vrai, fit observer doucement le prêtre, mais non point l'Autriche.

Le uhlan lui jeta un regard de loup. Sadowa couvait dès ce temps-là.

La voie qui tournait nous amena en vue d'une montagne escarpée et les jeunes garçons demandèrent :

— Est-ce enfin le Semmering ?

— Oui, répondit le prêtre, voici la merveille de notre Tyrol !

Pourquoi merveille ? nous regardâmes, et nous vîmes une ligne régulièrement tournante, qui s'enroutait autour de la montagne comme un serpent sur un caducée. C'était le fameux « railway qui grimpe ».

Et il grimpe si bien, en effet, qu'une pierre tombant d'une de ses stations, rebondit sur le toit de l'autre, après avoir franchi un millier de mètres en ligne verticale.

Cela fait quelque peu honte à notre illustre montée parisienne du Pecq à Saint-Germain.

Le prêtre nous dit que ce prodigieux travail qui élève les wagons à une demi-lieue au-dessus du niveau de la mer, en traversant tant de viaducs et en fouillant tant de tunnels, n'avait coûté que 15 millions de florins. — A peine une année de revenus de cet ogre de prince de Liechstenstein ! fit observer le Belge.

Justement un des jeunes garçons s'écriait :

— Ah ! le beau château blanc ! Voyez !

— Et le prêtre répondait :

C'est Klamm, que M. le prince de Liechstentein vient de faire rebâtir.

Le train ralentissait sa marche, parce qu'on arrivait à une station, et le monsieur de haute taille dont nous n'avons eu jusqu'ici rien à dire parce qu'il n'avait pas encore prononcé une parole, faisait ses préparatifs pour descendre. Mais il se trouva que la vue de ce château de Klamm, tout neuf, et tout magnifique avait mis le comble à l'exaspération du commis-voyageur des charbonnages et de son ami le uhlan. Du même cœur et à l'unisson, tous deux se répandirent en véritables invectives contre le pauvre millionnaire absent. On n'entendait que ce nom Liechstenstein, Liechstenstein, accolé aux épithètes les plus furibondes. A voir la colère de nos deux compagnons on aurait cru que cet *animal-là*, ce *coquin-là*, ce *vampire-là* avait volé tous ses millions dans leurs poches.

Quand le train s'arrêta, le monsieur de haute taille, qui les avait écoutés paisiblement leur dit en ouvrant la portière.

— Mes amis, je suis le prince de Liechstenstein, et je vous salue.

Ce fut un curieux coup de théâtre. Le Prussien s'aplatit tout net, comme une crêpe, et le commis-voyageur devint plus rouge qu'un coquelicot. Nous sûmes plus tard que cet *animal-là* était colonel « propriétaire » du régiment de notre uhlan et qu'il possédait trente-quatre parts sur cinquante du charbonnage qui payait des appointements fixes à notre commis-voyageur.

Vous pensez bien que le colonel ne se vengea point, ni l'actionnaire non plus.

Ce prince de Liechstenstein, que je devais retrouver à quelques jours de là, était vraiment, il faut l'avouer, un mortel pourvu de toutes choses un peu trop abondamment. Il avait cinq pieds onze pouces sans semelles, trente-cinq millions de revenus, quarante et un châteaux, quatre régiments, vingt-huit hôtels ou palais dans les diverses capitales allemandes et italiennes, treize musées, dix-sept bibliothèques, ouvertes au public, neuf pinacothèques, cinq glyptothèques, cent trois collections, ou galeries ou « cabinets », et neuf filles à marier, presque de sa taille.

J'espère que ces demoiselles sont pourvues depuis le temps. Elles n'étaient pas sans dot.

Nous montions, cependant, la rampe tournante du Semmering. Je ne saurais dire lequel du uhlan ou de l'ambassadeur en poussier de houille faisait le mieux le mort. Quand nous

sortîmes du premier tunnel, tout le monde, excepté eux, poussa un cri d'admiration à la vue du merveilleux paysage qui se déroulait sous nos regards. Les petites Alpes nous entouraient comme une cohue de montagnes, entre lesquelles les vallées verdissaient, marquées, chacune par quelque mince ruban d'argent dont les méandres luisaient au soleil.

— Ici ! dit le prêtre continuant une conversation commencée : la voilà !

— Et c'est le *Wunder Kreuz ?* demanda l'aîné des jeunes garçons.

Le précepteur désignait du doigt une roche en forme de table qui surplombait l'abîme à gauche de notre route au plus haut sommet du Silberberg, juste au-dessus du ruisseau de Kaunitz, arrondissant son cours au pied de la petite église. Sur la roche était une croix que la distance faisait paraître comme un jouet d'enfant. Le prêtre répondit, traduisant en français le nom allemand Wunder-Kreuz.

— Oui c'est la Croix-Miracle.

— Père, dit la dame, je vous prie, racontez-nous l'histoire.

Chacun se mit à écouter, excepté toujours le charbonnage belge et la cavalerie prussienne. Il n'y eut pas jusqu'à une chère belle petite fille, dormant dans le giron de sa mère, qui n'ouvrit tout à coup ses grands yeux bleus à l'annonce de « l'histoire ».

Ce précepteur autrichien avait le bon sourire qu'il faut pour accompagner les naïfs récits.

— A vos ordres, dit-il ; ce ne sera pas long. Et il commença du ton que l'on prend pour débiter les légendes consacrées :

En ce temps-là, il y avait encore des chamois dans la montagne, et les chemins de fer n'étaient pas inventés. Les princes de Liechstenstein avaient un grand château sur la Schwattza, qui défendait le village et l'église. Il fut brûlé dans je ne sais plus quelle guerre.

Voilà donc qu'une fois Guntz, le chasseur, vint dans la cabane d'une vieille femme qui demeurait au pied du Silberberg (1) avec une fillette qu'elle avait et qui se nommait Efflam.

Guntz était bien pauvre. Il ne pouvait plus courir le cha-

(1) Le Mont d'Argent.

mois à cause de la fièvre d'automne, qui faisait trembler ses jarrets.

Comme il avait faim, il demanda du pain, et la vieille lui répondit :

— Garçon, je n'ai plus que la part d'Efflam, ma fillette, qui va revenir des champs, où elle garde les brebis d autrui.

Sur la porte ouverte une douce voix s'éleva qui dit :

— Mère, me voici revenue.

Et la fillette Efflam entra, vêtue bien pauvrement, mais couronnée de sa chevelure d'or, plus riche que le diadème des reines.

Elle traversa la chambre pour prendre son pain, et, l'ayant rompu, elle en présenta la moitié au chasseur en disant :

— C'est de bon cœur.

Guntz, avant d'accepter le pain, effleura de ses lèvres la main qu'on lui tendait. Et, malade qu'il était, il gravit la montagne en disant à Dieu :

— Seigneur, faites-moi gagner de quoi payer ce pain du bon cœur.

Pour la première fois depuis bien longtemps, sa chasse fut heureuse ; il apporta un chamois sur ses épaules, le vendit et en mit le prix dans un bouquet d'herbe de baume qu'il offrit à la vieille femme en disant :

— Mère, je n'ose parler à l'enfant Efflam, qui a sur le front l'auréole des saintes ; mais Dieu m'inspire la pensée de vous la demander pour femme, et ainsi vous aurez un fils.

Ils furent mariés, Efflam et Guntz, à l'église de Kaunitz, par le bon curé qui les avait vus naître lui comme elle, et les voilà heureux.

Ils s'aimaient de toute la pureté de leurs âmes.

Guntz avait recouvré sa force. Lui tout seul, il nourrissait avec le produit de sa chasse, sa vieille mère, sa jeune femme et le bon curé de Kaunitz, qui n'avait plus rien pour vivre depuis que la guerre avait incendié le château des princes et ruiné les maisons des laboureurs.

Que la pitié de Dieu vous préserve de la guerre !

Cependant les gens s'en allaient du pays l'un après l'autre. On ne voyait plus de troupeaux dans la prairie où les soldats faisaient de grands feux avec les arbres coupés. Bientôt les soldats s'en allèrent aussi, parce qu'ils avaient mis la terre à nu comme un passage de sauterelles.

Et la vieille mère d'Efflam mourut à force de pleurer.

Alors Guntz dit :

— Allons au loin chercher des champs qui n'auront point été dévorés par la guerre.

Efflam voulait bien ; mais le curé refusa, disant :

— Quand mes enfants reviendront, il faut qu'ils retrouvent leur père.

— Et Efflam dit à Guntz :

— Ne le quittons pas ; que ferait-il tout seul ?

Le dimanche, depuis qu'on avait mis la vieille mère dans son cercueil, ils n'étaient plus que trois dans la petite église, qui semblait grande : le prêtre pour dire la messe, Guntz et son Efflam pour l'entendre.

A la sainte communion, Efflam et Guntz venaient s'agenouiller ensemble, et quand ils avaient regagné leur place, le père leur faisait un sermon plein de larmes, que leurs larmes écoutaient.

Un dimanche, Guntz vint à la messe tout seul, et tout seul s'agenouilla devant la table sainte. La maladie lente avait pris Efflam, qui n'avait plus la force d'aller.

Et le dimanche suivant personne ne vint. Le curé dit sa messe comme à l'ordinaire pour la double rangée des bancs vides qui le regardaient sans yeux et dont le silence lui parlait. Avec le vin et l'eau mêlés dans le calice il buvait ses pleurs ; mais il disait :

— Seigneur mon Dieu, que votre volonté soit bénie !

Après la messe, au lieu de prononcer son prône, il prit le saint Ciboire dans le tabernacle et l'emporta hors de l'église jusqu'à la cabane de Guntz, où Efflam se mourait, belle et douce, et de ses deux petites mains pâles serrait le crucifix contre sa poitrine.

Le curé savait bien pourquoi personne n'avait assisté à sa messe ; mais il pensait trouver Guntz agenouillé auprès d'Efflam. Efflam était seule ; où donc était Guntz ?

Ce fut Efflam qui le dit, en s'efforçant de sourire :

— Père, au sommet du Silberberg, Guntz a trouvé une chevrette de chamois qui a son petit. J'ai eu envie de son lait, et Guntz est parti avant le jour pour la traire.

C'était vrai, et à l'heure où le bon Dieu venait chercher Efflam dans la cabane, Guntz poursuivait la chevrette, sur la plus haute cime du mont.

— N'aie crainte, disait-il à la chevrette, sans savoir peut-être qu'il parlait, je n'en veux ni à ta vie ni à celle de ton

petit. Plus jamais ne tuerai, moi que la mort menace dans la plus douce moitié de mon cœur. Donne-moi seulement une goutte de ton lait pour celle qui était toute ma joie ici-bas.

Et il ajoutait, les yeux au ciel :

— O Dieu Jésus ! ô Vierge-Mère ! ne me laissez pas, je vous en prie, dans la maison où elle ne sera plus. Faites que nous nous en allions ensemble, l'hostie sur les lèvres, pour nous retrouver dans le bonheur qui jamais ne finit.

On ne peut regarder à la fois la terre et le ciel. Guntz courait sur la plate-forme où se trouve maintenant une croix de granit noir. Il y avait de la neige fondue qui s'y était durcie à la gelée du matin. Au moment où Guntz allait atteindre la chevrette, elle fit un bond, et le pied de Guntz glissa.

Guntz, emporté par son élan, tomba en dehors de la table et s'y accrocha des deux mains, suspendu au-dessus du vide.

Placé comme il l'était, il pouvait voir, rien qu'en abaissant son regard, la flèche de la petite église et la croisée ouverte de sa cabane.

— Jésus ! pensa-t-il, vous m'avez entendu, je vais m'en aller le premier, merci ; mais l'hostie, mon Dieu, le pain de mon voyage, qui me l'apportera jusqu'ici ?...

En bas, le curé avait tout préparé pour la dernière communion d'Efflam, malgré l'absence de Guntz, car le saint corps de Jésus ne saurait être retenu sans nécessité hors de son tabernacle.

Quand les oraisons furent achevées, Efflam, avec le sourire d'un ange, entr'ouvrit la pâleur de ses lèvres et reçut le divin viatique ; mais à ce moment même elle leva les yeux vers le sommet du Silberberg, où la pensée de Guntz attirait malgré elle son regard. Elle poussa un grand cri.

La montagne d'argent resplendissait aux rayons du soleil levant, et sur la radieuse blancheur de ce fond une silhouette noire se détachait : car, si Guntz voyait la cabane, la cabane aussi le voyait.

Efflam se dressa sur son lit dans un suprême effort et leva vers Dieu ses mains déjà glacées.

— Sauveur ! ô Sauveur ! dit-elle, il va mourir sans moi, il va mourir sans vous ! Je vous ai en moi et il ne vous a pas en lui ! Sauveur, divin Sauveur, allez à lui, comme vous êtes venu à moi !

Le bon curé s'élança sur ces mots, car il avait enfin regardé en l'air et mesuré le danger où était Guntz.

Il n'aurait certes pas eu le temps ni la vingtième partie du temps qu'il fallait pour gravir la montagne ; c'était à un instinct irréfléchi qu'il cédait en courant vers la porte ; mais, dans le mouvement qu'il fit, une hostie s'échappa du saint Ciboire. Efflam vit cela.

— Gloire au Père ! gloire au Fils ! gloire au Saint-Esprit ! dit-elle avec une fervente allégresse.

Au contraire, le bon curé était consterné ; il cherchait l'hostie à terre et n'avait garde de l'y trouver. L'hostie ne descendait pas, elle montait : Dieu allait où le cœur d'Efflam l'envoyait, où le cœur de Guntz l'appelait.

L'hostie s'envolait, soulevée par un vent mystérieux ; elle plana dans l'air, divin flocon d'amour qui voltigeait vers le ciel.

— Nous te louons, ô Dieu ! dit le curé en suivant enfin du regard la spirale tracée par la blanche étoile : *Te Deum laudamus !*

— Seigneur, nous te confessons ! murmura la petite Efflam, en retombant sur sa couche, morte de joie.

Et là-haut, tout là-haut, Guntz s'écria, en ouvrant sa bouche au pain des anges :

— L'univers entier te vénère, ô Père de l'Eternité !

Ses deux mains se détendirent, et quand le curé put monter, il le trouva couché au pied de la plate-forme comme quelqu'un qui se serait doucement endormi sur l'herbe.

Le curé l'emporta dans ses bras et ne creusa qu'une fosse pour ses deux enfants bien-aimés. Ce fut lui qui, de ses propres mains, érigea la croix de granit noir qu'on appelle encore dans la montagne tyrolienne le *Wunder-Kreuz*, ce qui signifie LA CROIX DU MIRACLE.

Le précepteur se tut. Charleroi et Berlin dormaient. Les autres retenaient leur souffle. Dans le silence, nous entendîmes la petite fille qui disait :

— Mère, l'hostie avait donc des ailes ?

Et la mère, dans un baiser, répondit tout bas :

— Peut-être que l'ange invisible la portait...

A Frohsdorf, le lendemain, nous retrouvâmes M. le prince de Liechstenstein, et nous pûmes voir combien un prince allemand, mesurant cinq pieds onze pouces de haut et pesant 35 millions de rentes, est mince chose auprès d'un roi de France dans la gloire du malheur.

Le Club des phoques

I

Lorsque, du haut des remparts de Saint-Malo, l'œil suit, dans sa course régulière et gracieuse, le large ruban de sable qui tranche d'un côté sur le cordon d'écume, éternelle bordure de l'Océan, de l'autre sur la pâle verdure des *miels* (1), le regard se trouve arrêté par une masse de roches escarpées qui forment cap et s'avancent brusquement dans la mer. Le fort de Rotheneuf est perché, comme un nid d'aigle, sur l'extrême pointe de ce cap. Sa situation est telle que, vus de profil à une certaine distance, ses ouvrages avancés paraissent dépasser le bord et pendre, soutenus par une force inconnue, sur le gouffre qui mugit et tourmente incessamment leur base.

Le côté du cap qui regarde la ville surplombe et forme comme un immense perron renversé, dont chaque marche serait un accident du roc, une saillie bizarrement découpée dans la pierre. Cet escalier géant, que nul être humain ne s'est sans doute avisé de descendre, a son dernier degré sur la plage, toute hérissée en cet endroit de récifs aux pointes abruptes et dentelées. L'autre côté, qui domine la baie de Rotheneuf, descend par une pente, praticable il est vrai, mais bien rapide encore, jusque sur la grève. Malgré sa proximité de la ville

(1) *Miels*, ou *Nielles*, monticules sablonneux, couverts de plantes grasses, qui bordaient la route de Saint-Malo à Paramé.

et du bourg populeux de Paramé, toute cette pente nord-est du cap de la Varde semble une véritable solitude. Son aspect sauvage et désolé, le vent de mer qui souffle sans relâche, éloignent les promeneurs, et sauf quelque douanier dont l'uniforme vert se confond avec la nuance terne et sale du varech des rochers, ou quelque chasseur obstiné à la poursuite d'un vol de roquettes, nul pas ne vient fouler le tertre qui précède les fortifications.

A partir de ce tertre jusqu'aux terrains cultivés les plus proches, le sol est sablonneux, presque mouvant, et couvert, comme les *miels*, d'une chevelure clairsemée de plantes grasses, sorte de pelouse sans charme ni fraîcheur.

Durant les mois d'hiver, le vent est si violent et si continu en ce lieu, que l'idée d'y élever une demeure humaine devrait paraître bizarre sinon insensée. Pourtant, vers le commencement de l'année 1793, au beau milieu de la pente, un pauvre pêcheur, du nom de Malescot, avait établi son domicile dans une misérable cabane en planches, dont le toit, par un bonheur insigne, ne s'était encore envolé qu'une fois depuis un mois. Jean-Pierre Malescot était un ancien calfât employé au radoub des navires dans le port. Robuste et très habile dans sa profession, il aurait pu vivre aisément de son travail, si sa brutale humeur et son caractère insolent ne lui avaient fermé tous les chantiers l'un après l'autre. Par suite de cette exclusion, et faute de mieux, il s'était fait pêcheur ; mais la pêche est une industrie précaire et insuffisante, lorsque, comme lui surtout, on manque des ustensiles les plus nécessaires, et qu'on a une famille à soutenir. Aussi, depuis un mois, le pain manquait bien souvent dans la cabane. Malescot souffrait, et, rendu plus brutal encore par la souffrance, il maltraitait sans pitié sa femme malade et sa fille, pauvre enfant de dix ans qui, malgré sa misère, était la favorite des bons prêtres de la paroisse de Paramé.

On disait qu'Yvonne, la femme de Malescot savait lire et qu'elle appartenait à une bonne famille, elle donnait à sa petite la meilleure éducation qu'elle pouvait et c'était quelque chose de touchant que de voir l'affection mutuelle de ces deux malheureuses créatures, si éloignées de mériter leur sort.

Du reste, il eut été impossible de convaincre le calfat Malescot d'après ce qu'on disait des brutalités dont on l'accusait vaguement. Jamais en effet une plainte n'était sortie de la bou-

che d'Yvonne. La vaillante femme, forte de ses croyances, qui lui donnaient l'espoir d'une vie meilleure, renfermait avec soin sa douleur en elle-même, et n'enseignait à sa fille que des sentiments de douceur patiente et de résignation. Ce silence généreux, joint à quelques bonnes actions brillant à de longs intervalles dans la vie de Malescot, lui laissait une sorte de réputation tolérable. On se souvenait que, nageur habile au point de pouvoir tenir l'eau sans trop se fatiguer pendant une demi-journée, il avait, en diverses occasions, sauvé de malheureux naufragés lorsque personne n'osait plus croire à la possibilité de leur salut. On citait des circonstances où il avait déployé un courage au dessus de tout éloge. Mais, d'un autre côté, parmi ses anciens confrères, ceux qui l'avaient fréquenté le plus s'accordaient à le représenter comme un homme égoïste et cupide. Ils hochaient la tête d'une façon toute significative quand on parlait devant eux de son ménage et de la pauvre Yvonne, et quand on venait à vanter l'humanité intrépide du calfat, ils donnaient à entendre qu'il entrait dans sa conduite plus d'ostentation, plus d'avidité surtout que de compassion véritable.

— Le citoyen qui se noie paie bien, disaient-ils, s'il est calé, qu'il soit ci-devant ou ami du peuple, et puis, quand on repêche quelqu'un, le long du bord, à Saint-Malo, il y a toujours des curieux pour battre des mains et crier bravo sur la chaussée ! Mettez Malescot par une nuit bien noire à portée d'un malheureux en détresse, loin du Sillon, qu'il n'y ait personne pour le voir ou le payer, et vous nous direz de ses nouvelles !

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient guère, nous penchons à le croire. Voici, en effet, ce qui arriva par une nuit froide et brumeuse des premiers temps de la république, au mois de février 1793.

Il y avait trois heures que Malescot dormait, lorsque des coups violents, frappés à la porte de sa cabane, le réveillèrent en sursaut. Croyant avoir affaire à quelque mendiant attardé sur la côte, il défendit à sa femme d'ouvrir, et se retourna tranquillement de l'autre côté. Mais les coups redoublèrent, et, de guerre lasse il se leva en grondant, saisit son bâton, et tira la barre de bois qui soutenait la porte en dedans.

— Vite, Malescot, vite, garçon ! dit l'arrivant qui n'était autre que le douanier guetteur, dont la guérite se cachait en-

tre deux saillies du roc, à quelques centaines de pas de là. Il y a des gens qui se noient là-bas ; la patache est en rade, et pas un de nous ne sait nager au fort... Vite ! prenez votre corde, et à l'eau.

Tandis qu'il parlait, on entendait le sifflement du vent qui frôlait les herbes sèches du tertre, et le fracas assourdissant des vagues brisant sur la grève voisine. Il y avait tempête en mer cette nuit ; les planches de la pauvre cabane tremblaient et se choquaient comme les feuilles mortes restées après l'automne aux branches des arbres. Malescot, presque nu, grelottait sur le seuil et ne répondait pas.

— Le temps presse, continuait le douanier ; j'ai perdu, à courir au fort, des minutes que je voudrais racheter au prix d'un an de solde !... Les derniers cris étaient faibles, déchirants ; un effort, Malescot ! un effort pour l'amour de Dieu !

Malescot fit attendre encore sa réponse. Enfin, il dit d'un ton de raillerie grossière et bourrue :

— A quoi servent donc les *gabelous* sur les côtes ? Un tas de *faignants* qui ne sont bons qu'à faire aller le pauvre monde, et qui craignent l'eau comme des chiens enragés qu'ils sont ! Un douanier a-t-il jamais sauvé un homme ? Non ! Eh bien ! il reçoit sa paie toutes les semaines, pas moins ! Et Malescot, lui, se meurt de faim dans son taudis !... Et pourtant, on a fait la république, mais le monde est comme ça ! Bonne nuit, citoyen Soleil, le monde ne changera pas. La femme dira un *De Profundis*, s'il y a encore un bon Dieu, pour ceux qui vont boire le grand coup, c'est tout ce qu'on peut faire par un temps pareil.

Le douanier avait fait peu d'attention aux accusations portées contre son corps, mais la conclusion du pêcheur l'indigna :

— Quoi ! dit-il, vous allez laisser périr ces pauvres gens, quand il vous serait si facile de les sauver ! Le dernier cri venait à peine d'une demi-lieue au large ; ce n'est qu'un jeu pour vous, qui êtes plus à l'aise dans l'eau que sur la terre.

Pour toute réponse, le pêcheur referma violemment le châssis vermoulu qui servait de porte à la cabane, en jurant que, par une nuit semblable, il ne ferait ni un pas ni une brasse, quand il s'agirait de la ville de Saint-Malo tout entière. Le douanier restait immobile à la même place ; c'était un simple soldat vivant de sa paie ; mais le cri des malheureux en

souffrance lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il frappa de nouveau.

— Malescot, cria-t-il à travers les planches, je ne suis qu'un pauvre homme tout comme vous ; pourtant, si le gain peut vous tenter, ne refusez plus votre aide : il y aura pour vous trois pièces de six livres, si vous ramenez un homme vivant !

La porte, qui se rouvrit soudain, lui coupa la parole. Malescot était sur le seuil, la gourde au cou et la corde roulée sous le bras.

— Et si l'homme est mort ? dit-il.

— Vous aurez moitié, dit le douanier profondément surpris de l'avide sang-froid du calfat.

— Et si je ne ramène rien ? demanda encore ce dernier.

— Alors, Dieu ait pitié de vous, mon homme ! vous êtes dur envers ceux qui souffrent ! Alors, vous aurez encore un écu pour votre peine.

— C'est bon ! dit Malescot en faisant un pas pour sortir ; puis, se ravisant, il ajouta : Donnez toujours l'écu, citoyen Soleil.

— Quand vous reviendrez...

— Maintenant !... Donnez-vous, oui ou non ?

Le douanier lui mit l'argent dans la main sans plus dissimuler son dégoût. Il avait acheté le droit de commander.

— En route, sur-le-champ ! dit-il.

Malescot ne se le fit pas répéter. A défaut de toute autre vertu, il avait celle des gens de la mer, la bonne foi. Payé, il travaillait. Il ne s'agissait plus pour lui ni d'humanité ni de généreuse impulsion ; c'était de la besogne pour un écu ou pour trois pièces de six livres, et rien de plus.

Il descendit promptement sur la grève, suivi par le douanier qui le stimulait encore. L'instant d'après il faisait un signe de croix, habitude que la révolution n'avait pu enlever à ceux de la côte, et prenant son élan, il se précipitait en bas de la roche.

II

La veille dans l'après-midi, profitant d'un brouillard épais qui avait subitement enveloppé la baie, une petite barque non pontée, cachée jusqu'alors par un accident de la plage, avait levé l'ancre, et, malgré l'aspect menaçant de la mer, avait pris, toutes voiles dehors, le chemin de Jersey. A l'époque où nous plaçons notre histoire, ces départs clandestins étaient chose commune. On émigrait à force en Bretagne, et les nobles fugitifs choisissaient les grèves voisines de Saint-Malo comme le point de départ le moins dangereux et le plus commode. Il y avait, il est vrai, une nuée de douaniers guetteurs sur ces côtes, mais les récifs se courbent là si à propos en voûtes mystérieuses et profondes ! Il y a, au cœur même de ces masses de rochers, solides et compactes en apparence, des retraites si merveilleusement cachées, des ports et des bassins si inconnus ! On attendait dans ces abris longtemps quelquefois, mais toujours en sûreté ; puis, quand les cent yeux des argus de la falaise ne pouvaient percer le brouillard opaque ou la nuit trop noire, une barque, sortant sans bruit du hâvre protecteur, faisait route vers l'Angleterre.

C'était alors un excellent métier que celui de contrebandier. Il y a telle grande fortune commerciale à Saint-Malo qui n'a pas eu d'autre origine. Pensez donc ! les contrebandiers de 93 étaient gens à deux fins. Ils fraudaient à la fois le fisc et la guillotine. Le chasse-marée qui partait chargé d'émigrés s'en revenait avec du tabac ou des foulards à son bord, ou de la dentelle.

Toutes les tricoteuses n'étaient pas en haillons. Il y en avait qui usaient du point d'Angleterre.

La barque que nous avons vue partir à la faveur du brouil-

lard portait un seul passager. C'était un jeune homme de vingt-deux ans. Lui-même, malgré les sinistres pressentiments des matelots, avait exigé que l'on mit à la voile sans retard.

M. le marquis de Saint-Jouan ne s'était pas décidé sans répugnance à quitter sa terre natale. Son père, qui était mort depuis peu, avait prévu dès longtemps les conséquences des événements de 89, et aux premières nouvelles des dangers qui menaçaient la famille royale de France, il s'était hâté de réaliser sa fortune. Maître d'un capital considérable, le jeune marquis, tout dévoué à la cause royale, s'était offert sans réserve à M. de la Rouarie. Il avait secondé de ses efforts personnels et de son argent le hardi conspirateur breton ; et après les premiers revers, au moment où tant d'autres abandonnaient la partie pour songer à eux-mêmes, il fit dessein de passer en Angleterre pour y lever un régiment d'émigrés, destiné à renforcer la résistance à la révolution. Il revint donc à son château des environs de Cancale, et ayant rempli une cassette, avec de l'or, des bijoux et des valeurs, il gagna la côte sans suite et s'arrangea avec les fraudeurs au lieu même de l'embarquement. On mit à la voile. M. de Saint-Jouan avait payé son passage pour Jersey.

La tempête grossit tout à coup comme ils étaient encore en dedans du cap. La barque toucha en sortant des roches. Elle périt en vue de la côte, et tous les matelots se noyèrent, mais le marquis, excellent nageur, se soutint sur l'eau jusqu'à la nuit, en poussant par intervalles des cris de détresse, et parvint, après des efforts incroyables, à gagner un récif encore éloigné de la plage. Epuisé, presque privé de sentiment, il grimpa sur le roc, et, après avoir poussé un dernier cri, s'affaissa, la tête sur sa cassette qu'il n'avait point abandonnée. Cela se passait une heure avant la visite du douanier à la cabane de Malescot.

Quand celui-ci se mit à la mer, le froid glacial de l'eau le saisit d'abord, et paralysa l'action de ses muscles ; il avançait à peine, sa respiration était courte et pénible, chaque vague qui venait briser sur sa tête lui donnait le vertige. Mais bientôt sa nature amphibie triompha : le sang circula de nouveau librement dans ses veines, et chacun de ses élans vigoureux le faisait bondir hors de l'eau, comme ces poissons que la canicule met en fièvre, et qui viennent dans les temps d'orage offrir leur ventre miroitant au plomb meurtrier du chas-

seur. Au bout de quelques minutes, il avait *pris son eau*, et se trouvait aussi à l'aise que tout à l'heure entre ses draps.

Le douanier, en le quittant, lui avait indiqué la direction à suivre, car on n'entendait plus de cris.

— A trois lieues, sous le vent, du fort de la Conchée ; à trois quarts de lieue du cap, lui avait dit le brave homme : Le naufragé doit être sur la Dent de Loup.

Malescot suivait cette route sans hésitation, ne déviant qu'aux abords des écueils ; il était dans son élément. La tempête et lui se connaissaient. Bien souvent en effet, le calfat, fier de sa supériorité incontestée, avait choisi les marées d'équinoxe les plus houleuses, pour se précipiter du parapet du sillon, et faire admirer à la foule ébahie ses tours de force et son étonnante adresse. Le douanier l'avait dit : « Faire une demi-lieue en mer, pendant la tourmente, était pour Malescot une pure bagatelle » ; et, peu de temps après son départ, malgré la marée montante et la force prodigieuse du flot, il était près du lieu désigné.

L'écueil nommé la Dent de Loup était couvert plus qu'aux trois quarts, mais il y en avait d'autres en quantité, à fleur d'eau ou noyés.

Malescot s'arrêta, se soutenant sur l'eau dans une position verticale, et cherchant à dominer l'espace environnant, pour voir si aucun corps ne se montrait à la surface ; mais il ne put rien découvrir. Alors (il tenait à remplir sa tâche en conscience, et n'était pas d'ailleurs sans avoir calculé la différence qui existe entre un écu et trois pièces de six livres), alors il s'avisa d'un expédient ingénieux, analogue à celui pratiqué par les chasseurs lorsque, le gibier tombé, les chiens viennent à faire défaut. D'abord, il traça une large circonférence autour du lieu présumé du naufrage, en prenant pour centre la Dent du Loup qui faisait tache au milieu de la plaine d'écume ; puis, nageant tout autour et rétrécissant graduellement le cercle, il se rapprocha de plus en plus de l'écueil, sûr que rien ne pouvait lui échapper dans l'espace ainsi exploré. Il fallait être nageur passé-maître, on en conviendra, pour entreprendre un pareil travail.

Au bout d'une demi-heure de recherches infatigables, nul naufragé, vivant ou mort, ne s'était trouvé sur son passage. Il était alors tout près du récif, et, pour dernière ressource, il

poussa un cri aigu qui dut faire tressaillir dans sa guérite l'honnête douanier.

Au même instant, une forme humaine se dressa sur la pointe de la Dent.

— Bon ! se dit Malescot, il y aura dix-huit livres ; et dix-huit livres, ça se laisse gagner tout de même... Ohé ! l'autre ! voilà que vous avez fini de jouer à cache-cache !

— Ohé ! répondit l'individu debout sur le récif.

— Etes-vous seul ?

— Seul.

Ce mot fut prononcé avec fatigue, mais de cette voix aristocratique, pour ainsi dire, que n'ont émoussée ni les efforts du travail, ni les brutales clameurs des querelles populaires.

— Un ci-devant, bien sûr ! se dit Malescot. A Saint-Malo on touche une pistole pour dénicher ces oiseaux-là ! Citoyen, ajouta-t-il tout haut, va falloir jouer des pieds et des mains, si tu sais nager ; sinon, j'ai ma corde et je te remorquerai tout doucement jusqu'à la pointe ; tu boiras un coup, mais c'est fameux et ça purge.

— La mer baisse ? fit le naufragé.

— Il peut être à présent minuit, not' bourgeois ; vers trois heures, ça sera comme vous dites.

Le naufragé laissa échapper une exclamation de mécontentement.

— Combien y a-t-il d'ici à la plage ? reprit-il.

— Trois tout petits quarts de lieue, not' maître.

Malescot suivait avec une joie méchante l'effet de ses réponses sur l'inconnu. Lui, l'ex-calfat pauvre et méprisé, tourmenter à son aise un ci-devant, c'est-à-dire un riche, un noble ; quelle aubaine ! Après un instant de silence, ce dernier continua d'un ton de découragement :

— Je suis trop las, je succomberais à moitié route. Dites-moi, brave homme, le rocher couvre-t-il à marée haute ?

— Dans une heure, un brick pourrait passer par-dessus sans toucher. Mais que diable faites-vous là, vous ? Vous ne savez pas nager, je vois ça. Tenez ma corde, et liez vous-la autour...

— Comment faire ? murmurait l'inconu, qui semblait gravement hésiter.

— Ça le chiffonne, d'aller à La Varde, où il y a un poste, dit Malescot en *a parte ;* tant pis ! ça le regarde !

Puis il reprit tout haut avec impatience :

— Ah ça ! descendez-vous, dites donc, sans vous commander ? J'aimerais autant être dans mes draps qu'ici, savez-vous ? Allons ! à l'eau, en double ! ou je pars.

Le naufragé qui, comme le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que le marquis de Saint-Jouan, fit un pas en avant, puis s'arrêta encore indécis.

— C'est que mon embarras est grand, brave homme, dit-il ; j'ai là une cassette d'une grande importance et fort lourde, malheureusement. Dans une circonstance ordinaire, une lieue à la nage serait pour moi peu de chose ; je nage comme je n'ai vu personne nager. Mais il y a quatre heures que je suis dans l'eau, chargé de ma cassette ; je suis brisé de fatigue ; voulez-vous m'aider, nous supporterons chacun la moitié de son poids ?

— Diable ! quatre heures, c'est gentil, dit le calfat frappé surtout de cette circonstance qui avait trait à sa spécialité. Pour ce que vous dites, que vous n'avais jamais rencontré personne pour nager comme vous, il faudra rayer ça de vos papiers ; car me voilà, moi Malescot. Vous avez entendu parler de moi, je parie ?

— En effet, dit le marquis rassemblant ses souvenirs ; un honnête homme malheureux et compatissant... Dieu soit loué ! je suis sauvé ; vous allez prendre la moitié de la cassette ?

— Donnez-la-moi tout entière, allez, bourgeois ; s'il y a quatre heures que vous êtes à l'eau, vous devez en avoir assez. Donnez-moi ça, et soyez sans inquiétude.

Le marquis réfléchit un instant. Dans son opinion, Malescot était un honnête homme ; mais il ne put se résoudre à livrer ainsi sa fortune entière aux mains d'un inconnu.

— Cette cassette et moi, nous ne nous séparons jamais, dit-il. Acceptez le marché tel que je vous le propose ; pour votre part de fatigue, vous aurez cinquante louis, une fois à terre.

— Cinquante quoi ? Cinquante louis, dites-vous ? Oh ! mais... Embarque ! embarque ! Faut donc qu'il y ait tout l'or du monde dans cette cassette-là !

— Il y a surtout des papiers de la plus haute importance. Vous acceptez ?

— Pardié, dommage ! J'accepte et je réponds de vous et de la boîte.

Le marquis, à ces mots, tendit à Malescot un petit coffret de forme cubique, et tous deux commencèrent à nager vigoureusement vers la plage.

III

La cassette était lourde, en effet, même dans l'eau ; mais malgré son poids, le marquis avançait en silence, sans bruit de respiration forcée, et si vite que Malescot avait peine à le suivre.

Pour ce dernier, il réfléchissait.

Vous dire quelles séries de mauvaises pensées se succédèrent dans son esprit, et renouèrent la première idée d'un crime, vague, lointaine et bien vite repoussée d'abord, à l'exécution froidement méditée, et poursuivie ensuite avec un acharnement de bête féroce, serait chose aisée peut-être, mais à coup sûr, inutile autant que désolante. Il n'est personne qui ne puisse saisir l'enchaînement logique de ces deux idées : Il y a là près de moi un trésor qui me rendrait heureux et riche pour toute ma vie. Et : Il faut à tout prix que ce trésor soit à moi.

Au bout d'un quart d'heure, Malescot, qui avait insensiblement changé sa route pour prendre une direction presque parallèle à la plage, entendit, plus fréquente et plus oppressée, la respiration du marquis. Il sentit la cassette lui peser davantage. A cet instant, le crime était résolu déjà. Se plaignant d'une douleur subite à celui de ses bras qui nageait, il pria son compagnon de changer de place, afin que, son autre bras nageant à son tour, le membre malade pût se délasser. Le marquis ne conçut aucun soupçon, et consentit volontiers à un arrangement qui devait le soulager lui-même. Malescot, tenant toujours la cassette, passa devant, et, au moment où ses pieds se trouvaient à la hauteur de la tête de l'autre, il lança une sorte de ruade si violente et si adroitement détachée, que son talon, frappant droit au front sa victime, lui fit lâcher prise à l'instant.

Pendant que le marquis s'enfonçait sous l'eau, Malescot prit son élan, et s'éloigna de toute sa force dans la direction de la terre.

Cependant M. de Saint-Jouan n'était qu'étourdi du coup. Il revint bientôt à la surface, et l'indignation lui rendant une partie de ses forces, il se mit à la poursuite du fugitif. L'orage grondait alors avec force, et la lueur des éclairs lui montrait Malescot fuyant dans le lointain. Mais, chaque fois que la foudre illuminait la mer, il voyait diminuer la distance, et ses efforts redoublèrent à mesure qu'augmentait son espoir d'atteindre le spoliateur.

Celui-ci nageait en désespéré. Il se retournait de temps à autre, et voyait avec rage les progrès de son adversaire. La cassette retardait sa marche. S'il était atteint, elle le priverait de tout moyen de défense ; il faudrait l'abandonner ou périr. Or, Malescot en était venu à ce point de préférer la mort à la perte de son cher trésor. Son unique espoir était de trouver quelque rocher où il pût déposer un instant son fardeau, tandis qu'il ferait volte-face et dépêcherait l'ancien possesseur. Mais ce dernier avançait toujours ; il était à peine éloigné maintenant d'une cinquantaine de brasses, et le récif le plus proche était à plus de cent cents. Malescot l'atteignit cependant lorsqu'il était temps encore, en fit le tour avec rapidité, et disparut derrière ; puis son adversaire étonné le vit revenir de lui-même à sa rencontre.

En quatre ou cinq brasses, ils furent en présence. Alors s'engagea une lutte inouïe, une lutte comme personne n'en a pu voir ni raconter : La tempête, au plus fort de sa violence, rugit autour de ces deux hommes, points misérables et perceptibles à peine dans l'immensité de l'espace, insectes fragiles que la destruction presse de toutes parts, que chaque vague secoue et peut clouer morts à la dent de quelque récif. Et ces deux hommes pourtant, insoucieux de la scène terrible qui se déploie sous leurs regards, sourds à la voix du tonnerre qui gronde, insensibles au choc des grandes lames brisant incessamment sur leurs têtes, ces deux hommes se cherchent, non pas pour unir leurs faibles efforts contre leur puissant adversaire, mais pour attenter mutuellement à leur vie, choisissant ainsi l'Océan déchaîné, la nature entière bouleversée jusque dans ses fondements, pour arène et pour témoin d'un combat sans miséricorde.

Le marquis n'avait pu voir Malescot jeter la cassette derrière l'écueil ; aussi croyait-il, en l'attaquant, n'avoir affaire qu'à un seul de ses bras. Dès qu'il fut à portée, il fit un bond hors de l'eau, voulant retomber les mains jointes et serrées sur les reins du pêcheur. Celui-ci le vit venir, et, au moment où le marquis fondait sur lui de tout le poids de son corps, il l'évita par un plongeon subit, le saisit à la gorge, et s'efforça de l'étrangler sous l'eau. Un mouvement convulsif et désespéré l'empêcha de réussir, et tous deux revinrent haletants à la surface. Une fois Saint-Jouan sur ses gardes, la lutte devenait plus égale. Si Malescot était plus robuste et moins épuisé, l'autre était incontestablement meilleur nageur. Tournant autour de son ennemi avec une prestesse incroyable, il pouvait le harceler par devant, par derrière, sur l'un et l'autre flanc, tout cela dans la même seconde, pour ainsi dire. Déjà Malescot avait reçu un grand nombre de coups, plus adroitement portés que vigoureux, il est vrai, mais qui n'avaient pas laissé de l'étourdir. Il se sentait faiblir, et voyait avec désespoir la vie et sa riche proie lui échapper en même temps.

Il n'en devait pas être ainsi. Au moment où déjà le vertige s'emparait de lui, son doigt rencontra par hasard le câble qu'il avait roulé autour de ses reins. Son parti fut pris aussitôt. La corde de sauvetage allait devenir l'instrument d'un assassinat. Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il plongea, mit la corde en trois doubles, et fit au bout un nœud fortement serré ; ensuite il revint à la surface, et attendit sans bouger une nouvelle attaque de son adversaire. Celui-ci, croyant cette fois en finir, vint sur lui et se précipita impétueusement. Malescot frappa. Le chanvre mouillé avait acquis une pesanteur et une dureté considérables ; le marquis ne se défendit plus. A ce moment suprême, un éclair déchira la nue ; l'assassin et sa victime purent se reconnaître en face. Puis Malescot, poussant un cri de triomphe sauvage, brandit de nouveau sa massue de corde et asséna un second coup. Le malheureux Saint-Jouan disparut sous les flots.

— C'est tout de même, dit le calfât en reprenant haleine, ça faisait un fier nageur !

Et, sans perdre une minute, il fit route vers le récif dépositaire de son trésor qu'il reprit. Arrivé sur la plage, il enterra la cassette dans le sable, et regagna le point de départ. Le douanier l'attendait religieusement.

— Eh bien, Malescot ? dit-il. Tout seul ?

— Un homme ne peut sauver ceux qui sont déjà morts. Je n'ai trouvé personne, citoyen Soleil.

— Les pauvres malheureux !... Bonsoir, mon garçon. Nous avons fait ce que nous avons pu.

— Pour ça, bien sûr, citoyen Soleil, on n'a rien à se reprocher. Bonne nuit.

Avant le jour, Malescot disparut de chez lui, abandonnant sa femme et son enfant. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui à Saint-Malo.

IV

Nous sommes à Londres, dans un somptueux hôtel de Pall-Mall. Dix ans se sont écoulés. A demi couché sur un confortable divan, un gros homme, à la figure commune et brutalement caractérisée, fume sa pipe courte, noircie par un long usage, véritable pipe de cockney ou de calfât, auprès d'un vaste bol de grog. Cet homme porte une robe de chambre d'une finesse extrême ; ses larges pieds, chaussés de babouches dignes d'un sultan des contes arabes, reposent sans façon sur la tablette sculptée d'une élégante cheminée de marbre blanc. Tout, dans la salle où nous le voyons, respire le luxe et l'opulence. Aussi cet homme, malgré sa pipe et son trivial visage, est-il un grand seigneur. C'est un émigré français, M. le marquis de Saint-Jouan, dernier rejeton d'une famille puissante, et qui s'allia souvent jadis au sang ducal de Bretagne. M. le marquis a quitté la France au commencement de la terreur ; mais, au rebours de ses confrères, qui n'ont mis dans leur valise de voyage qu'une perruque de rechange et quelques parchemins, il a transformé dès le principe les propriétés de ses pères, châteaux, forêts, prairies, en louis d'or et en traites sur Londres. Sa fortune est, dit-on, incalculable. Il pourrait acheter un quartier de la ville avec une année de son revenu.

Après sa conversation avec le douanier, Malescot (le lecteur l'a peut-être deviné sous cette magnificence) avait déterré la cassette, et, sans même entrer dans sa cabane, il s'était caché dans les rochers pour attendre le jour. Alors, il avait visité son trésor. Le coffre renfermait un sauf-conduit et tous les papiers nécessaires pour établir que le porteur était bien le marquis de Saint-Jouan, une somme énorme en traites sur diverses maisons de Londres, et de l'or au fond. Malescot, à cette vue, pensa devenir fou. Il resta tout le jour ivre et comme fasciné. Sa main frémissait au contact de l'or ; il comptait, il jouait, il pleurait ; il arrangeait en piles les pièces de vingt-quatre francs, et en formait toute sorte de dessins fantasques ou symétriques ; puis, faisant ruisseler ses louis au fond du coffre, il plongeait ses bras dans l'or avec délire.

Pas un remords du crime, pas un regret, à peine un souvenir ; seulement son système nerveux, violemment ébranlé, lui faisait ouïr parfois des bruits menaçants et étranges ; alors il soulevait à regret son regard, et, couvrant de son corps la cassette, il se demandait quelle force humaine pourrait désormais l'en séparer.

A la nuit tombante, sa fièvre se calma. L'idée lui vint de fuir. Il alla droit à une de ces retraites à lui connues, où se cachaient les contrebandiers. Le marché fut bientôt conclu. Malescot avait entortillé la cassette dans les lambeaux de son paletot de calfât. Il proposa de *gagner son passage*, c'est-à-dire de travailler comme manœuvre pendant la traversée. A Southampton, tout faillit se découvrir ; mais, ce pas franchi, Malescot n'avait plus rien à craindre. Aussi changea-t-il subitement de ton et de manières. Toute la ville fut mise à contribution pour monter la maison de M. le marquis. Au bout d'un mois, il prit la route de Londres avec un train de prince, lui qui était entré à Southampton couvert de haillons misérables et sa cassette sous le bras. Mais cette cassette était le coffre magique des contes de fées : elle renfermait noblesse et fortune.

A Londres, il escompta ses traites, et se trouva riche de plusieurs millions.

Alors il se laissa doucement glisser sur la pente de sa vie nouvelle. Son premier et son plus fort vertige passé, l'originalité burlesque inséparable d'une aussi brusque métamorphose une fois dissipée, il parut à peine plus ridicule et moins vul-

gaire que le commun des notabilités enrichies. Il fut à Londres ce que, au temps présent, il eût été à Paris. Il tint table, écrasa le public de son luxe lourd et fastueux, protégea des coquins, molesta des honnêtes gens, fit courir à New-Market, et joua un jeu d'enfer dans les tripots clandestins ou toléres.

Il se trouva d'abord forcé de frayer avec ceux qu'il prétendait être ses pairs, mais aucun d'eux ne soupçonna son imposture, tant il y mit de prudence, et tant les autres y mirent de bonne volonté. Tout le monde est plus ou moins porté à confondre la franchise avec la brusquerie, oubliant que cette dernière n'est bien souvent qu'un masque facile revêtu par le mensonge. Soyez rustique et insolent, le commun du monde sera tenté de vous prendre pour un homme qui a droit de sans gêne. Malescot, pourvu outre mesure sous le rapport de la grossièreté, n'avait donc rien à craindre ; mais, si faible et si large que fût l'étiquette durant l'émigration, c'en était trop encore pour le calfât. La simple politesse le gênait : il se croyait mystifié quand on le saluait d'une certaine manière.

Aussi s'entoura-t-il bientôt par instinct d'un cercle de prétendus émigrés, gens de peu, qui regrettaient en paroles une haute position qu'ils n'avaient jamais eue, et singeaient, par spéculation, le dévouement fidèle et malheureux.

Il y avait foule de ces messieurs à Londres dans ce temps-là.

Tandis que les véritables proscrits travaillaient de leurs mains avec courage, leurs Sosies, prétextant une éducation et une santé beaucoup trop susceptibles, se faisaient les parasites de quelque Turcaret d'Outre-Manche. Malescot dominait ceux-là de toute son opulence, et se trouvait à l'aise au milieu d'eux.

En outre, pour occuper son oisiveté, il s'était fait membre d'un grand nombre de sociétés de tempérance, de bienfaisance, de tolérance, de science, de bombance, et d'une infinité de clubs. On était alors au commencement de l'empire, et la cruelle mythologie, à la mode en France, passant le détroit malgré le blocus continental, était venue infliger ses noms prétentieux à toutes ces diverses catégories de désœuvrés . C'était une fureur de noms grecs : les jockeys s'appelaient Centaures, les nageurs Phoc[illegible], les buveurs Silènes.

Malescot était un assez médiocre centaure ; mais il était

silène passable, et sans contredit le roi des phoques.

Au club équestre, on se moquait de lui ; on le regardait comme une inépuisable mine de gageures absurdes et perdues d'avance. Abusant de sa complète ignorance en matière de chevaux, on lui faisait acheter à prix d'or des haridelles hors d'âge, qu'il inscrivait bravement pour les courses, et sur lesquelles il perdait ses beaux billets de banque avec un sang-froid presque gentlemanesque.

Au club des nageurs, il en était tout autrement. Avec ses talents extraordinaires et l'avidité que nous lui connaissons, il gagnait sans relâche et ne perdait jamais. A la fin de l'année, il s'établissait une sorte de balance entre les deux clubs. Les phoques lui rendaient ce que lui prenaient les centaures.

Au moment où nous le remettons sous les yeux du lecteur, il venait de perdre au club des centaures des paris ruineux. D'un autre côté, rien à faire au club des amphibies : la matière semblait épuisée. Il était donc de fort mauvaise humeur, réfléchissant qu'il perdait sans cesse d'une part et ne gagnait plus de l'autre, lorsque son valet de chambre, entr'ouvrant discrètement la porte, annonça M. Smithson.

M. Smithson était un anglais de Londres, chose rare ; il portait, sur un corps démesurément haut, un cou long, mince et câbleux, au bout duquel oscillait une de ces têtes imperturbablement britanniques dont nos caricaturistes ont si bien popularisé le type. C'était le compagnon le plus assidu de Malescot, devenu marquis de Saint-Jouan. Comme Malescot, il faisait au club des tours de force très estimables, mais sans aucune arrière-pensée de rivalité. Au contraire, prenant bénévolement la seconde place, il se mettait dans toutes les gageures du marquis, et nul ne parlait avec plus d'onction de ses prouesses.

On ne connaissait pas à M. Smithson de moyens d'existence bien précis ; mais il était convenablement vêtu, se passait volontiers ses fantaisies même les plus coûteuses, et payait ses dettes du club avec une rare exactitude. Le reste importait assez peu.

Il entra, fit le salut de l'amphibie, et présenta gravement le doigt. Ensuite une conversation intéressante par elle-même, mais bien plus encore par les événements majeurs dont elle fut la source, s'engagea entre les deux amis, sans autre témoin que Pitt.

— Ici, Pitt ! dit M. Smithson. Saluez, mon garçon, pour qu'on voie que je vous ai bien élevé.

Pitt était un fort vilain épagneul. Il s'approcha tortueusement, s'accroupit et leva la patte.

— Bien, Pitt ! bien, mon garçon !

Et M. Smithson passait la main sur la tête de l'épagneul, avec une affection toute paternelle. Puis, il alluma un cigare et ajouta en s'adressant au marquis :

— Rien de nouveau ?

— Rien.

— Dites donc, eh ? rien ?

— Rien, que je sois pendu, non !

— Rien ! Ah ça ! mais vous vous perdez ! Diable, voilà plus de deux mois que vous n'avez rien fait. A quoi pensez-vous donc ? Je ne vous cache pas, que moi, je serais bien aise de gagner un millier de livres. Ce drôle d'Irlandais qui donne des leçons de natation raisonnée à Pitt, me prend une guinée par cachet d'une heure, et comme Pitt étudie six heures tous les jours, cela fait par mois 180 livres. C'est cher, mais aussi le chien est étonnant ! L'avez-vous vu ? Ici, Pitt ! Il vous détache une coupe maintenant presque aussi bien que vous. Oui, c'est fort agréable. Réellement, j'aurais besoin... Voyons. Ferons-nous quelque chose ces jours-ci ?

M. le marquis de Saint-Jouan huma lentement une bouffée de tabac, et dit :

— Tout ça m'ennuie, Smithson. Tout ça m'ennuie, voyez-vous ! Il n'y a plus rien à faire. Que parier maintenant ?

— N'est-ce que cela ? C'est une idée qui vous manque ? Eh ! j'en ai, moi ! Que ne parliez-vous ?

— Peuh ! fit le marquis d'un air d'incrédule supériorité.

— Il n'y a pas de peuh ! j'ai une idée. Vous êtes un fier nageur ; mais peuh ! ne signifie rien du tout.

Le marquis ne répondit pas cette fois, ayant pour principe de se disputer à l'occasion, mais de ne jamais discuter. M. Smithson continua d'un ton piqué :

— Oui, vous êtes... A bas, Pitt !... Vous êtes un fier nageur ; mais vous n'êtes pas fort sur les idées ; non. Avez-vous seulement étudié la série des obstacles ? Tout est là. Tenez, pourquoi ne pariez-vous pas... ci ou ça... par exemple de traverser la Tamise avec un poids attaché au corps ? Ce n'est pas malin, mais il fallait le trouver ; qu'en dites-vous ?

A cette idée si simple et si féconde à la fois, M. de Saint-Jouan lança sa pipe par la fenêtre à travers un carreau, et se leva d'un saut. Il voyait là, en effet, tout un avenir de nouveaux succès, une moisson entière de gageures gagnées. La première exaltation passée, les deux amphibies tinrent un conseil sérieux sur les moyens d'utiliser au plus vite l'idée de ce subtil M. Smithson. Il fut convenu que, dès le lendemain, au club, le marquis proposerait négligemment une gageure modique ; M. Smithson se chargeait de la faire ensuite monter convenablement.

— A propos, quel poids porterez-vous ? demanda ce dernier en faisant signe à Pitt de se préparer à sortir ; il me semble que quinze à dix-huit livres... La Tamise est dure.

— Peuh ! dure !

— Vingt livres au plus, croyez-moi.

Mais le marquis haussa les épaules, et jura qu'il aurait honte de proposer moins de cinquante livres.

Là-dessus, Pitt et M. Smithson prirent congé poliment.

V

A quelques jours de là, dans un de ces pauvres réduits qui peuplent le quartier de la Tour, un homme et deux femmes étaient attablés autour d'un plat de pommes de terre cuites à l'eau, et semblaient faire avidement honneur à ce misérable repas. L'une des femmes était jeune encore, mais minée par la maladie ou le chagrin ; l'autre, sa fille sans doute, était dans tout l'éclat d'une jeunesse éblouissante de beauté.

L'homme pouvait avoir trente ans ; sous ses habits grossiers, on devinait une nature mâle en même temps que délicate et élevée. Tandis que ses deux compagnes mangeaient sans trop de dégoût, lui, après quelques bouchées, repoussa son assiette et tomba dans une profonde rêverie.

— Edouard, dit la jeune femme avec une tendresse tempérée

par une sorte de crainte respectueuse, vous n'avez pas appétit, ce matin ?

Edouard se leva brusquement, et arpenta la chambre à grands pas. Les deux femmes échangèrent un regard.

— Encore vos tristes idées, je gage, monsieur Edouard, dit la plus âgée. Pour l'amour de Dieu ! prenez courage ; ne savez-vous pas que nous sommes tristes aussi, dès que vous êtes affligé ?

Le jeune homme passa la main sur son front, comme pour chasser la pensée qui l'obsédait, et, s'approchant des deux femmes, il prit leurs mains qu'il serra dans les siennes avec une émotion singulière.

— Oh ! je sais que vous êtes bonnes, dit-il ; je sais ce que je vous dois, excellente mère, qui avez accueilli autrefois le naufragé mourant, le proscrit, à vous qui, si profonde que fût votre misère, avez partagé avec lui votre dernier morceau de pain. Je vous remercie... Je vous remercie, vous aussi, Marie, qui m'avez donné à l'heure même de ma détresse, tout ce que vous aviez en ce monde, votre main et votre cœur. Je vous remercie toutes deux, car je n'avais plus rien au monde, et dans ce malheureux pays de France, gouverné par des tigres, vous exposiez votre vie en protégeant la mienne. Et maintenant, depuis que nous sommes hors de la patrie...

— Edouard ! interrompit Marie d'un ton de reproche, vous ne nous aimez donc pas, puisque vous parlez ainsi !

— Moi, ne pas vous aimer ! et qui donc aimerais-je ?... Mais, j'ai besoin de me rappeler vos bienfaits, votre dévouement, votre tendresse, car il est un autre souvenir...

— Quoi ? dit Marie avec vivacité.

Celui qu'on nommait Edouard allait poursuivre peut-être, mais cette question inopportune le rendit à lui-même, et il reprit :

— Rien ! n'essayez pas de me surprendre, Marie ! Il est des choses que vous devez ignorer à jamais.

La jeune femme baissa la tête en silence ; et une larme sillonna la blancheur de sa joue.

On frappa rudement à la porte.

— Qui donc se permet ?... dit Edouard d'un ton de hauteur qui faisait un étrange contraste avec ses misérables vêtements.

Il n'acheva pas et Yvonne, la plus âgée des deux femmes, se leva doucement pour aller ouvrir.

Un petit homme sec et tellement courbé que son torse faisait angle droit avec ses jambes cagneuses et décharnées, se glissa dans l'appartement, suivi d'un grand gaillard en costume d'ouvrier.

— Bonjour ! bonjour ! dit-il en entrant ; et son œil perçant fit avec une rapidité surprenante l'inventaire du mobilier de la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demande Edouard.

— Pas grand'chose, dit avec une grimace le petit vieillard, répondant plutôt au désappointement soulevé en lui par l'aspect du mobilier qu'à la question du jeune homme ; pas grand'chose, en vérité !

Puis il ajouta, en produisant un bruit de crécelle, c'était sa manière de sourire :

— Le gentleman ne se souvient plus de moi, je vois cela ; c'est tout simple : locataires et propriétaires se voient au jour du paiement, et, comme le gentleman ne paie jamais... Je suis le *landlord.*

— Déjà le terme ! interrompit Edouard avec une surprise non jouée.

— Déjà ? Oui, déjà ! Le troisième terme, s'il vous plaît ! entendez-vous ?

Yvonne et Marie étaient habituées au malheur ; elles hasardèrent quelques mots de prière; mais Edouard les interrompit :

— Cela suffit, monsieur ! dit-il.

— Eh ! eh ! Entends-tu, John ? dit le landlord souriant à son acolyte resté jusqu'alors immobile près de la porte. Il dit que cela suffit.

— Il l'a dit, votre honneur, répondit John.

— Que penses-tu de cela, toi, John ?

John regarda attentivement master Schupp, c'était le nom du propriétaire, comme s'il eût cherché à lire une réponse sur la physionomie fossile du vieillard ; mais les mille et une rides qui s'enchevêtraient sur cet antique visage d'usurier formaient un grimoire illisible sans doute. John garda le silence.

— Et bien ?... C'est plaisant, n'est-ce pas ? reprit master Schupp.

— Oh !... plaisant, landlord ! hurla aussitôt John ; plaisant, sur ma parole !

— Sortez, monsieur ! dit Edouard irrité.

— A merveille ! Et mon argent, s'il vous plaît ? ah ! ah ! sortez ! Ecoute cela, John.

— Demain, vous aurez votre dû.

— Demain ?... Entends-tu, John ? Il a dit demain... Il avait dit demain aussi la dernière fois...

— Il l'avait dit, landlord, certainement.

Edouard se contenait avec peine : Il dit en arpentant la chambre :

— Voulez-vous, oui ou non, attendre jusqu'à demain ?

Ces mots furent prononcés avec un accent qui fit réfléchir le vieillard ; il mesura d'un coup d'œil les épaules d'Edouard et celles de son acolyte John.

— Soit, dit-il après cet examen, je me laisse attendrir encore... Mais, demain sans faute, entendez-vous ? ou bien le constable se mêlera de l'affaire.

M. Schupp prononça ces derniers mots sur le seuil, et, sans en attendre l'effet, il referma prudemment la porte derrière lui.

Quand il fut parti, la mère et la fille interrogèrent du regard leur compagnon, qui continuait silencieusement sa promenade.

— Et... comment ferez-vous ? dit enfin la mère, à voix basse, avec hésitation.

— Je ne sais; mais il faut que cet homme soit payé.

A ces mots, il saisit brusquement son chapeau et sortit de la chambre, tandis que les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre.

— Que Dieu ait pitié de nous ! dit Marie, et que son malheur ne lui inspire pas de mauvaises pensées !

Edouard erra quelque temps au hasard dans les rues tortueuses du quartier de la Tour.

Une confusion extraordinaire régnait dans son esprit. Cette scène l'avait bouleversé. Il était pauvre depuis des années, mais il avait été riche autrefois, très riche ; et d'ailleurs jamais la misère, pour lui et pour les êtres qu'il aimait ne s'était montrée à lui sous un aspect si menaçant. Il marchait la tête basse, en proie aux mille projets impossibles qui fondent sur les découragés.

— J'irai en France, disait-il, j'irai demander asile à mes parents, à mes anciens amis... Hélas ! me reconnaîtront-ils ? Voilà dix ans. J'ai changé. Je serai repoussé. Sans titre, sans argent... Ils m'appelleront un imposteur !... Ce fut ma vie même

que ce misérable me déroba, cette nuit sur la côte de Bretagne... Et je ne souhaite pas que Dieu l'envoie sur mon chemin, non !... ah ! Marie ! pauvre généreux cœur... Mon Dieu, ayez pitié de moi et ne mettez pas à portée de moi la vengeance !

Insensiblement, et tout en s'attirant les malédictions des passants qu'il heurtait sur le trottoir, Edouard parvint à la Tamise. Il y avait là affluence de curieux, attirés sans doute par l'attente d'un spectacle extraordinaire. Tout près du bord on voyait un groupe considérable que venaient à chaque instant grossir de nouveaux arrivants. Au milieu, un homme d'un embonpoint respectable, vêtu seulement d'un caleçon et d'un petit gilet de tricot, allumait de l'amadou à l'aide d'un briquet. On s'agitait autour de lui, on se pressait pour lui dire un mot ; tout le monde semblait avoir affaire à lui. Cet homme et ce groupe n'étaient autres que M. le marquis de Saint-Jouan, sur le point de traverser la Tamise avec un plomb de cinquante livres aux reins, et les phoques, ses illustres amis en train de régler leur cote de paris. La « course » avait un succès fou, les sommes engagées étaient énormes, et tenues par MM. Smithson et de Saint-Jouan d'un côté, contre tout le reste du club de l'autre.

Edouard, dans sa préoccupation, avait percé le groupe sans s'en douter. Son œil rencontra une fois par hasard l'œil du marquis de Saint-Jouan et il eut comme un malaise dont il ne devina point l'origine.

Cependant les pourparlers cessèrent entre parieurs. Le groupe principal s'ébranla et descendit la berge : M. de Saint-Jouan avait allumé sa pipe.

Alors, calme comme Napoléon la veille d'une bataille, il ceignit le poids et se mit à l'eau d'un visage impassible. Ce fut un joli moment. On battit des mains sur le parapet et l'on cria : « Longue vie au roi des Phoques ! »

Mais M. le marquis, à ce qu'il paraîtrait, n'était pas dans un bon jour, ou bien encore il avait trop présumé de ses forces, car le plomb le fatigua tout de suite, et au bout de 327 brasses (Smithson compta), il coula pour ne plus se remontrer.

Napoléon, dont nous parlions tout à l'heure, fut vaincu à Waterloo.

Edouard, depuis que son regard était tombé sur le marquis, avait suivi tous ses mouvements d'un œil avide. N'eût été la

différence de leurs situations apparentes, on aurait dit qu'il retrouvait dans le noble émigré une ancienne connaissance. Avant que personne se fût mis en devoir de secourir le naufragé, Edouard était déjà dans le fleuve. Deux minutes après, il ramenait au bord le malheureux marquis, après avoir adroitement coupé sous l'eau le lien qui le retenait au fond.

Le club entier fut étonné. On entoura Edouard. Plusieurs lions d'eau même, émerveillés de l'aplomb de sa coupe et de la tête méritante qu'il avait piquée en plongeant vers le marquis, passèrent par dessus la simplicité grande de son costume et allèrent jusqu'à lui présenter le doigt.

Edouard ne prenait pas garde à ces marques d'approbation. Il semblait dominé par une idée fixe, et ne voulut point quitter d'un pas M. le marquis, que ses gens transportaient à son équipage. Dès que ce dernier fut monté, il s'établit résolument en face du maître, et cria lui-même : A l'hôtel !

Une fois arrivé, il escorta le marquis dans son appartement, le fit coucher, et s'installa auprès du lit comme s'il eût été de la maison.

M. de Saint-Jouan fut longtemps avant de reprendre ses sens. Il avait fait, sous l'eau, des efforts inouis pour se débarrasser de ce malheureux plomb. Après une grande demi-heure de soins empressés, il ouvrit enfin les yeux, et sa première parole fut une énergique malédiction sur lui-même et sur le trop inventif M. Smithson. Ensuite, il demanda sa pipe.

Après une douzaine de bouffées qui le remirent complètement, il s'aperçut de la présence d'Edouard.

— Que diable voulez-vous, vous ? dit-il brusquement.

— Je désirais vous voir complètement remis, mylord, répondit Edouard dont une émotion indéfinissable faisait trembler la voix.

— Et pourquoi diable désirez-vous voir ça, s'il vous plaît ?

— J'ai été assez heureux pour vous sauver d'un danger...

— Ah ! c'est vous ?... Merci ! Je n'aurais jamais cru que cinquante livres... mais ça ne vous regarde pas. C'est stupide.

Puis, remarquant l'extérieur misérable de son sauveur, il ajouta :

— Maintenant, je vais dormir, mon cher, mais revenez demain... ou plus tard ; je ferai quelque chose pour vous, si vous apportez un certificat de gêne.

Cela dit, il se retourna entre ses draps et ronfla.

— Le nom de votre maître ? dit alors Edouard en s'adressant à un valet avec hauteur.

— M. le marquis de Saint-Jouan.

— Quoi ! le nom aussi !... le titre aussi ! murmura Edouard en se dirigeant vers la porte.

Les valets le crurent fou.

VI

Ce soir-là, Edouard regagna sa retraite, agité d'une véritable fièvre. Il y avait en lui joie et remords. On eût dit, à voir les diverses impressions qui se réflétaient sur son visage que, ravi d'avoir atteint un but longtemps désiré, il s'effrayait maintenant et n'osait y porter la main. La vue d'Yvonne et de Marie, ces deux femmes qui lui avaient dévoué leurs existences, semblait exciter en lui une sensation pénible. Il passa une nuit pleine de rêves joyeux et terribles. Une fois, il se vit triomphalement au château de ses pères ; mais une autre fois, il se réveilla en sursaut, haletant et couvert de sueur. Une voix lugubre avait murmuré à son oreille le nom de parricide...

Le lendemain, M. Schupp fut fidèle au rendez-vous. Les événements de la veille l'avaient complètement chassé du souvenir d'Edouard. A son aspect, la promesse qu'il avait faite et l'impossibilité où il était de la tenir lui revinrent à la fois.

— Monsieur, dit-il, j'ai fait de mon mieux, mais je n'ai pas réussi.

M. Schupp aujourd'hui était plié en deux comme un chevron. Il se tourna vers son coadjuteur John qui s'était assis sur la table sans cérémonie.

— Pas réussi ! dit-il. C'est cela, hè ?

— Oui, votre honneur.

— Pas d'argent !

— Jamais d'argent !

— Je l'avais dit ! L'avais-je dit, John ?

— Vous l'aviez dit, landlord.

— Ecoutez, reprit Edouard, je suis positivement sûr d'en avoir sous peu.

— Sous peu ? répéta le bonhomme. John ! voilà comment parlent les coquins !

— Dans huit jours, avant peut-être...

— Et vous avez cru que je me paierais de toutes ces balivernes ? Il me faut de l'argent, l'homme !

— Mais je n'en ai pas.

— Alors il faut déguerpir... Vos meubles seront vendus...

— Vous ne ferez pas cela, monsieur !

— John ! Il dit que je ne ferai pas cela.

— C'est qu'il ne vous connaît pas, votre honneur.

— Eh ! laissons là John, s'il vous plaît, monsieur ! Je vous dois neuf guinées, chassez-nous ; vous retirerez bien cinq livres de tout le mobilier !...

M. Schupp regarda John, qui haussa les épaules en signe de triste approbation.

— Au lieu de cela, continua Edouard, je vous propose de vous payer le tout dans huit jours, plus une prime honnête pour chaque jour de retard.

M. Schupp se prit à réfléchir. Yvonne et Marie ne comprenaient rien à l'assurance d'Edouard.

— Et quelle prime donnerez-vous ? dit M. Schupp.

Il songeait à demander cinq shellings pour toute la semaine, mais Edouard répondit :

— Un louis par jour.

— Un louis, grand Dieu ! répétèrent ensemble les deux femmes.

— Un louis, dit à son tour le propriétaire. Ce n'est pas lourd, eh ! John ? Si vous parliez d'une guinée...

— Une guinée, soit ! dit Edouard.

M. Schupp regretta amèrement de n'avoir pas demandé davantage. John portait toujours dans les vastes poches de sa houppelande du papier, des plumes et une écritoire. M. Schupp fit signer à Edouard un engagement en règle, et sortit en se reprochant l'excès de sa miséricorde.

Après son départ, les deux femmes pressèrent vainement Edouard, qui répondit d'une façon évasive : « Leur situation allait changer. Il allait retrouver l'aisance, sinon la fortune. Du reste, toute question serait superflue ; il n'était pas en son pouvoir de répondre. »

Cependant le marquis se rétablit. Sans avoir pour son sauveur une reconnaissance bien vive, il le reçut avec plaisir. C'était tout ce qu'il fallait à Edouard. La supériorité de sa nature sur celle de l'ex-calfât fit le reste ; il sut l'amuser et le distraire. M. Lancel (Edouard crut devoir prendre ce nom) fut bientôt attendu avec impatience. Au bout d'un mois, le marquis et lui étaient inséparables. Alors M. Lancel, qui avait repoussé jusqu'alors toute idée de récompense, voulut bien recevoir une somme considérable, à titre de prêt.

M. Schupp fut payé, Yvonne et Marie furent installées dans un appartement convenable ; mais Edouard, prétextant toujours une nécessité mystérieuse, leur déclara qu'il ne pouvait plus être leur commensal, du moins pendant un certain temps. Yvonne voulut user de son autorité de mère, Marie pleura, tout fut inutile. Edouard persista.

Comme on le pense bien, M. Lancel, présenté par le marquis, fut admis tout d'une voix au club des phoques. Au lieu de payer sa bienvenue, il gagna tout d'abord et d'emblée les gageures qu'on lui imposa pour épreuves. Ses prouesses furent si grandes que les amphibies se trouvèrent sérieusement partagés. On ne savait plus dans le club lequel du marquis ou de M. Lancel méritait la couronne de glayeuls du roi des phoques. Cette rivalité offusqua violemment M. de Saint-Jouan. Ce fut le premier levain de discorde entre les deux amis, mais M. Lancel avait dès longtemps acquitté sa dette et semblait maintenant se soucier fort peu du refroidissement de son ancien protecteur.

Bien plus, il commença lui-même les hostilités. Jusque-là, par une espèce d'accord tacite, ils n'avaient jamais parié l'un contre l'autre. M. Lancel proposa, en guise d'escarmouche, une gageure insignifiante ; le marquis riposta par un défi qui devait écraser d'un coup son rival. Le jeune homme fut vainqueur, et, depuis ce jour, une haine, jalouse d'un côté, calme et persistante de l'autre, haine qu'ils ne prirent même pas la peine de dissimuler, s'établit entre eux. Ce fut un combat à outrance. Les gageures se succédaient avec une rapidité effrayante, et, comme la chance restait obstinément du même côté, avant l'année révolue, M. Lancel se trouva millionnaire, tandis que le marquis voyait son immense fortune notablement ébréchée. C'est là une aventure assez commune et qui embellit neuf existences de sportmen sur dix ; mais ce revirement subit et com-

plet empruntait une sorte d'étrangeté au hasard qui avait réuni ces deux hommes, et M. Smithson, le phoque ingénieux qui se piquait de rencontrer de temps à autre des mots spirituels autant que profonds, répétait volontiers en forçant Pitt à saluer la compagnie, que :

— Si la Tamise nourrissait beaucoup de poissons comme celui qu'avait levé ce diable de Lancel, ce serait un fier métier que celui de pêcheur, à la ligne, hé ?

Edouard ne visitait ses deux compagnes qu'à de rares intervalles ; leur vue semblait lui devenir de plus en plus pénible. L'affection maternelle d'Yvonne, la tendresse profonde et dévouée de Marie lui étaient comme un reproche. Toutes deux gémissaient de ce changement inexplicable, mais le temps des représentations était passé. Elles pleuraient ensemble, les deux pauvres femmes, et ne lui montraient, à lui, que leur tendresse et leur douce résignation.

Quand le jeune homme rentrait seul dans le magnifique appartement où il recevait les phoques, il passait des heures entières plongé dans de douloureuses rêveries. Son regard se portait alors avec une avidité sauvage sur ses épées de combat disposées en sautoir, sur ses pistolets pendus à la muraille, mais bientôt il secouait la tête avec mépris ; puis il courait au club, et dépouillait sans pitié le faux marquis d'un lambeau de son ancienne opulence.

Pour ce dernier, il était devenu morose et vivait dans un état d'irritation constante qui se changeait en fureur à la moindre contradiction. Il avait abandonné les Centaures et tout le reste ; sa vie entière se passait au club ; mais la chance y était décidément contre lui. Un beau jour, il dut s'avouer qu'un mois encore de cette vie le réduirait à la mendicité.

Alors il prit un parti violent : deux cent mille francs lui restaient de toute cette immense fortune que le hasard et le crime lui avaient donnée ; il voulut les risquer d'un seul coup. Mais son adversaire était si favorisé par le sort ! les deux cent mille francs suivraient la même route que les millions. Après avoir bien fouillé son cerveau, il crut avoir trouvé le moyen de dompter la fortune, et résolut de provoquer Lancel à un véritable combat naval. Il se souvenait que, par une certaine nuit d'orage, auprès de Saint-Malo, une lutte du même genre s'était terminée à son avantage. Ce précédent et la réputation qu'il avait parmi les forts des chantiers, jadis, lorsqu'il était calfât

d'être invincible une fois dans l'eau, lui donnaient une grande confiance dans le résultat de cette épreuve désespérée.

Dès la première ouverture, le club applaudit avec enthousiasme à cette gageure sans exemple dans les annales des amphibies ; mais le plus ravi de tous, sans aucun doute, ce fut M. Lancel lui-même qui se trouvait provoqué. A la proposition du marquis, le poids qu'il avait sur le cœur disparut comme par magie : son visage, d'ordinaire si calme, prit une expression triomphante, lorsqu'il accepta le défi, et, quand il saisit la main de son adversaire, dont les doigts n'étaient ni trop mignons, ni trop délicats pourtant, ce dernier ne put retenir une exclamation de souffrance, tant il mit de vigueur à la serrer.

VII

Le combat étant résolu désormais, il ne s'agissait plus que de trouver un lieu convenable. La lutte était par elle-même trop extraordinaire pour ne pas faire naître l'idée de choisir un champ-clos moins commun que cette insipide Tamise dont chaque amphibie savait par cœur le cours, comme s'il l'eût creusé de ses propres mains. Dans l'assemblée générale qui se tint à cet effet, plusieurs avis furent ouverts. Un jeune lionceau d'eau, à l'imagination grandiose et vagabonde, proposa tout d'un coup le fleuve Saint-Laurent et la chute du Niagara. La motion fut chaudement appuyée, mais la majorité recula devant un voyage de cette importance.

Un autre parla des côtes de Norvège et du Maëlstroom, comme d'un pays à voir et d'un gouffre bien commode. L'avis aurait passé peut-être, si un frileux n'eût fait observer que ces latitudes étaient glaciales et fécondes en rhumes de cerveau ; ensuite, un membre eut bien le front d'insinuer que la plage de Brighton... mais sa voix fut couverte par des marques bruyantes et unanimes de réprobation ; positivement, l'idée était mesquine et vulgaire au dernier point.

Enfin, après bien des tâtonnements et une discussion aussi animée qu'instructive, où plus d'un phoque fit preuve de connaissances géographiques estimables, le club se décida en faveur des côtes de l'Ecosse, M. Smithson, originaire des Westernes, promit de fournir un lieu unique pour cela ; on le crut sur parole.

Le départ fut résolu séance tenante. Comme le club s'était divisé en deux grandes factions de parieurs, dix commissaires furent nommés, cinq parmi les Saint-Jouan, cinq parmi les Lancel. Quelques jours après, la caravane au nombre de trente individus, y compris les cuisiniers et Pitt, le chien de Smithson, monta en chaise et prit le chemin de l'Ecosse.

Arrivés à Lewis, les amphibies se transportèrent au rivage pour faire l'inspection des lieux. M. Smithson ne les avait pas trompés : tout était là réuni, chute et gouffre, Maëlstrom et Niagara. Entre deux pointes d'une hauteur égale et coupées à pic, la mer se précipitait avec fureur ; puis, foulée, battue, tourmentée, elle s'enfuyait blanche d'écume comme un lutteur vaincu qui recule pour prendre son élan et se précipiter encore. Au fond de l'anse, une rivière, dont le nom barbare nous échappe, débouchait à une hauteur considérable, et tombait avec fracas dans la mer.

Les phoques enchantés revinrent souper, ce qu'ils firent très bien comme d'habitude, en devisant de hauts faits aquatiques. Au dessert, ils réglèrent définitivement les conditions du combat fixé au lendemain. A un signal donné, les deux champions devaient se précipiter, se rencontrer dans le courant et se combattre par tous les moyens que leur imagination ou le hasard pourraient leur suggérer : le vaincu serait celui qui, le premier, regagnerait le rivage ou, passant les portes de l'anse, se laisserait dériver en pleine mer.

Le lendemain, le jour se leva radieux ; la chute, à l'approche des parieurs, présentait un magnifique spectacle ; de cette masse d'eau qui tombait impétueusement, s'élevait un brouillard dense et floconneux qui, traversé par les rayons du soleil levant, se teignait des couleurs du prisme et figurait, dans son arc immense, comme un diadème resplendissant au-dessus des horreurs de l'abîme. Il est permis de croire que nos deux champions firent assez peu d'attention à tout cela ; ils mesurèrent de l'œil la hauteur du saut qu'ils allaient faire, et ne parurent pas faiblir. Le marquis ne pouvait guère reculer,

toute sa fortune était engagée. Pour M. Lancel, il semblait poussé par une force mystérieuse et irrésistible ; il voyait la chute et le gouffre d'un œil avide plutôt que craintif, et son regard devenait menaçant à l'aspect de son adversaire.

Les cinq Lancel, avec leur champion en tête, firent le tour de l'anse, et se montrèrent bientôt sur l'autre bord, vis-à-vis des Saint-Jouan, rangés derrière le marquis. Le bruit de la chute et la distance empêchant de communiquer autrement que par signes, deux commissaires désignés d'avance levèrent en même temps leurs foulards, et les deux gladiateurs amphibies prirent ensemble leur élan et plongèrent. Quelques secondes après on les vit reparaître à une grande distance l'un de l'autre.

L'épreuve du saut bravement supportée des deux côtés, les champions se rapprochèrent ; et, après avoir monté le courant d'un commun accord pour conserver quelque marge durant le combat, les hostilités commencèrent.

Ce fut un duel magnifique et tel qu'il devait être entre les deux phoques les mieux dressés qu'ont eût vus de mémoire d'amphibie. Les têtes se succédaient avec une rapidité magique; les feintes, les passes, les plongeons allaient leur train sans relâche. La galerie trépignait d'aise ; Pitt et M. Smithson s'étaient déjà plusieurs fois embrassés avec transport ; l'avantage, du reste, était encore incertain. Tout à coup, au moment le plus brillant du combat, un coup de vent, balayant la chute, étendit le brouillard comme un vaste rideau sur toute la scène, et les spectateurs désappointés virent avec douleur qu'ils ne voyaient plus rien du tout.

Le coup de théâtre fut pour les combattants comme pour la galerie. Lorsque M. de Saint-Jouan vit ce rempart d'écume élevé entre eux et leurs témoins, il proposa de suspendre la lutte. Mais ce n'était pas le compte de Lancel, qui se prit à rire d'un air moqueur, et demanda froidement, comme s'il eût dit la chose du monde la plus simple :

— Est-ce que tu as peur, maintenant, mons Malescot ?

Nous n'essaierons pas de peindre la stupéfaction de ce dernier, qui resta sans mouvement, comme si la foudre l'avait frappé. Lancel continua :

— Ce brouillard te gêne ? Mais il faisait plus noir encore à la pointe de la Varde et pourtant tu ne t'inquiétais guère de l'obscurité... Te rappelles-tu, Malescot, le beau temps que nous avions cette nuit-là ?

L'ex-calfât avait à peine entrevu sa victime ; mais ce nom de Malescot, si bien fait pour raviver ses souvenirs, le frappa comme un trait de lumière, et, pensant tout haut :

— Je ne l'avais donc pas bien tué ! murmura-t-il.

— Peu s'en fallut, en conscience, monsieur de Saint-Jouan, reprit Lancel, raillant toujours. Vous n'y épargnâtes pas votre peine, il faut vous rendre justice... Mais n'admirez-vous pas comme moi le singulier rapport ?... L'eau, la solitude, le fracas, l'homme qui vous cherche pour vous combattre ; tout y est... sauf une légère différence pourtant. Au lieu de l'enfant brisé par la fatigue, il n'y a ici qu'un homme fort et déterminé... que tu n'assassineras pas cette fois, Malescot, je te le promets !

— Peut-être ! hurla celui-ci, en s'élançant pour surprendre son adversaire.

Mais l'autre l'évita, et se laissant poursuivre comme en se jouant, il continua :

— Je ne crois pas !... Ecoute-moi, Malescot, tu m'as volé mon nom, mon or, tu m'as tout volé ! Et pourtant, ce n'est pas la vengeance que je cherche ici. La vengeance de moi à toi ; fi donc ! A quoi bon, d'ailleurs ? Je t'ai regagné ma fortune, et mon nom m'attend là-bas en France... en France, où l'on ne sait pas qu'un ignoble calfât !...

— Mais arrête donc ! interrompit Malescot. Toi qui me dis que j'ai peur, attends-moi donc, à présent : je t'en défie !

— Patience ! écoute encore ! J'ai trouvé sur la terre un ange qui est la fille d'un voleur et d'un assassin ; j'ai fait ma femme de l'ange ; la loi fait de l'assassin mon père, et je m'appelle le marquis de Saint-Jouan ! Il faut que cet homme meure, n'est-ce pas ? Il faut qu'il meure de ma main, car les tribunaux me le tueraient à son de trompe. La justice fait-elle autre chose que de tirer le scandale à cent mille exemplaires ? Il faut que sa mort soit couverte d'un voile impénétrable comme ce brouillard qui nous entoure. Il faut à son cadavre la tombe sans fond qui va s'ouvrir pour toi... car ta fille est ma femme !

Un seul mot avait frappé le calfât : sa fille ! encore ce mot glissa-t-il sur son enveloppe épaisse. Sa fille ! c'est à peine si ce nom réveillait en lui un souvenir.

— Tu ne me comprends donc pas ? continua Lancel en ralentissant sa marche. Tu es le père de ma femme, et ma femme doit lever le front sans rougir. Je ne me venge pas, je me lave... Mais c'est trop de paroles, n'est-ce pas ? Agissons

maintenant... Te souviens-tu de certaine corde, Malescot ?... Une arme terrible et dont tu te servis assez bien cette nuit où je te vis pour la première fois ?

En parlant ainsi, Lancel dénouait une corde qui ceignait ses reins sous son gilet de tricot et la brandissant autour de sa tête.

A cette vue Malescot pâlit. Soit qu'il comprît alors seulement l'intention de son adversaire, soit que cette corde lui rendît trop vif le souvenir longtemps effacé de son crime, il sentit son cœur défaillir et tourna le dos à son tour en s'écriant que les armes n'étaient plus égales et qu'il annulait la gageure.

— Il s'agit bien entre nous de gageure ! reprit Lancel, dont la voix devenait moins railleuse et plus irritée. Dis, les armes étaient-elles égales, quand tu vins en aide aux vents et à la tempête pour achever un pauvre naufragé ? Voici la corde nouée comme alors... à ton tour, Malescot !

Et le véritable marquis de Saint-Jouan déchargea un coup terrible sur la tête du calfât, anéanti de frayeur.

— Grâce ! je vous rendrai tout !

Lancel fit tournoyer son arme et dit...

— Tu n'as plus rien !...

.. ..

nom de la liste des émigrés. Le marquis s'était marié à l'étranger et ramenait avec lui sa femme et sa belle-mère. Au club, sir John Black, phoque de peu d'importance, tomba par hasard sur ce paragraphe.

— Qui est donc ce Saint-Jouan ? dit-il en s'adressant à M. Smithson.

M. Smithson répondit :

— Avez-vous vu quelquefois un chien dressé comme Pitt, sir John ? Le voilà qui feuillette ce traité de natation, sur ma parole ! voyez ! (Pitt s'occupait, en effet, à dévorer la couverture du livre susdit.) Je ne le donnerais pas pour cent guinées ! Mais vous parliez de Saint-Jouan, je crois ? Pauvre cher marquis ! une bien malheureuse gageure ! Et ce Lancel qu'on ne voit plus depuis l'évènement !... Ici, Pitt ! Le drôle a complètement gâté ce volume ! Ce Lancel ne m'a jamais plu, sir John, et mon opinion est que le brouillard nous cacha d'étranges choses sur la côte de Lewis. Qu'en dites-vous ?

— Je ne dis pas non, monsieur Smithson. Mais savez-vous qui est ce Saint-Jouan ?

Sir John tendit le journal à son confrère. Celui-ci lut, réfléchit quelques minutes et dit :

— Ce Lancel était-il marié, que vous sachiez, sir John ?

— Attendez donc... je le croirais assez... oui ! M. Schupp, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'au temps où M. Lancel était pauvre... C'est toute une histoire, figurez-vous. Il se faisait alors appeler William, non, Edouard tout court. M. Schupp, dis-je, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'il habitait avec deux femmes, la mère et la fille...

— C'est cela ! interrompit M. Smithson, c'est parbleu cela ! Il lui aura volé son nom après l'avoir assassiné.

— Une gageure ! ajouta-t-il en se levant. Je parie que cet infâme Lancel se pavane à Paris sous le nom de notre malheureux ami !

Le défi ne fut point relevé.

— Pauvre Saint-Jouan ! reprit alors M. Smithson avec mélancolie, de son temps une gageure ne tombait jamais à terre.

— Le fait est qu'il était beau joueur.

— Et quelle diable de coupe, sir John !

— Oui... mais Lancel nageait mieux.

— Lancel nageait mieux ?

— C'est mon avis, monsieur Smithson.

— Ah ! eh bien ! cinq cents livres pour Saint-Jouan, alors !

Ces mots, prononcés d'une voix éclatante, produisirent sur chaque amphibie l'effet du clairon sur un coursier de bataille devenu cheval de charrue. Le club entier tressaillit, et, d'instinct, se rangea en deux parts comme au bon temps des Saint-Jouan et des Lancel ; puis, tous, faisant un retour vers le temps présent, se regardèrent en silence. Ce fut un moment d'inexprimable tristesse.

— Ils ne sont plus là ! sanglota le premier M. Smithson en retombant sur son siège.

— Ils ne sont plus là ! répétèrent les phoques en chœur.

Alors M. Smithson repoussa son fauteuil d'un geste convulsif. On put voir qu'une solennelle détermination avait germé dans son cerveau. En effet, saisissant son chien par la patte, il s'avança au milieu de l'assemblée, se posa et dit avec la gravité convenable :

— Ce furent deux grands phoques ! Paix soit au souvenir de leur coupe ! Et maintenant qu'ils ne sont plus parmi nous, le temps de gloire est passé. Messieurs, il m'est pénible de le dire ; mais nos assemblées deviennent insipides et... Soyez heureux, messieurs Pitt et moi nous donnons formellement notre démission. Saluez, Pitt.

A ces mots, M. Smithson quitta la chambre à pas lents.

Cette défection inattendue porta le coup mortel au club. Chaque membre, saisi de découragement, suivit l'exemple de M. Smithson ; la mémorable institution s'affaissa d'elle-même, et le nom de phoque rentra pour longtemps dans le domaine de l'histoire naturelle.

Le Bonhomme Jacques

On voyait souvent dans l'antichambre du cardinal de Fleury un vieillard à la physionomie chagrine et commune ; on l'avait vu de même dans l'antichambre des derniers ministres du feu roi, et dans celle du cardinal Dubois, factotum du régent. Il s'asseyait dans le coin le plus reculé de la pièce, semblant éviter l'approche des autres solliciteurs. Sous son bras était un gros manuscrit. Son costume, des plus simples et accusant de longs services, restait toujours le même. Les vétérans d'antichambre disaient que, depuis treize ans, cet homme sollicitait avec le même habit, le même mémoire et le même succès.

Jacques Cassard pouvait avoir alors cinquante-huit ans. Son nom, prononcé devant les officiers de mer, éveillait à peine un vague et incertain souvenir. Prononcé devant tout autre, il faisait naître un sourire de compassion. C'était, par le fait, un vieillard de pauvre mine, mal vêtu, logeant Dieu savait où, importunant Son Eminence avec une obstination malséante, et, qui pis est, fort inutile. La livrée ministérielle, qui le connaissait de longue main, l'avait baptisé de ce nom : le bonhomme Jacques.

Une seule fois les faveurs de la cour avaient atteint Jacques Cassard. En 1713, au retour d'une campagne glorieuse sur les côtes d'Afrique et dans le golfe du Mexique, Louis XIV l'avait nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis ; mais la paix d'Utrecht, survenue la même année, rendit ce grade inutile. Cassard, qui avait versé au trésor des sommes

immenses, n'avait gardé pour lui que la gloire ; il était pauvre, et, ne pouvant avoir de commandement, il dut commencer son rude métier de solliciteur.

Du reste, il faut le dire, si jamais homme fut impropre et inhabile à ce métier, c'était notre brave marin. Rude de langage, inflexible, chagrin, d'autant plus fier que ses contemporains lui déniaient la part de gloire qu'il avait si vaillamment conquise, Cassard arrivait chez le ministre avec un visage hostile et des prétentions arrêtées. Il ne demandait pas, comme tout le monde, ce qu'il plairait à Son Eminence de vouloir bien lui accorder dans sa munificence, — une sinécure, — une pension, — quoi que ce soit enfin. Il demandait une « chose due », ce qui, par tous ministères, soulève de singulières difficultés. Souvent on lui avait proposé des rentes en forme de dédommagement, car ses services étaient de ceux qui parlent trop haut pour qu'on les mette complètement en oubli ; mais alors Cassard retroussait fièrement sa moustache grisonnante et disait :

— Je demande justice, et ne veux point que, sous couleur de me dédommager ou récompenser, on me fasse ma part des dépouilles du peuple !

Nous avons encore beaucoup de gens aujourd'hui qui parlent des « dépouilles du peuple », mais dès qu'on leur en offre un lambeau, on est bien sûr de les faire taire.

Et le bonhomme Jacques présentait un mémoire dont l'écriture fine et la volumineuse ampleur eussent effrayé le plus intrépide des commis.

Le mémoire, malgré ses dimensions, était concluant. Voici, en substance, ce qu'il exposait :

En 1709, la France, à la suite du plus terrible hiver qu'on eût vu de mémoire d'homme, fut affligée d'une disette générale. De toutes les provinces, principalement de celles du Midi, des plaintes arrivaient jusqu'au trône. Louis XIV, pour éloigner autant que possible le fléau, fit demander au Grand Seigneur, par M. de Friol, son ambassadeur, la permission d'acheter des blés sous pavillon français dans les Echelles du Levant. Sa Hautesse accorda la permission.

Aussitôt la ville de Marseille fit partir vingt-six navires. La guerre était allumée par toute l'Europe, et la Méditerranée, couverte par les croiseurs des différentes nations ennemies, offrait une navigation des plus périlleuses. La ville de Mar-

seille, craignant pour le retour de ses navires, cherchait un marin de réputation qui pût leur faire escorte. Cassard était jeune alors, mais il était déjà connu par de brillants exploits maritimes. Les marchands marseillais le supplièrent d'aller au-devant de leur flotte, et de l'escorter jusqu'au port.

Cassard choisit deux vaisseaux du roi, l'*Eclatant* et le *Sérieux*.. Suivant l'usage, il les arma complètement à ses frais. Les échevins devaient, après la campagne, le rembourser de ses avances et lui allouer en outre une forte somme pour le prix du service rendu à la ville.

Cassard mit à la voile. Vingt-cinq autres navires marchands de Marseille se placèrent sous sa protection dans la rade, et ne voulurent plus le quitter. A cette époque, on lui eût volontiers dressé des autels dans la bonne ville. Tous ces riches et avides commerçants voyaient en lui, non pas l'homme qui allait apporter quelque soulagement à la province affamée, mais le champion des capitaux mis dehors pour l'armement de leur convoi.

Le corps de la ville, échevins en tête, vint saluer les deux vaisseaux au moment de l'appareillage. On joignait les mains, on priait dévotement pour obtenir le prompt retour du capitaine. En son honneur bonnets et chaperons étaient lancés vers le ciel.

Les deux vaisseaux firent route de conserve jusqu'au cap Nègre ; là ils se séparèrent. *Le Sérieux* continua sa route, escortant le second convoi jusqu'à Malte. *L'Eclatant* monté par Cassard, s'avança à la rencontre des bâtiments chargés de blé, les joignit et fit route avec eux.

Sur la côte d'Afrique, à la hauteur de Bizerte, la vigie signala au vent du vaisseau une escadre anglaise de quinze voiles. Un des Anglais portait pavillon carré au mât de misaine.

L'épouvante se mit aussitôt dans la flotte marseillaise, qui prit la fuite à toutes voiles. *L'Eclatant* était un vaisseau de 54, en bon état et fin voilier ; Cassard aurait pu prendre chasse : il fit son devoir. Pour favoriser la fuite des navires marchands, il mit en panne et attendit les Anglais. Ceux-ci, étonnés d'abord de cet excès d'audace, fondent bientôt sur lui. Trois vaisseaux l'environnent ; Cassard n'a d'autres perspectives que de s'ensevelir glorieusement sous les débris du sien.

Cependant il a répondu avec sa mousqueterie seulement aux

deux premiers Anglais qui manœuvrent pour le placer entre deux feux. Sa voilure est intacte encore. Au moment où les Anglais se croient sûrs de la victoire, Cassard passe entre eux, à portée de pistolet, et lâche des deux côtés sa bordée. L'effet fut immédiat et terrible ; les deux vaisseaux, criblés, démâtés, rejoignirent en désordre le reste de l'escadre, et Cassard se trouva vis-à-vis du troisième Anglais, portant pavillon carré et percé de 70 sabords.

Ses pièces sont rechargées ; les marins, animés par l'exemple de leur chef, dont le danger semble exalter l'intrépidité, font merveilles. L'Anglais, qui se prépare à jeter ses grappins d'abordage est abordé lui-même, et n'échappe à une prise certaine que grâce à un incendie qui se déclare subitement à son arrière.

L'Eclatant dut se dégager en toute hâte.

Après cet incroyable exploit accompli à la vue d'une escadre de quinze voiles, Cassard, pensant que désormais la flotte marchande était hors de danger, essaya de fuir à son tour. Toute l'escadre lui donna la chasse ; mais *l'Eclatant* était, nous l'avons dit, fin voilier. Au point du jour, deux vaisseaux anglais seulement restaient en vue. Cassard se prépara de nouveau au combat.

Cette seconde lutte eut lieu devant Porto-Farino, dont les habitants, rassemblés sur le rivage, applaudissaient avec enthousiasme aux manœuvres savantes et hardies du capitaine français.

Cassard, en effet, réussit à séparer les deux vaisseaux ennemis, et les désempara successivement après un combat qui ne dura pas plus d'une heure. Le plus faible prit la fuite, et rejoignit l'escadre, dont les voiles commençaient à se montrer à l'horizon. L'autre, gros vaisseau de 64 canons, demeura si maltraité qu'il coula sur place, tandis que Cassard entrait triomphalement à Porto-Farino.

L'Eclatant avait reçu dans les deux combats huit coups de canon dans sa ligne de flottaison. Mâts, voilure et cordage etaient criblés. Il avait perdu soixante hommes. *Le Sérieux* vint bientôt le rejoindre, ainsi que les navires marchands. Cassard, n'ayant pu encore réparer ses avaries et se trouvant hors d'état de tenir la mer, chargea *le Sérieux* d'escorter la flotte jusqu'à Marseille, ce qui eut lieu.

Cassard, lui, ne se pressait pas. Il avait conscience d'avoir

rempli son mandat. Après avoir fait quelque séjour à Porto-Farino, il reprit la route de France, enlevant çà et là, chemin faisant, tantôt un Anglais chargé d'huiles, tantôt une flottille de corsaires hollandais. Quand la mer était belle et que nulle voile ne blanchissait à l'horizon, le bon capitaine, souriant et se frottant les mains, se laissait aller à de joyeuses pensées. Il songeait à l'accueil qui l'attendait à Marseille. Quelle joie et quelle reconnaissance parmi tous ces honnêtes marchands ! *Le Sérieux* aurait sans doute raconté ses exploits à l'avance. Son retour allait être une véritable ovation.

Arrivé en vue de Marseille, il se hâta de faire toilette, pour ne pas déparer la fête qu'on allait très certainement lui offrir.

L'Eclatant jeta l'ancre, et il ne se fit dans le port ou dans la ville nul mouvement bien perceptible. Cassard, étonné, sauta dans son canot et se fit débarquer sur le môle. Nul gros et gras échevin, nul marchand, fût-ce le plus petit, n'était là pour le recevoir.

Le capitaine, pour le coup, se formalisa ; c'était là un manque d'égards au moins étrange : mais il n'était pas à bout de surprises.

A la maison de ville, tous ces aimables négociants, qui n'avaient pas assez de sourires pour l'encourager au départ, lui exhibèrent leurs disgracieux visages, enlaidis par la mauvaise humeur la moins équivoque.

Cassard était loin d'être patient. Exaspéré par ce méchant accueil, il retrouva sa voix d'abordage, et fit trembler sur son fauteuil M. le prévôt lui-même. Il exigea péremptoirement ses frais d'abord, qui, comprenant la paye des matelots, l'armement, les réparations, etc., etc., se montaient à plus de 2 millions ; ensuite l'indemnité promise.

Il n'est pas dans la nature d'un marchand de répondre oui ou non comme un homme, surtout quand ce marchand a pris naissance sous le beau ciel du midi.. Les échevins, épouvantés par la terrible voix du capitaine, essayèrent de parlementer.

L'un d'eux n'eut pas honte d'offrir 50.000 écus.

Cassard, indigné, sortit ; mais, avant de sortir il épuisa l'énergique vocabulaire de bord pour témoigner l'étendue de son indignation et la profondeur de son mépris.

S'il eût existé des bombes et des mortiers sur *L'Eclatant*, Marseille, eu égard au caractère indomptable de Cassard, courait grand risque d'être incendiée ce jour-là.

Au lieu de ce moyen extrême, le marin eut recours aux tribunaux ; mais le commerce marseillais était riche. L'argent dont Cassard lui-même avait enflé les poches de ces cupides trafiquants servit peut-être à caresser les juges du présidial, qui le déboutèrent de sa demande, et, en fin de compte, Cassard fut déclaré non recevable, sous le triomphant prétexte que, son *navire n'ayant pas escorté lui-même la flotte marchande jusqu'au port, les clauses du traité verbal se trouvaient inexécutées !*

Cassard appela du présidial au parlement, du parlement au trône ; il dépensa fortune et crédit à soutenir des procès ruineux : le tout en pure perte.

Voilà ce que contenait le mémoire du bonhomme Jacques.

II

Un matin du mois de mars 1728, Cassard était à son poste habituel dans un obscur recoin de l'antichambre du cardinal de Fleury. Le bonhomme semblait encore plus chagrin qu'à l'ordinaire. Sa tête chauve était veuve de la petite perruque qu'il avait sans doute oubliée à son chevet. En revanche, sur son habit, les injures du temps disparaissaient presque, recouvertes par une épaisse couche de poussière. Evidemment, le brave capitaine n'avait point fait toilette ce matin. Quelque grave et triste préoccupation lui en avait ôté le loisir.

Il n'y avait encore dans l'antichambre que lui et quelques laquais, époussetant les banquettes à sa barbe, et ne lui épargnant guère ces misérables moqueries de la classique valetaille dont les commis-voyageurs et autres bas officiers du commerce moderne ont, selon l'apparence, monopolisé l'héritage. Cassard ne les écoutait pas. De temps à autre, il secouait dolemment sa tête chenue, et jetait sur le seuil ministériel un regard chargé d'amertume et de découragement.

— Pauvres sœurs, murmura-t-il, je les ruine ! sans moi, elles vivraient heureuses... Pauvres sœurs !

Et il sortait de sa poche une lettre qu'il relisait lentement, s'arrêtant à chaque ligne pour pousser un soupir et lever les yeux au ciel.

Cassard avait deux sœurs qui étaient comme lui de Nantes, où elles possédaient chacune un petit revenu viager de 1.200 livres. Au temps de ses brillants débuts maritimes, Cassard s'était promis de les doter richement. Il les aimait tant, ces deux bonnes et saintes filles dont il avait protégé l'enfance, et qui avaient reçu, à son intention, le dernier baiser de sa mère mourante !

Et maintenant oisif, inutile, avant la vieillesse, il restait à leur charge depuis treize années !

Cette lettre, qu'il relisait avec angoisse, lui annonçait que l'aînée avait été obligée d'engager à un prêteur le titre de sa petite rente, pour fournir au dernier envoi de fonds qu'il avait reçu, lui, Cassard !

Jusque-là le vieux marin avait accepté sans remords les modiques secours qui lui venaient de Nantes ; il dépensait si peu ! Mais cette lettre était une accablante révélation. Il mesurait à présent, pour la première fois, la profondeur encore inconnue de sa détresse.

Il avait beau se dire que cette vie de solliciteur, supplice perpétuel pour son âme fière et inflexible, il la supportait avec courage et non pour lui, mais pour ses sœurs, qui, plus jeunes, moins usées par la douleur, pouvaient être heureuses encore sur terre, la réalité lui revenait toujours à l'esprit, cruelle, incontestable. Au lieu de servir ses sœurs, il leur enlévait la dernière ressource qu'elles eussent gardée pour les jours de la vieillesse.

— Oh ! j'économiserai, disait-il alors, j'économiserai sur mon pain. Je quitterai ma chambre sous les toits pour loger en commun avec les manœuvres, car le moment approche peut-être où justice me sera enfin rendue ; on ne peut toujours me refuser ces trois millions qui me sont dus. S'il le faut, je vendrai... hélas ! que vendrai-je ?

A mesure que ces pensées se pressaient dans son cerveau, le front du vieux marin devenait plus désolé ; un véritable désespoir envahissait son cœur. Puis surgissaient des idées folles et terribles. Il voulait enfoncer la porte du ministre, et, le pistolet sous la gorge, il voulait lui crier :

— J'ai prêté mon bien à l'Etat ; payez-moi !

Les heures s'étaient écoulées tandis qu'il rêvait ainsi. Les valets avaient disparu pour faire place aux huissiers du cabinet. Un essaim d'habitués d'antichambre qui s'augmentait sans cesse de quelque nouvel arrivant, se partageait en groupes, riant et devisant sur la nouvelle du jour.

Quelques-uns, qui avaient l'air d'être là chez eux, gardaient leur place près de la porte, afin d'entrer les premiers. Leur visage avait une teinte uniforme de mécontentement, de ce mécontentement futile et hargneux qui se dissipe comme par magie au premier sourire du maître. Ils frondaient et se plaignaient à faire pitié. C'étaient des boudeurs de cour.

— C'est chose convenue ! s'écria M. de Puylaurens, l'un d'eux, il n'y a plus de faveur que pour les gens de mer !

Tous haussèrent leurs épaules poudrées avec ensemble.

—Palsambleu ! messieurs, reprit un autre, je vais vous dire. moi, ce qui nous reste à faire. Portons du gros linge, parfumons-nous de goudron, noircissons nos mains, et surtout prenons des noms de commerce. Alors nous serons reçus au mieux à la cour !

Cet habitué avait voulu faire une saillie. Ses compagnons lui tinrent compte de ses efforts, et il s'éleva un timide éclat de rire. Eu égard au lieu, c'était un succès.

— Sans doute, appuya M. de Puylaurens. Appelons-nous Bart, Trouin... n'importe quoi...

Avant qu'il eût terminé sa phrase, un homme de haute taille et de fière mine fit à grand bruit son entrée. Il portait le costume de lieutenant général des armées navales, et la grande plaque de saint Louis brillait sur sa poitrine. Aussitôt il se fit un mouvement dans l'antichambre. Tous voulurent s'approcher et saluer ce nouvel arrivant.

— Que disais?-je ? murmura M. de Puylaurens. En voici un qui a été fait noble sous le dernier règne, et qui déjà mène fracas de prince !

Ceci n'empêcha point M. de Puylaurens et ses amis de faire au nouveau venu un salut fort respectueux. L'officier général leur rendit froidement leur politesse, et, d'autorité, se plaça entre eux et la porte. Dans cette position, il était à une dizaine de pas de Cassard.

Alors une nouvelle conversation s'engagea, bien différente de la première. M. de Puylaurens surtout exaltait la marine avec une poésie d'enthousiasme tout à fait recommandable.

Celui qui était l'objet de cette attention répondait avec une distraite courtoisie. Il semblait s'impatienter déjà de l'attente.

Tout à coup un cri étouffé s'éleva de l'un des angles de la salle. La fièvre du vieux Cassard atteignait à une sorte de transport.

— Justice ! disait le malheureux homme, qui croyait peut-être serrer la gorge du ministre : L'Etat me doit, payez-moi, vous qui avez l'argent de l'Etat.

Le nouveau venu tressaillit à cette voix, et se retourna vivement. Puis, prompt comme la pensée, il s'élança et serra le vieux marin dans ses bras.

— Que diable a donc M. Duguay avec ce pauvre hère ? disaient les solliciteurs stupéfaits.

— Tudieu, murmurait la livrée, le bonhomme Jacques a de belles connaissances !

Cassard s'était réveillé en sursaut. A la vue d'un seigneur tout couvert de soie, d'or et de dentelles, il avait cru d'abord à une mystification.

Ensuite, il regarda mieux, et deux larmes coulèrent sur sa joue.

— Merci, René, merci ! dit-il à voix basse et avec une profonde émotion.

Certes, nous ne prétendons point établir de comparaison entre le capitaine Cassard, humble existence prédestinée à l'infortune, et le radieux Duguay-Trouin, le héros complet, l'homme qui fournit sans faux pas la plus belle carrière que puisse rêver la folle imagination d'un élève de marine partant pour sa première campagne.

Et cependant Cassard était un héros, lui aussi. Et une amertume irritée nous vient au cœur en pensant que de misérables passions de comptoir purent, un jour, et pourraient encore, dans tel cas donné, changer ainsi la gloire en deuil.

Car, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les blessures qui viennent d'en bas sont mortelles. Les reptiles sont le plus souvent petits et vivent dans la fange. Les miasmes délétères qui tuent l'habitant des marais Pontins naissent de la mare fétide qui dort inaperçue à ses pieds.

Duguay-Trouin s'était assis à côté de Cassard. Ils causèrent longtemps. Bien des fois la porte du ministre s'ouvrit et se referma sans que le lieutenant général y prit garde, lui si impatient tout à l'heure.

Cassard racontait son histoire. A mesure que Duguay-Trouin écoutait le récit de son vieux frère d'armes, la pitié, la colère, l'indignation se peignaient sur sa noble physionomie.

— Détestables drôles ! disait-il entre ses dents ; partout les mêmes ! Ils m'en auraient fait autant à Saint-Malo s'ils avaient pu !

Cassard se taisait depuis quelques minutes. Le Malouin rêvait aux moyens de lui faire rendre justice. Pour les courtisans, ils répétaient, dans leur inépuisable étonnement :

— Mais que diable peut donc avoir M. Duguay avec ce pauvre homme ?

Duguay-Trouin les entendit à la fin. Il fit lever Cassard de force, et l'entraîna jusqu'au milieu de la salle, où il le tint embrassé. Puis, parcourant du regard le cercle des courtisans, il demanda :

— Quelqu'un de vous connait-il ce pauvre homme, messieurs ?

Personne ne répondit. Les huissiers seuls et les valets auraient pu dire qu'il avait nom de bonhomme Jacques.

— Vous ne le connaissez pas ! reprit amèrement Duguay-Trouin, les Anglais n'en peuvent dirent autant, — ni les Hollandais, ni les Portugais ! On sait son nom chez les ennemis de la France ! Messieurs, ce pauvre homme est Jacques Cassard.

Et comme ce nom laissait froids tous les visiteurs, Duguay-Trouin ajouta avec gravité :

— Jacques Cassard, le plus grand officier de mer qui soit en France à cette heure... Vous me faites, à moi, l'honneur de me connaître, messieurs : eh bien ! pour un seul de ses exploits, je donnerais toutes les actions de ma vie maritime !

— Oh ! non, non ! c'est trop, René, c'est trop ! balbutiait le vieux marin, étouffé par ses sanglots.

Et il se pressait contre son noble panégyriste, car il était honteux de cette gloire qui venait tout à coup illuminer sa misère.

Nous ne savons rien de plus beau que cette exagération d'un grand homme exaltant à ses dépens la renommée d'un frère d'armes malheureux. A cause de ce trait et de plusieurs autres, qui entremêlent les prodiges de sa vie militaire, René Duguay-Trouin nous apparaît comme le type chevaleresque et pur par excellence de la grandeur maritime de son siècle. Il y avait du capitan et du flibustier dans le comte de Forbin ; Tourville

était un héros sans angles, comme le prolixe Enée ; Bart, un héros par trop anguleux. Chacun des devanciers du grand Breton où chacun de ses rivaux eut quelque ombre à l'éclat de sa renommée. Duguay-Trouin seul marcha d'un pas toujours ferme, d'un bout à l'autre de sa longue carrière, prudent, intrépide, pieux, habile, plein d'honneur et de générosité.

Cependant Cassard, brisé par cette émotion inattendue, était là, pâle, chancelant, prêt à se trouver mal. M. Duguay appela un des huissiers et le pria de conduire le capitaine à son hôtel.

— Monsieur le lieutenant-général m'excusera, dit le valet, mais où est situé l'hôtel Duguay-Trouin ?

Un sourire de petite vengeance satisfaite parut sur toutes les lèvres à la fois.

Le Malouin dit avec simplicité :

— Je connais quatre navires auxquels on a bien voulu donner ce nom. En attendant qu'il prenne fantaisie à un aubergiste de s'en faire une enseigne, je loge au troisième étage, auberge de Bretagne, rue Croix-des-Petits-Champs... Allez.

En répondant au valet, il avait feint de prendre le change sur le sens de son insolente question. Quand ce dernier fut parti avec Cassard, Duguay-Trouin ajouta, en se tournant vers les gentilshommes :

— Messieurs, mes aïeux n'avaient point d'hôtel ; moi, je n'en aurais que faire. Ma demeure est un vaisseau du roi, et je viens seulement à la cour quand il plaît à Sa Majesté de m'y appeler.

Les habitués ne souriaient plus : le parallèle était trop piquant. Ils assiégeaient, eux, sans relâche l'antichambre du ministre, tandis que le souvenir royal allait chercher le vaillant marin jusque sur son bord.

Duguay se tut. Il alla s'asseoir à la place ordinaire de Cassard et attendit son tour. Il était venu au palais pour remercier Son Eminence des récentes faveurs de la cour ; mais plus il attendait, plus le souvenir du récit de Cassard se rendait maître de son esprit. Quand il fut introduit enfin, il avait complètement oublié le motif premier de sa visite.

Le ministre était seul. En entrant, Duguay salua d'un air préoccupé, et, jetant son chapeau sur un meuble, il avança un fauteuil tout près de celui de Son Eminence.

M. de Fleury le regardait faire avec étonnement : on lui parlait, d'habitude, debout. Cependant, comme l'étiquette fer-

mait les yeux sur bien des choses à l'égard des marins, Son Eminence daigna conserver à sa bouche cette ride souriante et débonnaire qui cadrait bien avec sa réputation de douceur.

— Nous espérons, dit-elle, que M. Duguay a lieu d'être content de nous.

— Je suis outré, Monseigneur ! s'écria celui-ci, dont la colère, à grand'peine contenue durant son attente, s'échappait maintenant avec d'autant plus de violence.

Le cardinal recula instinctivement son fauteuil.

— Exposer sa vie nuit et jour, continua le Malouin en s'échauffant, dépenser forces et biens, avoir affaire aux éléments encore quand l'ennemi n'est plus là, et gagner chacune de nos heures à la sueur de notre front, voilà notre existence, Monseigneur !

— Mais... voulut dire le ministre.

Duguay-Trouin l'interrompit et continua :

— Et cela, selon mon opinion, mérite justice, sinon récompense.

— Avez-vous donc à vous plaindre, monsieur Duguay ?

— Non pour moi, Monseigneur, et je rends grâce à Sa Majesté, ainsi qu'à Votre Eminence, mais j'ai rencontré ici, dans votre antichambre, parmi des valets qui le raillaient, Dieu me pardonne, et des jeunes courtisans qui ne savaient pas son nom, je pense, puisqu'ils employaient, pour le désigner, un sobriquet de mépris..., j'ai rencontré un homme qui vaut plus à lui seul que tout le contenu de votre antichambre, valets et godelureaux, Monseigneur, un homme qui a porté bien haut l'honneur du pavillon français dans la Méditerranée, sur les côtes d'Afrique, aux Antilles et ailleurs, dans le monde entier, un homme...

— Qui donc ? demanda le cardinal étonné.

Duguay ne tint compte de l'interruption.

— Un homme, continua-t-il, qui a rendu de si grands services que le feu roi disait ne pouvoir assez les payer ; un homme, enfin, qui ne veut ni pensions ni récompenses, qui demande justice et qu'on repousse depuis des années...

— Cassard ? devina le cardinal à ce dernier trait.

— Cassard, en effet, Monseigneur.

— Nous aviserons, monsieur Duguay, nous ferons en sorte...

— Monseigneur, interrompit celui-ci à son tour, pendant qu'un ministre avise, un homme souffre et meurt.

Le cardinal se redressa offensé.

— Si Cassard eût avisé au lieu d'agir, reprit imperturbablement Duguay-Trouin, que fût devenu maintes fois l'honneur de la France ?... Votre Eminence n'a peut-être pas présent à la mémoire le souvenir de ses glorieuses expéditions ?...

— Si fait, monsieur, dit le cardinal.

— Alors, Votre Eminence me suivra plus aisément dans un calcul que j'ai à cœur de lui soumettre... Au Cap-Vert, Cassard enleva aux Portugais un peu plus de trois millions. Après avoir détruit ou incendié les possessions portugaises, il fit voile vers les Antilles. Arrivé devant Montserrat...

— Je sais, monsieur, je sais, dit encore le cardinal.

— A Dieu ne plaise que je pense le contraire ! repartit Duguay, qui reprenait son sang-froid à mesure que M. de Fleury semblait perdre patience. Un grand ministre comme Votre Eminence doit, de nécessité, connaître les exploits de tous les commandants de terre et de mer... Ce fut là un beau fait d'armes, Monseigneur, et qui profita grandement au trésor. Mais c'est surtout à Antigoa...

Le cardinal fit un geste d'impatience.

— Arrivons tout de suite au combat de Surinam, reprit le Malouin. Cassard n'avait là qu'une faible escadre en très mauvais état, comme le sait parfaitement Votre Eminence : trois vaisseaux, cinq frégates et deux caïques. Avec cela, il accomplit des prodiges dont une armée navale entière aurait été glorieuse...

— Eh ! Monsieur, s'écria le cardinal avec un commencement de colère, nous avons de l'âge et nous connaissons l'histoire de notre temps !

M. Duguay s'inclina et dit :

— Puisqu'un tel sujet déplaît à Votre Eminence, il faut se hâter de conclure. Trois millions au Cap-Vert, trois millions et plus aux Antilles ; quatre millions six cent mille livres, versés par Cassard au trésor en une seule année.. Pour tout cela et pour avoir payé de son brave sang le pain qu'il tendit un jour à une moitié de la France affamée, Cassard, dépouillé par ceux dont il a fait la fortune, ruiné, bafoué, mourant de faim à son tour, demande justice au roi, Monseigneur, contre les brigands du commerce de Marseille !

Le cardinal avait repris son calme. Il était bon et juste. La loyale parole du marin avait fait impression sur lui.

— Monsieur le lieutenant général, dit-il d'un ton radouci, le capitaine Cassard a rendu à Sa Majesté des services que je suis fort éloigné de contester, et je crois pouvoir affirmer que s'il eût demandé sa légitime récompense, le roi la lui aurait, depuis longtemps, accordée, mais vous l'avez dit, il exige justice, et dans tout procès, il y a deux parties. Le roi n'est pas juge, non plus le ministre du roi. La communauté des marchands de Marseille sert aussi l'Etat à sa manière, c'est un corps puissant et respectable. Je dois dire que les faits de la cause m'ont été rapportés de telle sorte qu'il me paraît y avoir matière à contestation.

— Si Votre Eminence a confiance en mon honneur, s'écria Duguay impétueusement, je suis prêt à faire serment...

Le cardinal l'arrêta d'un geste où il y avait de la hauteur, mais aussi une profonde et affectueuse admiration.

— Qui donc, dit-il, n'aurait confiance en l'honneur de Duguay-Trouin ?... Monsieur le lieutenant général, je vous ai parlé selon le devoir de ma charge. J'ajoute que l'ami, l'ancien frère d'armes de notre plus illustre homme de mer, aura en moi un protecteur. Je me ferai représenter l'affaire, et autant que l'impartialité le permettra, je l'examinerai d'un esprit favorable. N'aviez-vous rien à demander au roi pour vous ?

— Monseigneur, répondit le Malouin, je crois bien que j'étais venu pour quelque chose, mais je vous prie de m'excuser : ce que je voulais, je l'ai oublié

Il salua et se retira. Sur le seuil, il dit :

— J'emporte la promesse de Votre Eminence au sujet de Jacques Cassard : je vous la rappellerai, Monseigneur, en temps et lieu.

III

Le cardinal de Fleury se souvint de ce qu'il avait promis, et l'affaire des trois millions fut de nouveau évoquée au conseil. Cassard avait pour lui le ministre, qui était affaibli par l'âge et chargé de soucis ; il avait contre lui les bureaux,

la chicane, les jeunes gens et le crédit du commerce marseillais.

Elle existait déjà, comme elle existe, comme elle existera toujours, la sourde, la terrible puissance des bureaux.

J'ai raconté une fois la misère de Joseph Dupleix, ruiné et encore insulté par les commis après avoir été maître de l'empire des Indes. Cassard précéda Dupleix dans ce chemin et eut un sort pareil. Exaspéré par la longue et atroce torture des solliciteurs qui devait user à la fin de ce siècle jusqu'au coriace et indomptable esprit de Beaumarchais lui-même, Cassard perdit patience un jour et laissa échapper une parole imprudente contre le roi, qui ne le sut même pas. Les commis le mirent en prison, au grand contentement des marchands de Marseille à qui les bureaux coûtaient cher.

Il y avait au château de Ham, en 1740, un prisonnier si faible, si vieux, si misérable enfin qu'il inspirait de la compassion même à ses geôliers. C'était Cassard. Son nom de bonhomme Jacques l'avait suivi de bastilles en forteresses jusqu'à Ham. A cause de sa faiblesse on le laissait se promener *librement* dans un préau de dix pieds carrés. Là il traçait sur le sable le nom de ses deux sœurs, des cartes du littoral d'Afrique ou d'Europe, et quelquefois aussi ces deux mots : *trois millions.*

La forteresse n'était pas alors une prison exclusivement politique. Il y avait, outre les criminels d'Etat, des condamnés de toute sorte. Le bonhomme Jacques passait parmi eux pour un fou, et leur inspirait une méprisante pitié. Ils aimaient à l'entendre raconter ses campagnes, qu'ils regardaient comme imaginaires, et sa prétendue liaison avec M. Duguay, le grand homme de mer, les divertissait fort. On lui promettait de lui faire rendre ses trois millions, comme on eut fait à un enfant ; on se moquait de lui, mais bonnement : ses compagnons de captivité lui laissaient toute l'eau de sa cruche et ne lui volaient que la moitié de son pain.

Une fois dans le cours de sa vie si occupée, Duguay-Trouin s'était souvenu de Cassard. Il avait écrit au ministre pour lui demander compte de sa promesse. Le vieux cardinal (il avait alors 84 ans) s'informa aussitôt, fut trompé, selon la coutume, par ceux à qui il s'adressa, et répondit à M. Duguay une lettre bien flatteuse qui affirmait le dire des bureaux, à savoir qu'on avait *avisé* au sort de M. Cassard. Dans son dernier voyage à

Paris, l'illustre Malouin eût sans doute exigé de plus amples éclaircissements, mais la mort l'enleva au mois de septembre 1736.

Pour Cassard, il mourut prisonnier en 1740, à l'âge de soixante-dix ans.

Sur sa tombe, un loustic de pistole, croyant faire une bonne plaisanterie, écrivit pour épitaphe les titres que le vieillard se donnait :

CI-GÎT

le bonhomme Jacques, capitaine de vaisseau,

à qui la ville de Marseille doit trois millions tournois.

C'était la vérité même de l'histoire.

Ajoutons, pour être juste, que longtemps après sa mort, les commis et les marchands pardonnèrent à Jacques Cassard, puisque, avec l'agrément des bureaux, plusieurs de nos bâtiments de guerre ont porté son nom. Nous avons encore, à l'heure qu'il est, l'aviso le *Cassard*, qui sera appelé peut-être à soutenir l'honneur de notre pavillon, à côté du vaisseau le *Duguay-Trouin.*

Madame Desgibecières

Il faisait de la pluie et l'excursion projetée tombait à l'eau dans toute la tristesse du terme. Le château était plein de gens qui regardaient les nuages par toutes les fenêtres. La chère comtesse avait promis de nous lire à l'occasion un chapitre de ses *Souvenirs*. C'était le cas ou jamais.

Elle se fit prier un peu, et je me souviens qu'elle nous dit avant de céder à nos instances :

— Quand je parle de ce temps où j'ai eu l'honneur de travailler pour gagner la vie de maman et de mes deux jeunes sœurs, il me semble toujours que je me vante.

Elle ouvrit son cahier et ajouta pour tout préambule :

— Ceci se passait un an avant mon mariage. Nous venions de réfugier notre ruine à Paris. J'avais une chambre assez vaste et bien séparée de celle de maman pour pouvoir donner des leçons. Les leçons ne venaient pas, et pauvre maman se cachait du faubourg Saint-Germain, loin de réclamer son aide. J'avais vingt ans.

I

COMMENT JE FIS LA CONNAISSANCE DE MADEMOISELLE ESTELLE, FEMME-FORTE

...Je reçus une lettre d'un brave monsieur, chef de bureau d'un ministère, et à qui papa, au temps où il était député, avait rendu quelque service. M. Pantois offrait ses respects à maman et me prévenait qu'il avait parlé de moi à son honorable cousine, la fameuse Mme Desgibecières, dont il avait l'obligeance de m'envoyer le prospectus et la biographie. J'avais déjà vu le monde un peu et le malheur mûrit vite, mais c'est égal, je mis la lettre en triomphe sur les genoux de pauvre maman.

Je ne dormis pas de la nuit.

Il n'est personne en France ni même en Europe qui ne connaisse Mme Desgibecières ; je demande à dire un mot de cette personne vraiment illustre à qui nous devons *l'Education Moderne des Familles*, une des jolies fleurs de ce parterre charlatan qui est notre siècle. Rien de plus fort (le prospectus le disait) n'a été fait depuis le commencement des âges. Les jeunes personnes élevées d'après l'*Education Moderne des Familles* savent tout, du crochet au sanscrit, de la friture à la danse de corde, depuis le saut périlleux sur place jusqu'à la langue vulgaire des Mantchoux. Et encore le reste.

Un mot de la biographie, extraite du *Plutarque du jour* par une société d'hommes de lettres, savants et militaires. Mme Muscadet Desgibecières, née Catulat, était veuve, tout uniment, d'un compagnon de l'infortuné navigateur Lapérouse. Si cet intrépide marin n'eût pas conçu l'idée hardie de chercher un passage à travers les glaces du pôle, jamais, au grand jamais, la fille aînée de Catulat n'eût songé à se faire institutrice.

Catulat avait élevé sa fille pour en faire une princesse. Dans ce but, il l'avait appelée Aurélie. Le premier malheur d'Aurélie fut d'avoir un cœur libre et généreux. Négligeant la volonté de Catulat, son père, au lieu d'un prince, elle épousa un jeune marin sans fortune. C'était Muscadet Desgibecières !

Catulat, implacable, déshérita le jeune couple. Il mourut malheureux et remarié. Mme Muscadet Desgibecières-Catulat, sa fille, oublia ses torts et porta des couronnes de fleurs artificielles sur sa tombe. Le *Plutarque du jour* ajoutait :

« Ce trait peint une âme. »

Le lendemain vers dix heures, comme j'achevais de me préparer à tout événement, j'entendis sur le carré une voix qui demandait : Mademoiselle Suzanne. C'était mon nom de combat. Une voisine indiqua sans doute ma porte, car, tout de suite après, on frappa. A la manière dont on frappait, je crus reconnaître la femme célèbre à qui désormais j'allais appartenir. Mon imagination va vite : tout en courant ouvrir, je me faisais le portrait de madame Desgibecières. Pour qu'elle pût être la veuve d'un compagnon de Lapérouse, il fallait d'abord que son âge fût des plus respectables. Je n'avais pas les dates présentes, mais je savais que la perte de l'illustre marin coïncidait avec les premières émotions révolutionnaires. Selon ce calcul, madame Desgibecières, née Catulat, devait être veuve depuis cinquante-quatre ans accomplis.

Mais que peut un demi-siècle contre une femme de Plutarque ?

J'ouvris. Une belle personne carrée de cinq pieds six pouces me fit une modeste révérence et me demanda :

— Est-ce à mademoiselle Suzanne que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame.

— Je suis une demoiselle aussi, fit-elle avec un sourire à l'enfant.

Nous entrâmes, et je lui proposai de se reposer. Ce ne pouvait être la veuve du compagnon de Lapérouse, cette demoiselle ! D'abord son âge s'y opposait. Tout en haut de cette stature de carabinier, il y avait une bonne face de trente à trente-cinq ans, timide, riante, naïve, simplette. On ne peut se faire une idée du drôle d'effet que produit la candeur à deux mètres du sol, sur les épaules d'Hercule.

Cette demoiselle ne voulut point s'asseoir. Son petit œil

bleu, craintif et innocent, fit le tour de la chambre.

— Madame m'a dit de bien regarder ! murmura-t-elle.

— Madame Desgibecières ? demandai-je.

— Oh ! non, me répondit-elle ; c'est-à-dire... enfin, vous verrez,.. venons-nous en !

J'avoue que cette façon de parler me parut manquer un peu de correction, mais je me serais fait scrupule de condamner une locution sortant de chez madame Desgibecières.

— Je m'appelle Estelle, reprit la grande fille ; vous savez, *Estelle et Némorin*... la petite bergère. J'ai lu ça à cause que je m'appelais comme elle... Venons vite, car on est lestement mis à l'amende chez nous !

— Je suis prête, mademoiselle Estelle, répondis-je.

— Ah ! fit-elle en repassant le seuil, vous n'aurez pas de peine à être aussi bien logée qu'ici, toujours ! Madame m'avait dit de regarder... et de lui dire ce que ça avait l'air.

Je crus avoir mal entendu et je répétai. Elle sourit avec une désespérante innocence.

— Vous savez, me répondit-elle, madame aime à savoir.

Nous montions en voiture. Mademoiselle Estelle dit au cocher :

— A la pension ! et un peu bon train ! ou c'est vous qui paierez l'amende.

— Dites donc, reprit-elle comme nous commencions à rouler, vous n'avez pas l'air bête. Pourquoi que vous vous mettez chez nous ?

— Est-ce qu'on n'y est pas bien ? demandai-je.

— Dame... moi, je suis là pour ma taille. On ne me tracasse pas trop. Je tiens les enfants sur les cordes à gymnastique.... et quand les parents viennent, on me montre en disant : voilà l'effet de la chose !

Elle tira un macaron de sa poche et le grignota avec une gourmandise de six ans.

— Mais j'ai poussé comme ça sans la gymnastique, poursuivit-elle, en riant malicieusement. Ah ! mais oui ! Et sans l'Education Moderne des familles !

— Et les autres, fis-je, on les tracasse ?

— Les sous-maîtresses ? ne m'en parlez pas ! J'ai toujours envie de les battre de se laisser martyriser comme çà !

— Madame Desgibecières est donc méchante ?

— Madame Desgibecières ? Ah ! la pauvre bonne femme !

je ne sais pas ce qu'elle est. Mais vous verrez, pour être une crâne pension, il n'y a pas à dire ! ça y est : Soixante-sept grandes pensionnaires ! Et les demi ! Et les externes ! Madame sait s'y prendre... ah ! pour ça, oui !

— Madame Desgibecières ?

Mademoiselle Estelle me regarda d'un air compatissant.

— Vous êtes un peu innocente, vous, me dit-elle ; mais pour faire une sous-maîtresse, il n'y a pas besoin d'esprit, heureusement ! Ce n'est pas comme pour la gymnastique... Tenez! voyez-moi ça !

La voiture s'arrêtait devant un vaste hôtel du quartier de Clichy. Au-dessus de la porte cochère, il y avait une colossale enseigne portant ces mots, qui commençaient un peu à m'éblouir :

ÉDUCATION MODERNE DES FAMILLES

Au-dessous, dans un cartouche coquet se trouvait le nom de madame Desgibecières, née Catulat. Des deux côtés de la porte, des inscriptions peintes à fresque annonçaient le commerce de la maison. A droite, on lisait : *Abolition des petits chagrins de l'enfance. — L'instruction dégagée de tout ennui. — Système chromatique.*

Tous les dentistes ont cette prétention d'extraire les dents sans douleur.

Après ces mots, pleins de mystérieuses promesses : *Système chromatique*, il y avait une barre. Puis, toujours à droite de la porte cochère ; la muraille disait: *L'attrait succédant à la contrainte. — Plus de larmes ! — Véritable progrès de civilisation.* Une barre.

Puis encore : *Science infusionnelle. — Crèches des jeunes intelligences. — L'étude par l'amour. — Allaitement des cœurs.* Une barre.

Puis enfin : *Levier moral. applicable à tous les âges et à tous les esprits : Maternité mutuelle. — Gradations infinitésimales de l'effort. — Equilibre. — Conscience !*

Un superbe paraphe. A gauche du portail, en tête, il y avait : *Réhabilitation de la race humaine au point de vue physiologique. — Abolition de la maladie chez l'enfant. — Assurance contre les inconvénients de la crue.* Une barre. — *Récréation hygiénique. — Théorie des aliments. — Restauration maté-*

rielle. — Logique du mouvement. — Harmonie des fonctions. Une barre.

Gymnase émulateur. — Résurrection des contours. — Refonte complète des organisations en décadence. — Système palœstral. Une dernière barre.

Santé par le travail musculaire. — Calme du cœur par la santé. — Amélioration de la race. — Vigueur, bonheur, honneur. — Age d'or. Et le paraphe.

Deux bas-reliefs, *dus au ciseau* d'un fabricant de monuments funéraires, timbraient cette éblouissante série d'inscriptions Le premier symbolisait le système chromatique ou allaitement des cœurs. On y voyait une petite fille spartiate suçant un biberon-Darbo dont le corps était une grammaire des frères Bescherelle. Bonne grammaire ! science infusionnelle ! La petite fille spartiate avait l'air, du reste, de boire avec plaisir.

Le second bas-relief représentait le système palœstral amenant l'âge d'or. Deux jeunes filles, toujours lacédémoniennes, jonglaient avec des boulets ramés de quarante-huit, tandis que d'autres enfants, tous compatriotes d'Agésilas, maniaient la massue, dansaient sur les mains ou portaient, à l'aide de leurs mâchoires, des pavés, réduits à ce rôle par l'utile invention du macadam.

— Hein ? me dit mademoiselle Estelle, pendant que nous descendions de voiture ; est-ce stylé ?

Je faisais involontairement cette réflexion :

— Si madame Desgibecières, née Catulat, au lieu d'épouser un compagnon de Lapérouse, avait rencontré sur son chemin l'illustre Paillasse, comme ces deux grands esprits se seraient entendus entre eux !

Je fais observer en passant que nous étions sous Louis-Philippe, à l'époque des grands mots bêtes et inintelligibles. Ces galimatias se nommaient eux-mêmes « de la Science » et il y avait des imbéciles pour les radoter sans rire.

Il y en a encore.

— Vous ne me dites pas comment vous trouvez tout ça ? insista ma demoiselle colosse.

— Très beau, répondis-je.

— Je crois bien ! C'est moi qui suis pour la résurrection des avantages physiques, jugez du reste !

— Et c'est madame Desgibecières ?.... commençai-je.

— Qui a fait tout ça ? interrompit mademoiselle Estelle

ah ! bien, ouiche ! D'abord MADAME n'est pas madame Desgibecières.

— Comment !

— Vous verrez. Ensuite, ce n'est pas *madame* qui... Mais, venons-nous en, rapport à l'amende !

Elle m'entraînait comme si j'eusse été une plume.

— Que fait donc *madame* ? demandai-je en courant derrière elle.

Car cette MADAME, qui n'était pas madame Desgibecières, prenait pour moi des aspects fantastiques.

— Rien, me répondit mademoiselle Estelle.

— C'est la maîtresse de tout ?

— Quant à ça, oui.

— Et l'on travaille pour elle ?

— Parbleu !

— Qui donc ?

— L'Ecureuil... Venons ! Venons !

— Qu'est-ce que c'est que l'Ecureuil ?

— C'en est un vieux qui a de l'esprit comme un singe. Venons ! Venons ! crainte de l'amende !

II

D'UNE FEMME ENCORE PLUS FORTE QUE MADEMOISELLE ESTELLE

Nous avions traversé une cour magnifique et très propre. J'avais entrevu sous la voûte un beau jardin où quelques jeunes filles, portant un singulier uniforme, mangeaient des tartines, couraient ou boxaient à l'anglaise avec beaucoup d'aplomb. Ce fut pour moi la première échappée du système palœstral ou âge d'or.

Je dois dire que toutes ces jeunes filles m'avaient l'air de se porter à merveille. En montant les escaliers, je sentis une odeur de rôti délectable.

— Ah ! me dit mademoiselle Estelle, on mange bien ici ! Avez-vous bon appétit ? Moi, je dévore. Et s'il n'y avait pas

les amendes... Tenez, voilà la porte de *madame !*

Nous étions dans un corridor d'aspect monumental. La porte qui était devant nous portait cette inscription :

— « *Mens sana in corpore sano.* — Force, élasticité, pensée. — Cabinet particulier de madame Desgibecières, née Catulat. »

— Ah ! ah ! m'écriai-je, voici donc enfin Mme Desgibecières !

Ma forte Estelle haussa les épaules selon sa coutume et m'interrompit, disant :

— Venons, venons !

Elle gratta à la porte. Une voix dit à l'intérieur : Entrez ! Ma forte Estelle me passa dans la chambre comme une lettre au guichet, et répéta derrière moi cette modeste et candide révérence qu'elle faisait si bien.

— Madame, dit-elle, voici mademoiselle Suzanne, cinquième étage, chambre sous les toits, mobilier d'un sou, mais propre...

— La paix ! interrompit *Madame.*

Ce n'était pas encore la veuve du compagnon de Lapérouse : L'âge n'y était pas. MADAME était plus jeune, et plus laide que ma forte Estelle. J'aurais peine à préciser le nombre de ses printemps. Certaines figures énergiquement réfractaires défient l'art de vérifier les dates. Néanmoins, je crois ne point me tromper en disant que *Madame* flottait entre vingt-huit et trente-deux ans.

Elle était assise devant un bureau d'homme, dans un fauteuil de cuir à dossier semi-circulaire, comme en ont les avoués, les écrivains publics et quelques poètes. Sa mise avait une élégance sévère, mais on ne la remarquait point. Il y a des femmes qui sont les mêmes sous la bure et le satin. Ce sont les très belles, ou les très laides. Elle écrivait quand nous entrâmes. J'eus une seconde pour l'examiner.

Autant qu'on pouvait en juger dans la position qu'elle occupait, *Madame* était plutôt petite que grande. Elle avait la taille assez fine ou du moins très sanglée dans son corsage montant de poult de soie noire à boutons. Ses épaules étaient larges et hautes, son cou court, son visage sanguin, sous une peau très épaisse qui lui donnait cette pâleur doublée de rouge, si remarquable chez certaines brunes.

Elle était très-brune. Elle avait le front bas, mais large, de beaux cheveux et de beaux yeux. Ses sourcils étaient deux touffes qu'on aurait pu friser au fer comme des accroche-cœur. Son nez aplati tombait dans une bouche très large dont la

lèvre inférieure formait un bourrelet gonflé. Tout cela dénonçait une vigueur et une volonté.

Quand elle eut fini d'écrire, au moment où elle coupa la parole à mademoiselle Estelle en lui disant : la paix ! son regard se leva sur moi, si viril et en même temps si aigu, que mes paupières battirent. Elle consulta sa montre.

— Quatre minutes de retard, dit-elle ; un franc d'amende !

— C'est le cocher, madame ! répliqua la grande fille d'un ton pleureur.

— Et un franc pour avoir répondu, ajouta *Madame*, total deux francs. C'est marqué. Allez à votre ouvrage.

C'était marqué. *Madame* avait devant elle un grand carnet, tout chargé de mentions analogues. Ce devait être un revenu à la fin de l'année.

— Approchez, mon enfant, me dit-elle.

Sa voix était douce et bien timbrée. Elle savait l'exploiter. Je puis dire tout de suite que *Madame* avait, quand elle le voulait, le ton d'une personne parfaitement distinguée. Mais ceci est un détail. *Madame* possédait de bien autres qualités. *Madame* était tout uniment une femme de génie.

Il faut cela dans le siècle où nous sommes pour fonder une maison d'enseignement qui s'élève un peu au-dessus du niveau. La concurrence est si effrayante ! Toute jeune fille qui n'a pas de goût pour la couture prend un diplôme à l'Hôtel-de-Ville, loue un rez-de-chaussée et imprime des circulaires où elle chante aux parents la vieille ariette de la syrène scholastique. Dans chaque rue de Paris, il y a trois ou quatre jeunes filles comme cela. Sur dix de ces jeunes filles, cinq meurent de faim. Les cinq autres maigrissent.

Il faut être une femme de génie pour conquérir soixante et quelques pensionnaires à deux mille cinq cents francs l'une, sans compter les « demi » et les externats. Il faut inventer quelque chose. MADAME avait tout inventé.

Elle avait inventé la vénérable madame Desgibecières, née Catulat, veuve d'un compagnon de Lapérouse, raison sociale de son établissement. Elle avait inventé le système chromatique, la science infusionnelle, la gradation infinitésimale de l'effort ; elle avait inventé l'abolition de la maladie chez l'enfant, la théorie des aliments, l'harmonie des fonctions, tout le système palœstral.

Elle avait inventé l'éducation moderne des familles !

Mais tout cela n'eût été rien sans l'Ecureuil. Elle avait inventé l'Ecureuil !

Qu'est-ce que c'était que l'Ecureuil ? L'Ecureuil était une brute et un lettré, un philosophe, un sauvage, un esclave, un génie enfermé dans une bouteille, un prospectus à jet continu, un vivant orgue de barbarie qui jouait des morceaux d'éducation, un vieillard, un enfant, un être affolé de liberté qui se claquemurait volontairement dans une cage ; l'Ecureuil était l'esprit de *Madame*, son souffle, sa force, sa plume, sa pensée ; sans l'Ecureuil l'Education moderne des familles n'aurait été qu'un simple haillon comme tous les autres charlatanismes, mais l'Ecureuil était inventé, il fonctionnait, il avait le feu sacré ; nous reviendrons à l'Ecureuil.

Cependant, j'obéis à l'ordre de *madame*. Ses yeux avaient fait avec une rapidité magique l'inventaire complet de ma personne.

— Mon cousin, M. Pantois reprit-elle, m'a parlé de vous. D'après ce qu'il m'a dit j'ai pensé que vous deviez porter très-bien la toilette... d'où connaissez-vous M. Pantois ?

Je lui expliquai la nature des rapports qui avaient existé entre mon père et le chef de bureau. Elle m'interrompit au moment où j'allais poursuivre.

— Ne vous formalisez pas, mon enfant, me dit-elle d'un ton qui vraiment sentait la grande dame ; ceci n'est pas un interrogatoire oiseux. Je ne vous en demanderais pas tant si je voulais faire de vous une surveillante d'études ou une sous-maîtresse à six cents francs, mais j'ai d'autres intentions à votre égard. J'ai besoin de quelqu'un pour me suppléer.

— Madame, répondis-je, je ne sais si je serais capable....

— Nous allons bien le voir, ma belle petite.

Je crus comprendre qu'on allait me faire subir un examen dans les règles, et je m'empressai d'ajouter :

— Il y a plusieurs années que j'ai cessé d'étudier... il me faudrait quelques jours pour revoir mes matières.

Elle sourit.

— Bien ! bien ! dit-elle ; ces pauvres chères enfants sont toutes les mêmes ! elles croient qu'il ne s'agit que de savoir... Ceci est la moindre des choses, ma belle petite. J'ai vingt-sept lits vides, à l'heure qu'il est, dans mes dortoirs. Ce n'est pas avec votre géographie, ou votre arithmétique que vous les remplirez, n'est-ce pas ? On en sait toujours assez. La question est

de ne pas avoir de non-valeurs. Savez-vous combien me coûtent ces vingt-sept lits vides avec la pension, les agréments, les trousseaux, les cadeaux et tout ce que je manque à recevoir? quarante mille francs par an, ma jolie Suzanne... Vous permettez ?

Je m'inclinai.

— Quarante mille francs... peut-être un peu plus. Je vous donnerais volontiers mille écus par an et ma propre table si je trouvais en vous ce qu'il faut pour me seconder.

Tous ceux qui connaissent les pensionnats de Paris trouveront l'offre splendide. *Madame* ne me l'avait point faite pour m'éblouir. C'était, dans son genre, une femme très-sérieuse. Elle reprit tout de suite :

— Vous comprenez que c'est là une position, et que je désire traiter en toute connaissance de cause.

— S'il s'agit des références, madame, dis-je en dégrafant mon portefeuille. Voici des lettres écrites par les amis de mon père...

— Il est mort, je sais cela, et je sais aussi la noble façon dont madame votre mère porte son infortune. Si j'avais besoin d'être renseignée sur votre capacité...

— Madame, lui dis-je, à cet égard seulement je prendrais la liberté de réclamer votre indulgence.

— Ah ! chère amie, s'écria-t-elle ; ce serait justement sur ce point-là que je refuserais tout accommodement. Mais je n'ai pas d'inquiétude. Je voudrais gager que nous allons nous entendre ! Vous me plaisez déjà. Asseyez-vous et causons.

Elle m'avança elle-même un siège et le rapprocha d'elle quand je fus dedans. Elle avait la vigueur d'un homme.

— Je sais que vous avez fréquenté le monde, reprit-elle après un silence ; le grand monde.

— Bien peu, madame, répondis-je.

— Assez pour avoir acquis le ton parfait que je vous vois. Il ne s'agit pas du tout pour moi de savoir si vous possédez les éléments qui courent les rues : ce qu'on enseigne aux enfants. Vous aurez très-peu de relations avec les enfants. Parlez-vous quelques langues étrangères ?

— Quatre, madame.

Elle se jeta à mon cou en me demandant :

— Lesquelles ?

— L'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

— Vous êtes une trouvaille pour moi ! s'écria-t-elle ; vous voyez que je ne fais point de diplomatie ! Vous serez ici la fille de la maison. Vous me remplacerez, comme je remplace moi-même la vénérable madame Desgibecières. Et qui sait si, dans quelque temps, vous n'aurez pas un intérêt dans l'établissement ? C'est une affaire d'or, je vous préviens, et solide ! Je vous retiens, mademoiselle Suzanne. Jetez les yeux sur ces brochures, pendant que j'achève ma correspondance, puis je vous présenterai à notre chère directrice, à la femme supérieure et vraiment incomparable. Qui est comme le drapeau de notre maison. Ce sera une date dans votre vie !

Pour le coup, le sort en était jeté ! Encore quelques instants et j'allais contempler madame Desgibecières, née Catulat, veuve du compagnon de Lapérouse !

Madame, avant de se remettre à écrire, avait poussé négligemment de mon côté un faisceau de petits livres et brochures qui tous portaient en tête, sur le plat, cette légende sacramentelle : *Education moderne des Familles*. J'en ouvris un, puis deux, puis trois : il y en avait au moins deux douzaines.

Les brochures étaient des programmes ou des plaidoyers, destinés à prouver que, dans les autres maisons d'éducation les enfants mouraient jeunes, quand ils ne vivaient pas idiots, bossus et fourbus, tandis que chez madame Desgibecières, née Catulat, pas un cas de mort en dix-sept ans ! Les brochures le juraient sur leur honneur.

On sortait de cette bienfaisante demeure avec la science dénuée de pédanterie, avec la sagesse exempte de pruderie, avec le ton et les manières du monde, avec la santé, avec la beauté, et généralement avec l'ensemble complet de toutes les qualités. Les brochures n'en oubliaient pas une.

Tout homme qui épousait une jeune personne, issue de l'institution Desgibecières, avait chance d'arriver, par sa femme, aux plus hauts degrés de notre échelle sociale. Il y avait, dans ces brochures, des statistiques et des chiffres. On prouvait qu'il était sorti de cette institution Desgibecières, célèbre dans toute l'Europe, trois maréchales, onze générales de division, huit présidentes, vingt-deux conseillères, seize préfètes, quatorze receveuses générales et deux régentes de la Banque de France. Ceci, dans notre belle patrie seulement.

Mais l'institution avait eu en Angleterre une chancelière de l'échiquier, une lady d'amirauté, une lady lieutenante d'Irlande et une archevêchesse anglicane, primate.

En Allemagne, soixante-huit docteuses ou doctrices, dont trente et une maîtresses de chapelle. On notait cela pour prouver l'excellence de l'enseignement musical de la maison Desgibecières. Et l'on citait le fait de la jeune baronne Spiegelroufmeyerschaft, qui ayant perdu le bras droit après des infortunes variées, nourrit encore ses huit barons de frères en pianotant de la main gauche. Son certificat était à la fin de la brochure, légalisé par son bourgmestre.

En Belgique, une ministresse de l'intérieur, une caissière et une libre-éditeuse. En Espagne, une princesse de la Renommée, une duchesse de la Gloire, une marquise de la Redondance, et la senora Dolorès, première danseuse du théâtre de Saragosse : Ceci pour prouver l'excellence de l'enseignement chorégraphique dans la maison modèle.

En Russie, enfin... mais vous ne m'avez pas attendu pour savoir qu'en Russie tout le monde sort de l'institution Desgibecières !

En somme ces petits livres, étaient des pierres toutes taillées pour ériger le monument définitif de l'Education moderne des familles. Ils me parurent destinés à remplacer avec avantage tous les autres livres quelconques, et même les autres prospectus. Tout était là : la cuisine et la prosodie, l'économie politique et l'art de fabriquer des fleurs avec des pains à cacheter. Cette chose que le monde attend depuis si longtemps, la véritable et sincère encyclopédie, je l'avais là, sous les yeux, et c'était l'œuvre de madame Desgibecières ! Quand donc sera institué l'ordre de chevalerie féminine qui mettra enfin l'étoile de l'honneur sur de telles poitrines ! Une des brochures se demandait cela. Quelle existence ! quels travaux ! quels résultats !

Madame écrivait toujours. Quand je fus lasse d'admirer ses belles actions, mes yeux firent le tour de son cabinet. Une haute et massive bibliothèque cachait partout la muraille ; elle était surmontée de figurines qui représentaient les femmes célèbres de l'antiquité. Ma vue perçante me permit de lire, à la ronde, les titres des ouvrages. C'était tout ce que le génie des hommes a produit de plus transcendant depuis le déluge. Rien n'y manquait.

Mais ma vue perçante me permit aussi de remarquer ceci : Cette collection imposante était en bois de sapin, relié et doré sur tranche.

— La ! s'écria *madame*, recueillez-vous, mon enfant, vous n'attendrez pas davantage !

Elle agita une sonnette, placée auprès d'elle. Un domestique en livrée parut.

— Giromon ! dit-elle avec une extraordinaire componction, voyez si l'on peut se présenter chez ma respectable tante.

Giromon sortit et revint peu d'instants après. C'était un superbe maraud. Il avait un sourire narquois sur la lèvre, et il prononça ces paroles solennelles :

— Pas pour le quart d'heure !

— Mon enfant, me dit *madame*, je vous présenterai une autre fois à ma vénérée parente. Pour le moment, nous allons nous occuper de nos affaires. Je ne demande qu'une séance, deux au plus, pour vous rendre aussi savante que moi-même.

III

DE QUELQUES OPINIONS DE MADAME DESGIBECIÈRES, NÉE CATULAT

Madame commença ainsi :

— Mon enfant, je suis ici MADAME par excellence. Ma respectable parente, épuisée par l'âge et les infirmités, me laisse tout le fardeau de notre bienfaisante entreprise. Les gens du dehors connaissent peu ma tante. Je suis pour eux madame Desgibecières. Plût à Dieu que j'eusse les vertus et le mérite de cette personne hors ligne ! Vous saurez l'apprécier un jour.

Voilà plusieurs années qu'elle a bien voulu faire de moi son lieutenant. Je suis l'auteur de la plupart de ces ouvrages sur lesquels vous venez de jeter les yeux. Ce genre de travail aride n'était pas ma vocation. Je suis naturellement poète, et je ressemble à l'exilé qui gémit loin de sa patrie...

Ici, *madame* poussa un long soupir. Dire que toute créature humaine, si délurée qu'elle soit, a son petit coin de nigauderie ! En voici une qui valait dix arracheurs de dents, et qui était *naturellement* poète ! Et qui faisait des vers ! Et qui les faisait très mal !

Une femme d'esprit s'il en fût ! presque une grande femme ! Ce que c'est que de nous !

— J'ai un nom comme tout le monde, reprit *Madame* ; je m'appelle Frédérica de Montalban. Ce nom sonne assez bien, mais je le laisse sous le boisseau, parce que je ne veux de rayons qu'autour de ma tante. La maison Desgibecières est européenne. Pourquoi la débaptiser ? Si jamais Frédérica de Montalban conquiert une faible renommée, ce sera en signant les poésies fugitives qui s'échappent de son cœur, comme l'eau coule par les fentes du rocher de la montagne...

Je me souvins d'avoir vu ce nom de Frédérica de Montalban dans nos revues de confections poétiques avec patrons pour corsages, méthodes de crochet, petites histoires en chocolat, idylles, charades, mots carrés, saut du cavalier et acrostiches. Ce fut le rocher de la montagne qui me mit sur la voie. Cet éclair de style fit jaillir pour moi tout un tourbillon d'infusoires littéraires, comme on voit des myriades d'atomes dans un rayon de soleil. Frédérica ! Julia ! Adolphina ! Emmelinda ! Doux essaim ! blonde volée ! troupe légère ! ô clairs de lune !

Quand on les voit de près, ces Willis, ce sont presque toutes des gaillardes.

Quelques-unes ont des éperons.

Madame reprit :

— Je suis, de fait, madame Desgibecières, puisqu'elle se repose entièrement sur moi. Il y a des instants où je regarde mon vrai nom de Frédérica de Montalban comme un simple pseudonyme littéraire. Aimez-vous la poésie ?

— Beaucoup, madame, répondis-je.

— Ah ! oui, fit-elle avec des yeux blancs, vous devez l'aimer ! Vous êtes une nature choisie. Je suis vice-présidente bien indigne de l'association des jeunes poètes. Je vous introduirai parmi ces messieurs et ces dames. Nous avons Edouard Amidon, l'auteur des *Heures lentes* ; nous avons Sigebert Cartilage, le chantre du *Demi-deuil* ; nous avons Zaïde Plumeau qui a fait *Les Reflux* ; Perpétue Fouinard, la muse des *Glandes Lacrymales*, dédiées au passé : Charmante idée ! Nous avons la jeune Amanda qui a publié *Cris de rage*, œuvre énergique! Nous avons Narcisse Pistolet, le bluet des champs, la pervenche des ravins, le murmure du ruisseau, l'haleine de la brise...

Elle s'interrompit brusquement pour reprendre d'un ton rassis :

— Mais laissons la poésie. Je vous prie de me bien écouter, ma toute belle. Tout ce que l'homme peut faire, dans quelque position qu'il soit, depuis les sommets gouvernementaux jusqu'aux profondeurs du prolétariat, s'exprime par un mot quelque peu avili, mais grand tout juste comme le monde. Ce mot est : commerce. Chacun de nous, par conséquent, en tant que vendeur, se pose en face du reste de l'univers qui est acheteur. Mais chacun de nous est en même temps acheteur par rapport aux autres individualités qui vendent autour de lui. Le monde est donc un bazar. Ceci n'a pas besoin de preuve : c'est l'évidence.

Nous n'avons pas à nous occuper de nous-mêmes en tant qu'acheteurs, ni des autres en tant que vendeurs. Cela s'appelle le plaisir. Nous parlons affaires. Notre affaire, c'est de remplir les vingt-sept lits qui restent vides dans mes dortoirs. Pour cela, il faut savoir ce que nous vendons. Pourriez-vous me le dire ?

— Vous vendez, répondis-je ; pardon si j'emploie vos propres expressions....

— Employez ! Employez !

— Vous vendez l'éducation à vos élèves.

— Très-bien ! répartit madame, qui eut pourtant un petit sourire dédaigneux ; cela se présente ainsi au premier aspect. Mais avez-vous parfois remarqué, ma bonne petite, ces maisons situées sur les boulevards extérieurs, et qui s'intitulent, — la comparaison va vous sembler triviale, — qui s'intitulent : Hospices pour les chiens ?

J'en avais vu. Je le dis.

— Et que vend-on là-dedans, s'il vous plaît, ma chère enfant?

— La santé.

— A qui ? aux chiens ?

— On vend, rectifiai-je, la santé des chiens aux maîtres des chiens.

— Parfait, ceci est merveilleusement défini. Pourquoi n'est-ce pas aux chiens que l'on vend la santé des chiens ?

— Parce que les chiens sont des animaux.

— Certes, certes ! mais je préfère exprimer autrement la chose et répondre en ces termes précis : parce que les chiens ne sont pas des animaux payants ; car enfin, chère belle, suivant la définition de tous les philosophes, nous aussi, nous sommes des animaux.

Je m'inclinai. Elle me fit un petit signe de tête amical.

— Ce qui revient à dire, poursuivit-elle, que nous vendons l'éducation des enfants aux parents qui nous paient.

— Certes, madame, fis-je, mais pourtant...

— Ah ! bonne petite, je vous en conjure ! point de mais ! et point de pourtant ! Faites-moi le plaisir de vous mettre en garde tout de suite contre la tentation qu'on a de voir les choses au point de vue d'autrui. Autrui ne nous regarde pas. Nous sommes des marchands sérieux ; nous écoulons loyalement notre marchandise. Que peut-on nous demander de plus ?

— J'avoue, dis-je, que je n'avais pas songé...

— Sans doute ! cela ne vient pas tout seul, c'est le fruit de méditations graves et qui ne manquent pas de profondeur. Mais la réflexion démontre que le principe admis, nous avons notre théorie parfaitement assise. Nous faisons un commerce, nous deux, nous sommes associées dans une certaine mesure. Car, entre nous, il ne s'agit que de commerce. Toute la responsabilité de la chose vendue me regarde, et vous ne faites que le courtage.

Elle vit probablement que ce mot me déplaisait, car elle continua en riant :

— Personne n'a plus que moi l'esprit plein de délicatesses ; mais, pour parler affaires, il faut bien se servir d'une langue à part. Prenons-la comme elle est, et puis, si vous le voulez, je vous lirai quelques pièces de vers en guise de dédommagement. Une pastille parfumée est bonne après l'amer breuvage ordonné par le médecin, un rayon de soleil qui rit dans le ciel sombre...

Etc. etc. Elle savait par cœur les hémistiches les plus déteints de Zaïde Plumeau. En conscience, je l'aimais encore mieux dans son rôle de logeuse ayant vingt-sept lits à remplir. Ce mélange de guimauve et de juiverie était particulièrement offensant pour mes nerfs.

— Reprenons, dit-elle, et n'oubliez pas ceci : voir toujours les choses au point de vue de la maison Desgibecières, c'est le *criterium* ! Soyez tranquille ! les parents ont pour se défendre un *criterium* tout pareil : ils ne voient jamais les choses qu'à leur point de vue. Quant à ce mot courtage qui vous a effrayée, j'ai cru voir cela, il ne signifie point que vous irez colporter nos offres. La maison Desgibecières est, Dieu merci, assez bien posée pour attendre le client. Vous pourrez voir, dès

aujourd'hui, que les demandes affluent, mais le prix effraie quelque peu : Il y a tant d'institutions misérables qui gâtent le métier en donnant tout au rabais. Nous avons, dans la rue même, madame Collinet qui prend dix-huit cents francs, les demoiselles Boisbrulé qui donnent à douze cents francs, c'est odieux, il faut lutter... vous n'ignorez pas le nom que prend cette lutte ?

— Concurrence.

— Comment, selon vous, peut-on faire concurrence à un rabais ?

— Par un rabais plus considérable.

Bon ! seulement le moyen est banal et dangereux. Nous avons inventé une autre méthode.

— Vous améliorez, dis-je, la qualité de la chose vendue.

— Bravo ! nous y sommes presque ! Mais notez que nous n'avons pas à nous occuper de cela, nous deux ; pour vous, le seul fait à considérer est celui-ci : à savoir que nous combattons le rabais en élevant nos prix. Voici la conséquence de cette mesure : Madame Collinet fait à dix-huit cents francs, elle a dix-neuf élèves ; elle va en fiacre ; nous allons dans notre calèche. Les demoiselles Boisbrulé font à douze cents francs ; elles ont quarante petites malheureuses qui font attendre aux trimestres ; elles vont sur leurs socques dans la boue comme de vieilles pies qu'elles sont. Nous avons, nous, à deux mille cinq cents francs, soixante-dix pensionnaires ou à peu près, cinquante demi, six chevaux à l'écurie, sans compter les haridelles pour les externes. L'immeuble est bel et bien à nous, et dans trois ans nous nous retirons avec cent mille francs de rentes. Saisissez-vous la différence ?

Je voyais bien la différence, mais le fil du raisonnement m'échappait. Je l'avouai. Frédérica de Montalban, seconde incarnation de madame Desgibecières, née Catulat, veuve du compagnon de Lapérouse sonna. Ce grand coquin de laquais parut.

— Y a-t-il une maman au salon, Giromon ? lui demanda *madame*.

— Il y en a deux, répliqua Giromon.

— Comment faites ?

— Une à plumes, équipage de l'autre côté de l'eau ; et une grosse mère du commun. J'ai cru la reconnaître pour l'épicière du coin de la rue Saint-Lazare.

— Fameuse maison ! murmura *madame*, quels métiers que ceux où l'on se sert de poids et de balances ! mais c'est aussi par trop facile !

— Mettez-vous debout et derrière moi, mon ange, me dit-elle, nous allons prendre le reste de notre leçon en nature.

Puis à Giromon :

— Faites entrer le faubourg Saint-Germain.

IV

DES RESSOURCES ET INDUSTRIES D'UNE INSTITUTRICE MODÈLE

Je passai derrière le fauteuil de Fréderica. Une belle dame d'une quarantaine d'années, profil un peu grand et presque chevalin, entra en saluant de fort bon air. Fréderica alla à sa rencontre, et la fit asseoir. Je vis que la belle dame jugea tout de suite les manières de *madame* très-convenables. Elle se mit a son aise. C'est un symptôme.

— Votre réputation, dit-elle en souriant, a pénétré jusque dans nos quartiers lointains. Nous avons une jeune fille de douze ans, et sur le point que nous sommes d'entreprendre un voyage...

Madame salua.

— Je suis la baronne de R..., dit la nouvelle venue.

— Ah ! madame ! fit Fréderica dont le visage s'éclaira comme un soleil ; un noble nom, porté bien noblement !

Et se tournant vers moi :

— Connais pas du tout ! murmura-t-elle.

— Le prix de deux mille cinq cents francs... commença la baronne.

— Permettez-moi de vous arrêter, madame, interrompit ma future patronne ; nous ne recevons pas de pensionnaire à moins de deux mille huit cents francs, cette année.

La figure de la baronne se rembrunit.

— Tout auprès de vous, dit-elle, d'autres établissements...

— Madame la baronne, interrompit encore l'institutrice modèle, ne veut pas me forcer à faire des comparaisons. Il y a tout auprès de l'hôtel de madame la baronne des masures...

— Nous n'avons point d'hôtel, madame, répartit la baronne.

Salut souriant de Frédérica. Silence d'une demi-minute. Au bout de ce temps, la baronne reprit :

— Pourrais-je avoir quelques renseignements sur les usages de la maison ?

— Tous ceux que madame la baronne désirera, mais la lecture des programmes suffira amplement à madame la baronne. Quant à moi, que puis-je dire, sinon que notre vénérable directrice a conquis dans l'enseignement une place tellement distinguée... madame, s'il vous eût été donné de la voir, mais sa santé oblige à de bien grands ménagements.

— Ce n'est donc pas vous, madame ?

— Oh ! non, madame la baronne. J'ai toute la confiance de ma respectable parente et bienfaitrice. Je suis son élève, presque sa fille. Lorsqu'elle eut le malheur de perdre, toute jeune encore, son mari, lieutenant de vaisseau, officier d'un immense avenir, l'un des compagnons de l'infortuné Lapérouse, madame...

— Ah ! vraiment ! fit le baronne.

L'effet que produisent ces paroles est inexplicable, mais certain.

— Mort avec l'illustre marin, acheva Frédérica en levant les yeux au ciel, dans les plis du drapeau blanc qui flottait sur des mers inconnues, au champ d'honneur de la science et de la civilisation... J'avais donc l'avantage de vous dire que madame Desgibecières est dans l'enseignement depuis cette catastrophe, arrivée en 1788. Cinquante-trois ans d'exercice ! Voilà, madame, une noblesse qui oblige.

— Certes, certes, fit la baronne, je voudrais seulement savoir...

— Je conçois. Voici en peu de mots. Nous avons la jeune fille du duc de Cœuvres, les deux demoiselles de Modène, nièces du marquis de Talleyrand-Périgord. Mademoiselle de Tinténiac est partie la semaine dernière, pour épouser M. le comte de Laval-Talmont. Ma respectueuse tante a eu le bonheur de contribuer à ce mariage qui met la chère enfant dans une position princière. Il nous arrive souvent d'avoir ainsi la main heureuse.

— Ma fille viendrait ici pour étudier, dit la baronne très simplement.

— Oh ! madame ! s'écria Frédérica, avez-vous pu songer ? Mais quand on appartient comme vous à la haute aristocratie...

— Je n'ai pas du tout la prétention...

— Je sais que vos pareils, loin de chercher à se grandir...

Moi, j'étouffais. Ces propos interrompus me coupaient la respiration. Mais la nièce de Mme Desgibecières avait une haleine de plongeur !

— Madame la baronne, dit-elle d'un ton pénétré et comme pour clore une explication qui n'était pas même entamée ; nous sommes à la tête de nos rivaux : fiez-vous à l'intérêt que nous avons à garder cette honorable place. Je pense que vous n'avez pas de doutes sur la force de nos études, encore moins sur le ton, les manières, les habitudes : Notre renom est européen à cet égard. Quant à la religion, ah ! si vous pouviez seulement voir l'âme de Mme Desgibecières ! Reste donc l'hygiène, la salubrité de l'établissement, la nourriture, s'il faut entrer dans ces détails. Voyez notre titre, madame : Education moderne des familles... Quelles familles ? Les familles comme la vôtre. Nous prenons rarement les jeunes personnes de la bourgeoisie, à moins qu'elles ne nous soient recommandées par ces dames du faubourg, dont la bienveillance fit en tout temps notre lustre et notre force. Education des familles nobles ! Vous sentez qu'on ne peut l'imprimer en toutes lettres, dans un siècle où les classes intermédiaires... Vous m'avez comprise : Instruction complète et brillante, hygiène admirable, corroborée par les nouvelles conquêtes de l'art gymnastique. Nous avons pour cela mademoiselle Estelle, c'est tout dire ! Vie abondante et délicate, joyeuses récréations, vertueux exemples ; le concours des meilleurs artistes pour les choses d'agrément... et une santé... Mais madame la baronne n'est pas obligée de me croire sur parole.

Elle sonna.

— Faites venir Mlle de Boisbriant ! dit-elle à Giromon...

Mlle de Boisbriant arriva. Sa toilette était exquise d'élégance et de simplicité.

— Anna, chère enfant, reprit *madame*, accompagnez madame la baronne qui voudra bien m'excuser... tout pèse sur moi pendant l'indisposition de ma respectable tante. Vous ferez tout

voir à madame la baronne, études, réfectoires, dortoirs, classes, chambres particulières... et le jardin... et surtout nos chers anges dont la santé fait notre vraie gloire. Vous finirez par l'infirmerie, quand madame la baronne l'aura vue, elle sera plus avancée que les cinq sixièmes de nos enfants !

Frédérica s'était levée. Elle reconduisit majestueusement la baronne jusqu'à la porte. Puis elle me dit :

— C'est cette petite Anna que vous remplacerez, ma toute belle ; Anna ne se fait pas. Elle ne représente pas assez pour nous. Et puis, elle se trompe souvent... elle cite des noms de noblesse aux bourgeoises, des noms d'industriels aux nobles. Elle veut donner des explications... Je ne saurais trop vous inculquer ce principe : l'explication ne vaut rien. La meilleure nuit bien plus qu'elle ne sert. Il faut que tout, dans une maison du genre de la nôtre, soit article de foi comme madame Desgibecières elle-même.

Je crus voir, pendant qu'elle parlait ainsi, un petit sourire sur sa lèvre qui n'était pas imberbe. Elle agita sa sonnette. Giromon fut chargé de faire entrer l'épicière du coin de la rue Saint-Lazare.

C'était une vaste personne qui fondait en eau sous sa charge de soie, de dentelles et de velours. Elle avait de tout cela suffisamment pour habiller trois duchesses. Et c'était du velours plein la main, tout soie, de la dentelle authentique, du taffetas cinq fois recuit. Rien n'est trop beau pour ces braves femmes. Mais voyez le malheur ! mettez pour cinquante mille écus de jolies choses à la toilette d'un pain de sucre, ce sera toujours un pain de sucre. L'enveloppe n'en peut mais.

Frédérica montra d'un geste tout gracieux à la débitante de denrées coloniales le siège laissé vacant par la baronne. Les regards qu'elle lança vers moi en même temps voulaient dire :

— Attention !

C'était une épicière ancienne école. Elle n'avait pas d'études et ne connaissait même pas cette langue équivoque des ignorants « le parisien » qu'on apprend au théâtre.

— M. Gauffré, dit-elle, voudrait que notre fille entrerait chez vous, rapport au va et vient et les passants qui regardent aux carreaux. Il y a donc le prix qui n'est pas raisonnable... et savoir ce qu'on apprend dans la maison, car mademoiselle Gauffré, ce n'est pas tout le monde, et le père veut qu'elle en sache plus long que si c'était la fille d'un avocat ou d'un no-

taire, les valant bien, quand on a de quoi sans faire tort à personne... dont les plus orgueilleux n'est pas toujours les plus honnêtes : ça s'est vu, et voilà pourquoi je viens.

Ces choses là s'en vont, et il est sûr que la petite Gauffré, élevée au biberon moderne des familles, ne causera pas tout a fait de la sorte.

Frédérica écouta le discours éloquent de l'épicière sans sourciller et salua d'un air tout aimable.

— C'est donc à madame Gauffré que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-elle.

— Tiens ! fit celle-ci stupéfaite ; alors vous me connaissez d'ancien ?

— Quand on possède, répondit *madame*, la position honorable et digne que vous avez dans le quartier.

— Ah ! pour ça, c'est vrai ! interrompit Mme Gauffré ; poste aux lettres, bureau de tabac, confiserie, dépôt du chocolat de M. Ménier, papier timbré, nous avons tout ce qu'on peut avoir sur la terre ! C'est donc le prix qui ne va pas à M. Gauffré : deux mille cinq cents francs pour une moutarde de douze ans, vous comprenez. Il y a des ménages qui vivent avec ça et qui donnent à dîner le dimanche.

— Ces ménages-là, répliqua madame, ne mettent pas leurs enfants à l'établissement Desgibecières, mais pour la *demoiselle* de M. Gauffré, on ne regarde pas à si peu.

Elle dit cela : *la demoiselle de M. Gauffré*, sans grimace et à pleine bouche. C'est là que je vis bien qu'elle était capable de tout ! La *dame* de M. Gauffré se dandina, rengorgée, mais elle dit :

— Ta ta ta ta ! on ne nous prend pas par l'orgueil, nous autres, comme les mouches !

Si vous aviez vu Mme Desgibecières, ou du moins sa vicereine ! Elle se redressa. Elle eut un sourire de dédain si superbe que la Gauffré en éprouva comme un malaise sous ses mille écus de belles choses.

— Je vous engage, ma chère dame, dit Frédérica sur un mode bienveillant et protecteur, à traverser la rue. Vous trouverez à mille huit cents francs chez Mme Collinet. Si c'est trop cher pour vos ressources (chacun connaît son budget), les demoiselles Boisbrûlé, ici près, font à mille deux cents francs.

L'épicière avait pâli.

— Nos ressources ! répéta-t-elle, notre budget ! Savez-vous combien on a mis de côté l'année dernière ?

Madame fit un geste digne et répliqua :

— Vous êtes la première maison de l'arrondissement, voilà ce que je sais. Et j'ai l'honneur de vous faire observer que le prix de deux mille cinq cents francs est pour la seconde classe.

— Comment ! comment !

— La demoiselle de M. Mivart-Gaillard est à deux mille cinq cents francs..

— Un bonnetier ! fit la Gauffré.

— La demoiselle de Mme Colognon est au même prix...

— Une corsetière !

— Mais, reprit *madame*, si nous parlons des vraies maisons du quartier, de Salomon frères, des Bergoin et Gail, des Roueg et Triomer, ce n'est plus ça : les demoiselles de la haute industrie sont à trois mille francs, sans talents !

— Nous ne sommes pas dans l'usine ! fit observer sèchement l'épicière.

— Il y a des commerces, prononça Madame avec emphase, que je mets bien au-dessus de l'industrie !

— Quant à ça, dit la Gauffré, je ne changerais pas ! Mais qu'a-t-on pour trois mille francs !

— Rien... et tout, ma chère dame : le rang, la distinction, le choix. Voyez au théâtre : les fauteuils sur le devant ont une valeur, et l'on y trouve meilleure compagnie ; cependant, on est très bien derrière : on est très bien aussi à deux mille cinq cents francs.

— Peuh ! fit la Gauffré : En définitif, on s'embarrasse bien de ça ! Dites-moi ce que ma fille saura dans trois ans.

Frédérica lui prit, ma foi, la main, qu'elle avait rouge.

— Il faudrait juste trois ans pour vous l'apprendre, chère madame, répondit-elle doucement.

— C'est bête ! s'écria l'épicière ; je n'avais pas songé à ça ! Et encore moi, j'ai la tête trop dure à présent. Ce n'est pas malin : elle saura son français maternel, son histoire ancienne du Consulat et de l'Empire, sa géographie de tous les départements et ports de mer. Et quoi encore ? Ah ! l'écriture ! je veux qu'elle moule ! Et la musique ! elle vous a déjà une petite voix aigrelette comme une gelée de groseille qui fait bien plaisir au papa.

Madame me donna un coup de coude. Elle allait chanter son grand air.

— Chère madame Gauffré, dit-elle en prenant tout à coup

une pose oratoire : ce qu'on enseigne dans la maison Desgibecières, c'est tout uniment l'ensemble universel et complet des connaissances humaines, pour la société comme il faut : pas davantage : Vous me demandez ce que votre demoiselle saura en trois ans : je vais vous répondre : votre demoiselle en saura assez pour écraser, dans la conversation, toutes les jeunes personnes de son âge...

— Ah ! ah ! fit triomphalement la Gauffré en secouant son taffetas, sa dentelle et son velours ; ça me va, ça, et ça ira au papa ! Qu'elles y viennent les mauviettes du quartier ! On leur montrera ce que parler veut dire !

— Elle saura briller dans un salon, conduire une maison, faire le bonheur d'une famille...

Mme Gauffré s'essuya un peu les yeux, et murmura :

— Elle est déjà si mignonne ! c'est elle qui attache la serviette du papa.

— Elle saura plaire et inspirer le respect. Et si jamais elle se trouve en face de ces grandes dames insolentes et vaines du hasard de leur naissance...

— Ah ! ah ! fit encore l'épicière ; voyons un peu ça !

— Elle la mettra sous ses pieds, acheva Frédérica Desgibecières, aussi aisément que je chiffonne ce bout de papier !

La Gauffré respira longuement. Elle n'aimait pas les grandes dames.

— Notre établissement, reprit *madame*, est la première maison de l'Europe pour le haut commerce et pour l'industrie.

— Vous avez bien aussi quelques petits noblions, dit aigrement la Gauffré.

— Le moins possible ! ! ! Nous ne prenons les filles de ces gens-là qu'à la recommandation expresse des bonnes maisons bourgeoises, comme par exemple, si vous, chère madame, vous veniez me dire : voilà une petite marquise, prenez-là pour nous faire plaisir. On n'ose pas refuser.

— Dame ! c'est certain ! quand c'est par la protection de gens établis !

— On ne peut pas mettre sur son enseigne, reprit *madame* : à bas les nobles ! dans un moment où l'aristocratie semble se relever...

— On l'aplatira, reprit la Gauffré.

— Mais enfin, c'est à la bourgeoisie que nous avons toujours emprunté notre lustre et notre force. Je regrette que notre vé-

nérable directrice, Mme Desgibecières, née Catulat, n'ait pas pu vous donner un instant. Elle est clouée sur son lit de douleur...

— Est-ce vrai qu'elle est veuve du tour du monde ? demanda la Gauffré.

— Veuve d'une des gloires de la France, ou du moins de son lieutenant.

— Il y a-t-il longtemps ?

— Cinquante-trois ans...

— C'est bête ! moi qui allais pleurer !

— Vous avez, chère madame, dit Frédérica, une douce et agréable gaieté. Votre demoiselle doit être une délicieuse enfant. Mais résumons : Instruction complète et brillante, hygiène admirable, corroborée par les nouvelles conquêtes de l'art gymnastique...

— A propos ! interrompit Mme Gauffré ; le papa m'avait dit de vous demander qu'est-ce que c'est que ça ? Il a vu Thévenin sous le ballon de l'Hippodrome...

— Fi donc ! s'écria Madame, vous verrez mademoiselle Estelle, c'est la gymnastique qui l'a faite. Elle est entrée ici faible et presque rachitique. Elle a maintenant cinq pieds cinq pouces et pèse cent quatre-vingts...

La Gauffré protesta.

— Je ne veux pas que ma petite devienne de même ! dit-elle.

— On n'en donne aux élèves, répliqua Madame, que la quantité voulue pour qu'elles atteignent la taille et le poids désirés par les parents. Faut-il vous parler de la religion ?...

— Pas besoin, allez, dit Mme Gauffré, moi, je ne crache pas dessus, mais le papa en veut aux prêtres, rapport à ce qu'ils travaillent à ramener la dîme et le droit du seigneur, ça n'est plus de notre temps, pas vrai ?

Elle tira sa montre.

— Ah ! s'écria madame, quel merveilleux bijou !

— C'est une bonne pièce, dit la Gauffré ; le papa sait ce qu'elle lui coûte !

— J'allais vous parler de la santé de mes chères enfants, reprit Madame, mais vous êtes pressée et, pour ceci, mieux vaut voir par soi-même.

Elle sonna. Giromon fit venir Mlle de Boisbriant.

— Anna, dit *Madame*, tandis que l'épicière examinait la toilette de Mlle de Boisbriant, accompagnez Mme Gauffré, qui

voudra bien m'excuser. Tout retombe sur moi pendant l'indisposition de ma respectable parente. Vous ferez tout visiter : Etudes, réfectoires, dortoirs, classes, chambres particulières, et le jardin... et surtout nos anges bien-aimés, dont la santé fait notre vraie gloire. Vous finirez par l'infirmerie, Anna ; quand Mme Gauffré l'aura vue, elle sera plus avancée que les trois quarts et demi de nos enfants !

C'était le trait final. La baronne l'avait saisi, mais madame Gauffré demanda :

— Il faut donc payer bien cher pour aller à votre infirmerie ?

V

CE QUE C'ÉTAIT QUE L'ÉCUREUIL ET POURQUOI JE NE VOULUS POINT RESTER CHEZ MADAME DESGIBECIÈRES.

Je ne dis pas que, dans la nuit du temps, madame Desgibecières, née Catulat, n'avait pu exister. Il faut toujours une vérité au fond de ces légendes qui restent dans la mémoire des peuples. On n'invente pas la veuve du compagnon de Lapérouse !

Mais il y avait longtemps qu'elle n'existait plus, en 1841, sinon à l'état de relique. La chambre où Giromon allait frapper pour savoir si la reine-mère était visible contenait une vieille domestique en enfance. C'était la moitié de Mme Desgibecières : son corps, l'autre moitié, son génie, avait nom M. Médard ; et c'était l'écureuil !

La grande Estelle, curieuse comme un enfant, avait surpris ce mystère et ne savait point le garder. Un soir qu'elle passait dans ce corridor qui sentait la pipe, elle avait entendu, à travers une porte fermée, Frédérica se disputer avec quelqu'un.

Elle avait mis son œil à la serrure ; elle avait vu un pauvre malheureux qui n'était pas vilain garçon et qui était jeune

encore, quoi qu'il fût chauve comme une pomme et qu'il eût la barbe grise. Frédérica lui parlait comme on gronde les enfants ; elle l'appelait son cousin Médard et lui reprochait de se tuer à force de boire. Ce devait être un compagnon de Lapérouse. La grande Estelle se divertissait beaucoup à écouter cela. Elle comprit que le cousin Médard était un docteur ès lettres, ès sciences, un écrivain remarquable et abruti, esclave de son vice ignoble, qui ne cessait jamais d'être ivre et travaillait 15 heures par jour à tourner la meule de l'Education moderne des familles.

Moyennant qu'on lui entonnât son plein d'eau-de-vie, il rédigeait à lui tout seul les œuvres complètes de Mme Desgibecières, morale, religion, philosophie, littérature, hygiène, annonces, prospectus, discours, traités, rapports, etc., et il corrigeait encore par dessus le marché les issues poétiques de Frédérica : *Brise de mer*, *Voix des nuits*, *Sourires des abîmes*.

Il ne croyait pas en Dieu, comme de juste, pas si bête ! Il savait tout et n'avait pas vu qu'il avait une âme. Ce martyr du matérialisme omniscient et imbécile, écrivait de très vertueuses choses pour les petites filles. Il n'était pas méchant. La grande Estelle l'avait surnommé l'Ecureuil parce qu'il moisissait en cage.

Comme vous le pensez bien, je ne consentis point à devenir la zélatrice de l'Education des Familles. Ce n'est pas que ce célèbre établissement Desgibecières fût plus mauvais que beaucoup d'autres pensions mondaines de Paris, au contraire, Frédérica nourrissait bien ses petites, les instruisait à peu près et les faisait jouer supérieurement, mais...

Ici, la chère comtesse s'interrompit et ferma son cahier.

— Voici le soleil qui se remontre, dit-elle, il n'est plus temps de commencer un chapitre. La prochaine fois qu'il pleuvra, je vous lirai quelques pages où justice est rendue à l'une de ces dignes et modestes femmes consacrées, dans Paris, à l'éducation des enfants.

Je ne suis pas fâchée que ce portrait de sainte à l'esprit élevé, au cœur humblement exquis, ne suive pas de trop près l'éloge de Mme Desgibecières.

Le Saint Diot

LÉGENDE DE NOTRE-DAME DE FOLGOAT

L'ÉGLISE

...Aurai-je le temps d'écrire mes chères legendes des saints de Bretagne recherchées par moi avec tant d'amour ? Les jours passent allongeant derrière moi l'horizon de la vie, si court désormais au-devant de mes pas.

Voici déjà bien des années que nous allâmes à deux, mon savant ami et moi, visiter la merveille du pays Léonais, au département du Finistère : la grande chapelle dédiée à Marie-Immaculée, sous l'invocation du *Fou du bois* (Folgoat). Mon ami, M. de K..., portait en bandoulière *la Vie des Saints de Bretagne-Armorique*, par le bon Fr. Albert Legrand, de Morlaix, œuvre naïve, mais non point irréprochable, que M. de K... lui-même avait enrichie de notes curieuses contenant tout un trésor d'érudition locale.

Il était vieux déjà, mais il avait la gaieté des cœurs chrétiens. Il savait son pays comme d'autres connaissent leur chambre à coucher, et semblable à un livre dont les pages parleraient, il laissait déborder hors de lui les annales si attachantes de ces contrées fidèles.

C'était par un beau matin du mois d'août ; le ciel revêche de la campagne bretonne avait fait toilette et, de l'horizon mystérieusement allumé vers l'Orient, le soleil, encore invisible, envoyait des reflets roses aux cimes de la montagne du Salut.

Les attelages du travail allaient déjà par les chemins, la chanson en langue celtique perçait la haie de houx et d'aubépine, forte comme un rempart, et de temps en temps le rire aigu des fillettes qui se moquaient de nous bonnement arrivait à travers les ajoncs. La lande a belle odeur par ces chaudes matinées ; la bruyère exhale un parfum qui ressemble à l'encens brûlé ; la voix du clocher appelant pour l'Angelus de six heures se mêle bien au meuglement des bœufs, écrasant d'un pas lourd le chemin des labourages.

Tout à coup, au détour d'un sentier qui courait en zigzag entre deux hauts talus flanqués de chênes, l'église nous apparut, confuse d'abord aux premiers rayons du jour et pareille à une brassée de fleurs ogivales, tout entremêlées de flèches, de lances, de houpes et de coupoles comme un rêve d'Orient. Nous nous arrêtâmes, et M. de K... me dit :

— Ne croirait-on pas que les Maures de Grenade sont venus jusqu'ici ? Mais il faut regarder de plus près. Ecoutez parler Chateaubriand qui entrevit, même avant Augustin Thierry, les poétiques figures des pierres du moyen âge.

Et ayant ouvert son volume, il lut cette citation du *Génie du Christianisme :*

« Les forêts des Gaules ont passé dans les temples de nos pères, et ces fameux bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Les voûtes ciselées en feuillages, les jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les chapelles comme des grottes, les passages secrets, les portes abaissées ; tout retrace les labyrinthes des bois dans cette église gothique... »

A mesure que nous avancions, nous pouvions distinguer la plantation de l'église, bâtie en équerre au sommet du côteau : du couchant au levant et faisant retour à angle droit vers le midi. Le soleil matinier joua bientôt dans les découpures des tourelles qui accompagnent la flèche principale, dominant le plateau et les campagnes environnantes.

Et de là, dit un chroniqueur, les vallées ont donné à la montagne son nom de SALUT, parce que, de ces hauteurs, la Vierge-Reine garde et sauve les bonnes gens de Bretagne.

Auprès de la grande tour il y en a une plus petite, bâtie par la fine duchesse Anne qui vendit, au dire des dieux Bretons, la Bretagne à la France pour être deux fois reine. M. de

K... cita encore Chateaubriand, au sujet de ces tours, mais cette fois, de mémoire. Il me dit les montrant du doigt :

« ...Le jour naissant illumine leurs têtes jumelles. Tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : de petites corneilles noires voltigent autour de leurs faites et se perchent sur leurs galeries... Mais tout à coup des rumeurs confusent s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu en conserver les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu (en français : les cloches), il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles évoqués font sortir leurs antiques voix du sein des pierres... le sanctuaire mugit... et tandis que d'énormes airains se balancent avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds. »

— Ainsi chantait, poursuivit M. de K., ce puissant poète qui trouvait l'art d'être très-grand dans la petitesse même de l'emphase. L'idée de la forêt. mère des cathédrales, ne lui appartient pas, mais il l'a faite plus haute, plus sonore et plus belle. Le principal des « airains balancés » (*vulgo*, cloches) de la grande tour du Folgoat, était en effet énorme, car avec le bronze de son calice, émietté sous la Terreur, on a pu couler la maîtresse cloche du port de Brest et le bourdon de Saint-Louis.

J'étais fort épris des curiosités historiques de notre Bretagne et j'avais entendu maintes fois parler du Folgoat, fondation contemporaine du bon connétable Bertrand Duguesclin. Je savais que les murs vénérables du premier oratoire, commencé en 1365, avaient vu Olivier de Clisson, agenouillé auprès du Bègue de Vilaines, de Tinténiac et de Mauny, un instant réconciliés avec Jean de Montfort ; d'un autre côté j'avais été pris plus d'une fois aux vanteries du patriotisme armoricain. Il faut se défier jusqu'à un certain point des enthousiasmes bretons, et les soixante sanctuaires consacrés à la Mère miraculeuse, sous diverses invocations, dans le pays de Léon seulement, par la ferveur de nos aïeux, sont généralement d'assez pauvres maisons. Mais ici, en dehors même de tout sentiment de piété, un aspect royal se dégage : je ne sais quoi, qu'il faudrait appe-

ler humble et magnifique à la fois, un art naïf, une science exquise des délicatesses catholiques, une poésie grave et douce comme ce plein chant de nos hymnes, qui est simple, mais qui est sublime.

C'était par coquetterie que M. de K. avait apporté son gros livre, car il était l'auteur d'une très-belle et très-érudite étude sur Notre-Dame du Folgoat, et certes, il en savait bien plus long sur les origines du sanctuaire, que le bon Albert Legrand lui-même ; mais il appartenait à cette respectable catégorie des « exacts » qui aiment à parler preuves en main, et chaque fois qu'il énonçait un fait, son doigt leste feuilletait le volume pour produire un texte à l'appui.

Dès l'entrée, il se mit en présence de la pierre de Kersanton, où se peut déchiffrer encore l'inscription très-endommagée du duc Jean, vainqueur du saint Charles de Blois, dans cette fameuse guerre de succession, où la Bretagne chancelante tomba du côté des Anglais.

L'inscription, lorsqu'elle était intacte, disait en latin : « Jean, très-illustre duc des Bretons fonda ce collège en l'année du Seigneur 1423. » Il s'agissait du collège des chanoines, attaché au sanctuaire du Folgoat par l'acte même de fondation ; et cette pierre, gravée après la mort du duc, donnait la date de l'achèvement de l'édifice.

— La façade de l'église, me dit K..., son livre ouvert à la main, a quatre arc-boutants, avec lancettes, trois fenêtres, deux portes et cinq niches. Elle avait en outre huit écussons, présentement détruits. La plate-forme entre les deux tours en portait trois, placés en supériorité comme étant armoiries de la maison régnante de Bretagne : « d'hermines sans nombre », avec la devise sans fin : « à ma vie, à ma vie, à ma vie... », à laquelle dès le quinzième siècle, on ajouta : « plutôt mourir ! » et qui fut changée, un assez longtemps après, en l'adage fameux : *Potiùs mori quam fœdari.*

— Cette devise, lut ici mon docte ami dans une note d'Albert Legrand, peut-être plus ferré sur le blason que sur l'histoire naturelle, cette devise convient de tout point à l'hermine ou martre blanche, sorte de rat musqué, célèbre par sa propreté naturelle et qui, se voyant poursuivi par les chasseurs, aime mieux se laisser prendre ou tuer que de gâter sa fourrure sans tache en la contaminant dans la fange des marais.

— Il est vrai, ajouta encore M. de K., que les paysans de Bretagne n'ont pas du tout les mêmes préjugés, et que nos familles léonaises, cohabitant par goût avec leur plus cher ami, le compagnon de saint Antoine, n'ont aucunement le droit d'être comparés à la blanche hermine.

Et il citait ce cri d'un bon petit cœur armoricain, une jeune fille de Pont-Aven, disant à sa compagne : « Oh ! la sale qui met sa figure dans l'eau ! »

Nous entrâmes enfin, et certes, malgré la majesté de l'aspect extérieur, je ne m'attendais pas à l'amoncellement des merveilles qui accompagnent et honorent le tombeau du pauvre fou, « innocent », c'est-à-dire idiot, dont l'âme souffrante autrefois sur la terre a certifié par tant de miracles sa gloire présente aux pieds de Dieu.

Il était doux, ce « chercheur de pain », ce dernier des derniers, comme les petits enfants, et humble autant que le seigneur Jésus lui-même, « doux et humble de cœur. »

De quelle beauté, de quelle grandeur aussi ne sont-elles pas embaumées ces histoires de la sainteté catholique ! Et quel enseignement surhumain dans ce fait, reproduit sous mille formes à toutes les pages de nos annales sacrées : le Roi agenouillé au tombeau du mendiant, le souverain inclinant son sceptre périssable devant cette immortelle relique : le bâton qui soutint, au long de la route, les pas chancelants de l'affamé!

L'église de Notre-Dame du Folgoat, entre tous les sanctuaires de la Bretagne, rend hautement hommage à la céleste pauvreté. Autour de la fontaine où le « fou du bois » trempait son pain sec, sous les branches de son chêne, un prince régnant bâtit la forêt de granit, et depuis lors les siècles ont orné, ont épanoui la fondation ducale, dont l'opulence est en pleine fleur au milieu de nos landes indigentes.

Elle est là, cette montagne du Salut qui se voit de si loin, portant la cathédrale des solitudes, autour de laquelle fument à peine quelques foyers de chaumines, mais où les fidèles du monde entier viennent prier l'Immaculée sous la protection du quémandeur, aveugle de raison, grande âme enveloppée dans le linceul de misère qui, pendant tout le cours de son existence, ne sut dire que deux mots, *salut* et *Marie* : AVE MARIA !

LA LÉGENDE

— C'est moi la Margeridde, dit une belle petite voix, accompagnée d'un bruit clair, provenant d'une paire de mignons sabots, sabotant sur les dalles de la nef.

La voix avait l'accent de Lesneven, où était jadis « la cour » du roi, si l'on en croit la racine celtique de ce nom. Nous étions dans le bas-côté sombre où ne descendaient point encore les rayons, attardés à caresser la dentelle de pierre qui couronne la galerie ; M. de K. me faisait remarquer cette particularité curieuse que, dans le pays des pommes, les maçons, tailleurs d'images, avaient prodigué partout la vigne comme motif principal d'ornementation. La vigne est un symbole très-intime du grand don d'Eucharistie. C'est le vin qui est au-dessus du pain, c'est le sang, vie de la chair, qui vient du cœur et qui est le cœur.

O Cœur de Jésus ! amour et sacrifice, figuré par ces feuillages qui enguirlandent le sanctuaire breton du porche jusqu'à l'abside : les architectes inconnus, pères de tant de chefs-d'œuvre, savaient, aux jours fervents du moyen âge, qu'on ne peut jamais trop souvent ramener le souvenir de la divine charité ! Et leurs poêmes de pierre, plus éloquents que la nature même, répétaient de mille façons le chant de notre joie, l'acclamation de notre tendresse : *adoremus in æternum sanctissimum sacramentum !*

— C'est moi la Margeridde, je vous dis : achetez pour le pain des trois vieux, si vous voulez.

Et clac, et clic, les petits sabots s'approchaient de nous.

Mes yeux s'habituant à la demi obscurité, distinguèrent bientôt une fillette de dix à onze ans portant le court jupon de Lesneven sur ses jambes nues, trottinant dans des sabots de hêtre que le feu avait rosis. Une énorme chevelure fauve s'échappait, toute bouclée, du béguin collé autour de son front.

A mesure qu'elle arrivait vers nous, une clarté se faisait autour de sa ronde figure, toute rayonnante de sourire.

Elle avait au devant d'elle, soutenu à son cou par une courroie, un léger éventaire en planchette étalant des chapelets, des médailles, des livrets, des images, toutes choses saintes auxquelles se mêlaient quelques macarons profanes et même un noir petit tas de *lucets*, ces raisins de la forêt bretonne.

— C'est moi la Margeridde, qui viens pour le pain des trois vieux !

— Te voilà, mauvais sujet, dit M. de K... d'un ton bourru, sous lequel je crus découvrir une émotion · t'es-tu encore flaupée avec les patours ?

Flauper est un verbe au superlatif qui veut dire battre avec abondance. La Margeridde répondit modestement :

— Pas beaucoup, notre monsieur. Ils sont venus deux hier avec les livres du faux prêtre de Landerneau, et dame ! j'ai *béqué* dessus, mais rien que pour les mettre à s'en aller.

Le faux prêtre de Landerneau était un ministre protestant de l'église anglaise « établie », qui payait les vagabonds pour distribuer ses bibles arrangées. Si la vaillante petite Margeridde *béquait* sur les patours, ainsi transformés en colporteurs de mensonges, ce n'était pas uniquement dans l'intérêt de la foi orthodoxe, mais bien un peu parce que les distributeurs des papiers protestants gênaient son commerce, qui était fait au profit des « trois vieux ».

— Cette effrontée-là, me dit-il en essayant de garder un ton léger, où son attendrissement perçait malgré lui, est aussi hardie que les petits gars. Elle n'a pas les premières places au catéchisme, non, mais le bon curé assure que ça viendra. Elle nourrit à elle toute seule, avec sa corbeille, ses deux oncles, dont l'un est paralytique et sa tante qui a perdu la raison.

— Et puis moi, pardessus le marché, interrompit la fillette, et je mange dur ! M'achetez-vous ?

Nous étions sortis sous le porche pour ne point parler dans l'église. M. de K. prit Margeridde par une oreille et l'attira bien en face de moi. Impossible de voir une plus jolie enfant. Ses yeux noirs pétillaient d'intelligence et même de malice.

— Telle que la voilà, reprit M. K., elle se laisse battre par ses trois vieux. Il y en a deux de méchants.

— Oh ! nenni donc ! fit Margeridde, point méchants par méchanceté, du tout. Tantine Gonin tape de trop, c'est sûr et vrai,

mais ne sait point ce qu'elle fait, et me caresse tout de même, des fois, quand ne saurait avoir sans moi ce qu'elle a besoin qu'on lui donne.

Il n'y avait pas là-dedans un atôme d'amertume, et Margeridde répéta en terminant :

— M'achetez-vous, mes vrais amis ?

— C'était juste le moment, me dit M. de K., où j'allais entamer l'histoire du bienheureux Salaun, le « fou du bois ». Nous pouvons commencer... Eh ! Gaïte ! Veux-tu gagner une pièce blanche ?

Margeridde ou Margaïte n'avait pas rougi pendant que je la regardais, mais l'idée de la pièce blanche la colora comme une cerise, depuis le menton jusque sous son béguin.

— C'est-il pour pas de rire ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Raconte-nous le Saint Diot, répondit M. de K., et tu auras vingt sous pour ta peine.

Elle fit une cabriole, au risque de ravager sa corbeille et disparut à toute course derrière le mur de l'Eglise.

— Où va-t-elle ? demandai-je.

— A son ouvrage, répliqua mon savant ami, laissant enfin paraître son admiration attendrie. Elle rentre vingt fois le jour dans son petit logis pour voir si quelqu'un y a besoin de quelque chose. Elle fait tout, la trempée, le ménage et les prières. Elle lave les choses aussi bien que les gens, et tout est propre. C'est une maman de douze ans que la pitié de Dieu a donnée à ces trois vieillards enfants, qui ne manquent de rien grâce à elle...

— Il y avait donc, dit Margeridde, qui reparut à l'improviste et tout essoufflée au coin de la façade, il y avait donc un *diot* (un innocent, idiot), qui nom avait Salaun (Salomon) par son sacrement de baptême...

— Attends ! fit M. de K.

Et se tournant vers moi, il ajouta :

— La petite ne sait que la version de dom Jan Langoëznou, abbé du moustier de Landevennec, vers le milieu du quatorzième siècle, Urbain V étant pape : il y en a d'autres en quantités, mais dom Jan fut témoin oculaire du miracle des Lys... Va, petite.

— Ce n'est point Donzan, ni Languenou, du tout, qui m'a dit ce que je sais, reprit aussitôt Margeridde, c'est tantine Gonin, avant d'être assotie de raison, et le tenait de sa maman à elle

qu'était ma grand'tante, c'est sûr. Par quoi, ce Salaun là n'était point vilain de son corps, mais bête, bête, bête, et alla à l'école de Landevennec, où les moines montraient l'écriture pour la grâce de Dieu, charitablement : moi, je sais lire. Il avait peut-être bien un papa et une maman comme tout le monde, mais rien n'en est dit, et sortit de l'école avec le bonnet d'âne, n'ayant point appris ni petit ni gros brin de ce qui s'apprend.

« Personne n'était pour le garder ou soigner, mes amis. Père et mère, s'il avait eus, n'avait plus. Et allait par les routes doucement ne disant mot à âme qui vive, mais causant avec quelqu'un qu'il avait dans le dedans de son cœur et répétant comme colombe roucoule : oh ! oh ! oh ! oh ! Marie ! Marie ! Marie !

« Ainsi mettait-il Dieu sans doute en sa douce mère, dont la blancheur est sans tache, car, si pieux qu'il était, chantant *Ave Maria* mille fois de suite et pendant des jours entiers, sauf le temps de prendre son haleine, jamais on ne l'entendit prononcer le Saint nom de Jésus. Pareille grande humilité s'est-elle vue sur la terre ? Non, vraiment, écoutez.

« Il allait, les yeux baissés, mais l'âme élevée jusqu'au ciel, et Jésus entendait ce qu'il ne disait point. Trop petit d'esprit pour garder même les moutons, il était grand pardessus les princes ; je vous salue Marie, qui savez cela ! Et bienheureux Salaun, priez pour moi, car je suis votre petite servante...

— Et pour nous ? demanda K.

— Sûrement oui, fit Margeridde : aussi pour la compagnie... Des jours entiers, tout au long, Salaun restait à jeun, vivant de sa prière. Quand il avait trop faim et qu'il se sentait mourir, il disait tout bas à la porte des demeures : « *Salaun a deppré bara.* »

Si vous ne savez pas bretonner, c'est comme s'il avait dit dans le gallo de France : « Salaun mangerait bien du pain. » En toute sa vie, jamais il ne dit rien que cela, sauf le « je vous salue, Marie... » et ne sut point, jusqu'à sa mort, le reste de l'oraison. C'est vrai.

« S'il recevait du pain et qu'un malheureux vint à croiser sa route, il lui mettait sa provision dans les mains, tout, jusqu'à la bouchée qu'il portait à sa bouche. *Ave, ave !* Sainte mère, par dessus son bonnet d'ignorance était votre blanche couronne que les hommes ne voient point.

« Pieds nus, toujours et couvert de haillons, il cheminait parmi les dédains et les ronces. Et les petits criaient : « au fou du bois ! » duquel est formé le nom de la chapelle du Folgoat, croyez-moi.

« Car il était du bois : de la forêt qui était ici, au lieu même s'élève la maison de la bonne Vierge, *Ave*, Marie, pleine de grâces ! A la nuit, il s'abritait sous un chêne, auprès d'une belle fontaine. Le chêne était où est à présent l'autel, loué soit le béni sacrement, à tout moment ! Et la fontaine n'a pas bougé de place. Ceux que son eau guérit de leurs maux, le savent bien, mes chers chrétiens, voilà qui va bien.

« Par alors, les gens disaient « il gîte là comme un loup ». Et certains ajoutaient qu'il avait de la chandelle à volonté, car on voyait de loin une lueur entre les feuilles quand son cantique sans fin allait porté au loin par le vent : oh ! oh ! oh ! Marie ! Marie !

« Quelqu'un lui ayant dit un jour : je t'assure ton pain bien arrenté à perpétuité, si tu veux ajouter : « pleine de grâce », il répondit : « Marie ! Marie, Marie, oh ! Marie ! » Sans plus.

« C'était assez de Marie.

« Peut-on trouver plus fou ? Par les matinées d'hiver, quand le grésil grésillait et que l'eau de la fontaine fumait, il ôtait ses haillons et entrait dans ce bain ; regardez, j'en grelotte ! *Ave Maria !* Et tout frissonnant il en sortait avec des glaçons qui le pouillaient (le révêtaient), et les oiseaux, muets par la froidure, l'écoutaient chantant lui tout seul à la Mère toujours Vierge : oh ! oh ! oh ! Marie ! oh ! Marie ! oh ! Marie ! Et il grimpait à son chêne, et il s'accrochait aux branches, oh ! Marie ! Et il se balançait à toute volée comme les cloches qu'on sonne, Marie ! Marie ! Marie, vous l'entendiez ! Et son corps qui n'était qu'une statue de frimas fondait à force de brandiller, vrai battant qui battait, sonnait, ruisselait et psallait. Ah ! le fou ! et ni cloche ni bourdon n'aurait pas carillonné si haut que sa chanson d'un seul mot, le fou, le fou : Marie ! Marie ! Marie ! Marie ; toujours Marie ! tant qu'haleine il avait, rien que Marie ! ah ! oui.

« M'est avis, à moi, que Marie s'ennuyait de n'entendre là jamais le nom de son Jésus, mais Jésus ne se lassait point d'écouter le nom de sa mère. Priez Marie, si vous voulez plaire à Jésus, je vous dis. Le cœur de Jésus, c'est Marie, on me l'a dit.

« Et ne fit Salaun autre chose que cela, tout le temps qu'il fut en vie, vivant.

« Et mourut seul, abandonné de tous, sauf de son bon ange. N'eut point de prêtre. De terre bénite non plus n'eut point pour le couvrir.

« Un étranger passant trouva son pauvre corps sous l'arbre, au bord de la fontaine et fouit une fosse pour l'y mettre.

« Il n'y eut ni glas sonné, ni *Libera.* Ceux du pays se demandèrent une fois, deux fois : « où est le fou ? — Les loups l'auront mangé, » ainsi répondit-on. Ni parents, ni amis n'étaient pour en rechercher plus long.

« Or, il y avait Ellé, la jolie, écoutez cela, qui lui avait fait la charité souvent, car elle donnait à tous bien comme il faut.

« Il y avait Ellé la douce, fille de Monsieur François, second de son nom, seigneur de Guich'Elléaw je ne vous mens point, fille unique. En religion voulait se fermer, dont son père était triste jusque d'en pleurer.

Le troisième jeudi d'après Pâques en l'année que c'était, vinrent à la fontaine du fou les suivantes de cette Ellé qui souhaitait avoir tous ses voiles blanchement lavés pour entrer novice au moustier de Lesneven, et lavèrent depuis le rez du jour jusqu'à midi. Sur quoi étant revenues au logis, ne voulurent manger leur repas par frayeur, et dirent : « Nous avons ouï parole et dans l'air et dans l'eau. Aventure arrivera.

— « Aventure est arrivée, leur fut-il répondu. Le baron seigneur, Monsieur François, a mis sa fillette prisonnière dans la chambre forte, pour l'empêcher d'aller en religion, et par châtiment est tombé perclus de ses membres. Gardez le secret.

« Les laveuses avaient leur linge dans une manne et l'ouvrirent pour étendre les voiles à sécher.

« — Marie ! Marie ! Oh ! Marie !...

« Je vous ferais languir si je voulais, mais de rien ne me servirait ; c'était le vent qui disait cela en touchant les voiles encore mouillés de l'eau de la fontaine, et dès qu'on les tordit pour en retirer cette eau, chaque goutte en tombant murmura : — *Ave Maria ! Ave Maria !*

« Les laveuses alors de s'écrier :

« — C'est ici comme à la source : La parole de l'air était Marie ! Marie ! Oh ! Marie ! et la parole de l'eau était *Ave Maria !* C'est à savoir, en vérité, tout ce que le fou du bois coutumait dire en sa vie.

« Guich'Elléaw, du coup de maladie qu'il avait reçu, resta deux jours sans boire ni manger, ni dire, ni remuer. Au bout du temps, ceux du manoir ouvrirent la chambre forte disant : « Douce Ellé, ma dame, prenez votre liberté, car votre seigneur père est autant dire un mort, et rien ne peut plus sur la terre, pour vous, ni contre vous. »

« Le dimanche au matin, sortit de sa prison, j'entends Ellé la douce, non point en désobéissance, mais pour se rendre, accompagnée, et gardée, au monastère de Saint-Guennolé, du pays de Cornouaille, où étant entrée dans la chapelle, baisa les dalles et demanda la santé de son seigneur père, âme et corps, dévotement. Au-dessus d'elle était la grand-vitre de la crèche où le bon roi Grallon, de Léon, avait fait couleurer la naissance du bien heureux saint, avec la dame Blanche, sa mère, (blanc se dit *Guen* chez nous), et son père Fragan qui, le voyant entrer en la vie, Breton qu'il était bretonna : *Guen o lè ! Guen o lè !* comme qui dirait : « Est tout blanc, est tout blanc, l'enfant de la Blanche ! » Et la tête du petit saint Guennolé a coutume de sourire sur son vitrail, quand il exauce une prière. Mais ce jour-là point ne sourit, et la fille de Guich'-Elléaw s'en revint épleurée, à travers la forêt.

« Et dans la forêt s'égara toute une nuit.

« Un peu avant l'aube, se trouva en un lieu de clairière marqué par un chêne et une source : auquel lieu l'air chantait, et l'eau murmurait ces paroles : « oh ! oh ! oh ! Marie ! » C'était cela que l'air chantait, et l'eau répondait : *Ave Maria ! Ave Maria !*

« Si bien était-ce le langage du pauvre diot, quémandeur de pain, que douce Ellé pensa pour dire : « où es-tu par ici, Salaun, fou du bois ? » C'était le breton qu'elle parlait, comme de juste, et l'écho, breton aussi bien qu'elle, répondait « Foll-Goat, Foll-Goat ! » voilà qui est vrai tout à fait.

« Et le jour venant, comme c'est chaque matin par la bonté de Dieu, montra le chêne tordu et la claire fontaine. Entre deux se voyait sur la terre la place où le diot se couchait, au temps qu'il était en vie souffrant. Et à cette place même un lys s'élevait.

« Un beau lys blanc à trois tiges qui parut d'abord semblable à tous les lys, quoique les suivantes d'Ellé ne l'eussent point vu, la veille, quand elles étaient venues laver les voiles à la fontaine : or un lys ne pousse pas dans une nuit.

« Mais à mesure que l'aube blanchissait, on vit que les fleurs du lys étaient d'argent, quoique fraîches et toutes vives et quelque chose de rouge marquait le dedans de chaque fleur.

« Ellé s'approcha ; c'était de l'écriture vermeille comme les lettres qui sont dans les missels, et ces lettres formaient deux mots, un mot et un nom : *Ave* et *Maria : Ave Maria*, Ellé s'agenouilla, et comme un souffle de vent penchait le lys jusqu'à son oreille, elle entendit qu'une des fleurs lui disait : « cueille-moi ».

« Et ayant fait le signe de la croix, elle cueillit le lys dont la tige coupée pleura.

« Alors au fond même de son cœur, une pensée parla, disant : « Ces pleurs sont la vie de ton seigneur père ».

« Oh ! vitement, et tant qu'elle put courir, Ellé courut vers le manoir de Guich'Elléaw, où son seigneur père gisait quasi mort. Le long du chemin, l'eau du lys coulait, et à mesure que la tige s'épuisait de pleurer, douce Ellé regrettait chaque larme perdue, jusqu'à ce que sur la lèvre du moribond, elle laissa couler la dernière larme, et point davantage n'en fallut. Guich'Elléaw se levant sur son séant dit de bonne et forte voix : « Chapelle sera bâtie à Notre-Dame de Recouvrance sur l'endroit où fut cueillie la santé de mon corps. »

« Voilà donc la chose comme elle fut ; Guich'Elléaw fit ainsi promesse, mais n'avait point de mémoire. Non seulement chapelle ne bâtit à Notre-Dame de Recouvrance, mais voulut donner douce Ellé en mariage à M. Jean Tremazan, chevalier, bonne noblesse de Léon.

« Et disait pour s'excuser que toute l'histoire était menterie, nulle trace du lys de miracle n'ayant été retrouvée entre le chêne et la fontaine, dans la forêt. La tige coupée qui avait pleuré si bien et que douce Ellé avait conservée en la trempant par le pied dans sa cruche de beau cristal brillant, s'était fondue comme neige au printemps, et rien n'en restait du tout par malheur.

« Douce Ellé fit de son mieux pour écarter ce mariage et se garder à la reine des anges, mais n'était forte assez. On bannit (publia) ses fiançailles, et fut réveillée en grand sursaut la

veille des noces par abois de meutes et son de trompe, tous les mieux buvants des châtelains à dix lieues à la ronde étant rassemblés dans la prairie pour la chasse du grand dîner de gala, menée par Guich'Elléaw et Jean Trémazan qui se disaient déjà l'un à l'autre « mon beau-père, » et « mon gendre. »

« Que faire sinon de pleurer ?

« Tout en pleurant, douce Ellé disait : Salaun, fou du bois, mon cher ami, pourquoi as-tu emporté ton beau lys de la fontaine ? Si ton beau lys était resté là-bas en sa place avec les mots d'écrit qui pourpraient ses blanches fleurs, peut-être que mon seigneur père aurait cru...

« Ellé eut la parole coupée par le bruit de la fenêtre qui s'ouvrait toute large d'un coup de vent qui entra, et avec le vent entrèrent des mots disant : « Pelle et pioche tu dois emporter quant et toi » (avec toi).

« — Où donc ? Ellé demanda.

« Au dehors était le brouillard qui moutonnait devant la croisée, et dans le brouillard le lys d'argent était noyé suspendu qui luisait un peu, pas beaucoup, et ressemblait, sauf grand respect, au Saint-Sacrement qu'on voit dans les images, entouré de ses rayons très précieux.

« Elle sauta en bas de sa couche et dit, agenouillée : « Salaun, mon ami, mon ami, si tu es aux pieds du Seigneur Dieu, dis-le ! »

« Rien ne répondirent les voix, mais au-dessus de la fleur, cher calice, un petit soleil rayonna qui était vous, sûrement, bien-aimée Hostie !

« Et douce Ellé cria : « J'y vais. » Et descendit quatre à quatre l'escalier, commandant pelle et pioche pour obéir à la voix.

« Comme elle entrait en route à la tête de ses serviteurs et servantes, le lys coupé marcha au devant d'elle dans le brouillard, mais nul ne le voyait sinon Ellé. Au contraire quand on approcha de la fontaine tout le monde aperçut une belle clarté au centre de laquelle était la touffe même du lys que Guich'-Elléaw avait fait chercher en vain.

« Le lys n'avait plus que deux branches, puisque la troisième voyageait, mais douce Ellé vit la fleur coupée aller et atteindre son ancienne tige, et s'y reposer en telle sorte que les trois branches, distinctes, mais formant la pure beauté d'un seul lys, fussent encore une fois l'image et figure de la très auguste

Trinité. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

« — Bienheureux Salaun, priez pour nous, dit Ellé.

Alors il y eut les serviteurs qui demandèrent de quoi pelle et pioche serviraient ; Ellé répondit, croyant penser avec sagesse : « elles serviront à déraciner la fleur bénie, et jusqu'au château de Guich'Elléaw nous l'emporterons pour que mon seigneur père la voie et ne doute plus. »

« Ce fut pourquoi les serviteurs se mirent à fouiller la terre, espérant, à chaque coup de bêche, mettre à nu l'oignon qui est la racine des lys, mais le trou devenait profond, profond, et la racine ne se montrait aucunement.

« Le jour avançait, le soleil dissipait la brume ; la chasse, d'abord très éloignée, venait se rapprochant, et déjà on entendait les trompes qui sonnaient le retour dans les tailles voisines quand l'un des bêchants s'écria : « Voici le corps du diot qui cherchait son pain ! » Et un autre : « La racine du lys est son cœur ! »

« Ellé, marchant sur ses genoux vint jusqu'au rebord de la fosse creusée et vit le pauvre Salaun, enseveli dans ses haillons. La tige du lys saillait de sa poitrine même.

« A cette heure, les fanfares éclatèrent en même temps que les veneurs arrivaient à grand fracas, mais je vais vous dire, ce fut comme si la chasse était entrée dans l'église. Tout fut pris de respect, les chiens, les hommes et les cors, tout se tut pour écouter le concert de l'eau, de l'air et de la terre élevant tout à coup leur cantique jusqu'aux cieux: oh ! oh ! oh ! Marie ! Marie ! *Ave ! Ave ! Maria ! Maria ! Ave Maria !* L'herbe disait, les feuilles chantaient, le vent plaignait, la fontaine gazouillait, et parmi tout, les abeilles murmuraient, et au-dessus les oiseaux rossignolaient, et au-dessus des oiseaux les blanches nuées d'été, au-dessus des nuées, le bleu du grand ciel, dans le bleu, les anges et encore plus haut, le Père, le Fils, le Saint-Esprit au giron de la gloire. Tout cela faisait comme le fou du bois : Marie ! Marie ! Depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond de la terre : Marie ! oh ! Marie toujours ! oh ! partout, Marie ! caresse de Dieu ! amour et secours des hommes !

« Je vous salue Marie ! C'était la fête du saint qui n'avait su au monde que le nom de Marie ! *Ave ! Ave ! Ave !* Marie bénie! Marie chérie ! sourire de Jésus, reine des vierges et des fleurs,

étoile de la mer, lueur des nuits, mère des malheureux, ange des larmes ! Marie ! Marie ! *Ave ! Ave !* oh ! Marie ! bonne Marie !... et bien-heureux Salaun, priez pour nous !... »

Hors d'haleine et toute éblouissante de foi, la petite Margeridde prit sa course, parce qu'une voix cassée venait d'appeler :

— Gaite !

Du coin de l'église elle nous cria en disparaissant :

— Je n'aurais point dû oublier si longtemps les vieux !

Et quand elle revint après sa visite faite, elle reprit, comme si de rien n'eût été :

— Tout de même, n'épousa brin Jan Tremazan, douce Ellé, s'entend. Guich'Elléaw son seigneur père devint bon chrétien assurément et la dota religieuse, apportant richesse pour vivre en pauvreté.

« Et fut bâtie l'église, où l'on mit le bienheureux Salaun, le lys, le chêne et la fontaine. C'est ça l'histoire. »

Elle nous tendit sa petite main et acheva en faisant une bonne révérence.

— Achetez quelque chose en plus des vingt sous, par souvenir de Notre-Dame du Folgoat, si vous voulez, mes amis, car les vieux ont durement besoin ; mais il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met ; vous devez toujours bien sûr, la pièce blanche, puisque j'ai dit l'histoire de Saint Diot, tout couramment comme je la sais. Si elle est plus belle dans les livres, c'est bon... Grand merci, mes chères gens, Dieu vous le rende ! Et bienheureux Salaun, priez pour trétous nous.

Jean et sa Lettre

Jean prit donc la résolution d'écrire une lettre à la Vierge. De cette histoire vous croirez ce que vous voudrez ; on me l'a dite et je vous la redis. Ce n'était pas une *idée originale* qu'il avait là, le pauvre petit Jean. Il avait, non pas lu, car il ne savait pas lire, mais entendu raconter cette ravissante légende de notre temps qui est à la fois si prosaïque et si bien embaumée de poésie : *la Lettre au bon Dieu.* Cela l'avait frappé comme vous, comme moi, comme tout le monde. Dans les littératures réunies de tous les siècles, il n'y a rien de si tendre, de si charmant, de si touchant ni de si simplement grand que la *Lettre au bon Dieu.*

Notez qu'elle doit être vraie, de toute vérité, car les hommes n'auraient pas inventé cette chose angélique. Le malheur est qu'on a été obligé de l'imprimer. Une fois imprimée, elle est encore bien jolie, mais... ah ! que j'aurais voulu voir la lettre même qui s'exhala du cœur de l'enfant ! Il m'arrive parfois de me la dire à moi-même et de l'écouter en rêve, telle que je la conçois, comme on respire le ravissement d'un parfum.

Jean avait six ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux blonds, bouclés si épais et si riches qu'on en eût coiffé deux têtes de belles dames, une paire de grands yeux bleus qui essayaient parfois encore de sourire quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré ! une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges,

hélas ! et trop percés qui se relevaient en poulaines par devant et qui manquaient de talons par derrière. Là dedans, il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi, quand la pensée lui vint d'écrire sa lettre à la bonne vierge.

Reste à vous dire comment le petit Jean qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre .

Là-bas, dans le quartier du Gros-Caillou, au coin d'une avenue et non loin de l'Esplanade, il y avait une échoppe de « rédacteur. » On adresse beaucoup de suppliques, de réclamations et de requêtes au gouvernement dans cette patrie de Bellone retraitée : que le gouvernement soit d'ailleurs un roi, un empereur ou un président : les placets de Bellone n'ont pas de préjugés politiques. Le « rédacteur » était un vieux soldat de mauvaise humeur, brave homme, pas bigot, ah ! nom de nom, non ! pas riche et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez éclopé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela ; Jean le vit à travers les carreaux troubles de son échoppe et fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit :

— Bonjour ; je viens pour écrire une lettre.

— C'est dix sous, répondit le père Bouin.

Car ce brave qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appelait le père Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette ne put l'ôter, mais il dit bien poliment :

— Alors, excusez.

Et il rouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda :

— Es-tu fils de militaire, moucheron ?

— Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman, qui est toute seule.

— Bon ! fit le rédacteur : connu ! Et tu n'as pas dix sous ?

— Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.

— Ta mère non plus ? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh ! petiot ?

— Oui, répondit Jean, justement !

— Avance ! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa

plume dans l'encre et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait :

« Paris, le 17 Janvier 1857 ».

Puis, au-dessous, à la ligne :

« A monsieur... » Comment s'appelle-t-il, bibi ?

— Qui ça ? demanda Jean.

— Eh bien ! le monsieur, parbleu !

— Quel monsieur ?

— Le particulier pour la soupe.

Jean comprit de cette fois, et répondit :

— Ce n'est pas un monsieur.

— Ah ! bah !... une dame alors ?

— Oui... non.. c'est-à-dire..

— Nom de bleu ! s'écria papa Bouin, ne sais-tu pas même à qui tu vas écrire ?

— Oh ! si ! fit l'enfant.

— Dis-le donc, et dépêche-toi !

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit :

— C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche.

— Moucheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Par file à gauche ! Va voir dehors si j'y suis !

Le petit Jean obéit et tourna les talons : je dis ceux de ses pieds, puisque ses souliers n'en avaient plus ; mais en le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

— Nom de nom de nom de nom ! grommela-t-il ; il y a tout de même de la misère dans ce Paris !... comment t'appelles-tu, bibi ?

— Jean.

— Jean qui ?

— Rien que Jean.

Papa Bouin sentit ses yeux qui le piquaient, mais il haussa les épaules .

— Et que veux-tu lui dire à ta sainte Vierge ?

— Je veux lui dire que maman dort depuis hier au soir

quatre heures, et qu'elle l'éveille si c'est un effet de sa bonté ; moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

— Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ?

— Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

— Et elle ? qu'avait-elle mangé ?

— Il y avait déjà deux jours qu'elle disait : « je n'ai pas faim. »

— Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ?

— Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

— Respirait-elle ?

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau.

— Je ne sais pas, répondit-il : est-ce qu'on ne respire pas toujours ?

Papa Bouin tourna la tête, parce que deux grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

— Mais si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous !

— Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

— Oh ! non... Elle était belle, belle ! ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était toute à la renverse, derrière le traversin, presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

Papa Bouin pensait :

— J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim !... de faim !

Il appela l'enfant qui vint ; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement :

— Petiot, ta lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

— Je veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

— Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent !... C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !... Tu sais que je t'aime comme si je t'avais fait ? c'est bête... à moins que... Tiens ! j'avais une mère aussi.. il y a longtemps,

c'est sûr ! mais voilà que je la revois à travers toi sur son lit où elle me dit en partant : « Bouin, sois honnête homme et bon chrétien. » La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai, mais pour bon chrétien, dame...

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras et le pressa contre sa poitrine en ajoutant, comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :

— Vollà, vieille mère, voilà ! sois contente. Les amis se moqueront s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double : elle a donné à lui un père et à moi un cœur.

C'est tout. Je ne vous donne pas cela comme valant le demi-quart du naïf chef-d'œuvre qui, tant de fois, a mouillé mes yeux. La pauvre femme, morte de malheur, ne fut point ressuscitée sur la terre. Qui était-elle ? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie ? Je ne sais pas.

Mais il y a quelque part dans Paris un homme, jeune encore qui est « rédacteur », non point en échoppe comme papa Bouin. *Il rédige* d'éloquentes choses et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois.

Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, et de plus bon chrétien. Il jouit de la gloire du « petiot » comme il appelle encore parfois son illustre fils d'adoption et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin :

— Je ne sais pas quel est le facteur qui porte ces lettres-là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel.

187

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7
Miss Olivia 11
L'Enfant de la Punition 33
Les Bourgeois de Vitré 44
La Croix-Miracle 79
Le Club des Phoques 87
Le Bonhomme Jacques 122
Madame Desgibecières 138
Le Saint Diot 166
Jean et sa Lettre 182

187

Paris. - Imp. d'Editions, 9, r. Edouard-Jacques. - 1-31

BINDING SECT. JAN 2 6 1965

PQ
2244
F2
1856
t.14

Féval, Paul Henri Corentin
[Oeuvres]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY